

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE
EN ÉTUDES ET INTERVENTIONS RÉGIONALES

par

Katia Kurtness

Témoignage d'un homme et d'une femme *ilnu*
sur les pratiques traditionnelles

3 septembre 2013

RÉSUMÉ

Dans un contexte de réappropriation culturelle, le peuple *ilnu* compte différentes sphères pour redéfinir son identité. Que ce soit par le mode de vie, le patrimoine matériel ou immatériel, tous ces éléments servent à déterminer l'appartenance des *Ilnuatsh*. Depuis quelques années, les *Pekuakamiulnuatsh* ou *Ilnu* du Lac-Saint-Jean ont entamé un cheminement de retour aux sources. Car il ne faut pas oublier qu'avec tous les changements culturels subis depuis plusieurs décennies, bon nombre de savoirs ont été oubliés ou mis de côté. Ainsi, différentes recherches et cueillettes d'information ont été effectuées, notamment dans la documentation existante des nombreux chercheurs étrangers qui s'étaient déjà intéressés à eux auparavant.

Mais il va sans dire qu'à travers ces écrits, l'Indien anonyme la plupart du temps, révélait petit à petit des détails sur ses us et coutumes. Plusieurs contraintes, dont la langue qui ne permettait pas d'approfondir bien des sujets, particulièrement l'alimentation, font partie de ces sujets peu traités. C'est peut-être une des raisons pour laquelle bien peu de documents traitent du menu quotidien des *Pekuakamiulnuatsh*. C'est pourquoi, dans un souci de sauvegarde et afin de perpétuer les savoirs traditionnels dans un monde où la modernité prime, il était opportun de produire un document où l'alimentation serait la base de la recherche.

Le texte qui suit porte sur les pratiques traditionnelles (chasse, trappe, pêche, cueillette). Elles sont régies par un concept particulier nommé l'*ilnu aitun*. Cette notion est la base de tous faits et gestes perpétués depuis des millénaires et continue d'être appliquée dans le contexte d'aujourd'hui. C'est à partir de récits réalisés avec deux personnes de la communauté de *Mashteuiatsh* que cette étude a été réalisée. De leur témoignage, il a été possible de réaliser une nouvelle forme de cartographie relatant leurs trajets à travers la forêt qu'ils habitent. Les thèmes des entrevues étant axés sur les pratiques et le monde animal, on a pu établir un portrait du régime alimentaire. Le cycle des saisons et la migration des familles sur le territoire ont grandement influencé le menu de ces nomades.

Ce document cherche à décrire ce régime basé essentiellement sur des animaux chassés. Appuyé de notions de la géographie culturelle, ce mémoire deviendra une référence pour celui ou celle qui veut en connaître davantage sur les us et coutumes des *Pekuakamiulnuatsh*.

REMERCIEMENTS

Au cours de l'existence, il y a des rencontres fortuites qui changent le cours de la vie. Mon aptitude en arts visuels m'a menée à différents projets. En 2006, ayant un projet artistique qui consistait à réaliser une cartographie du Québec autochtone pour le Musée amérindien de *Mashteuiatsh*, cela a provoqué en moi une forme d'anxiété. Car étant géographe de profession, je me suis mise en danger lorsque j'ai voulu revoir comment mes ancêtres percevaient le territoire. Tous mes repères académiques ne servaient à rien. Je me disais que cela n'était sûrement pas en se dirigeant avec la boussole ou le système de positionnement géographique qu'ils se déplaçaient sur leur territoire.

Ainsi, à travers ce projet, j'ai fait la rencontre d'une personne dont je connaissais le nom, mais que je n'avais pas eu encore la chance de rencontrer : monsieur Camil Girard, historien de profession. Immédiatement, autour de cette œuvre qui est maintenant exposée dans ce musée, une discussion sur le sens du territoire pour les *Pekuakamiulnuatsh* s'est entamée et a fait naître en moi le goût de poursuivre la réflexion. Je ne savais pas à ce moment qu'il allait devenir mon codirecteur de recherche.

À peu près dans les mêmes moments, j'étais aux études de deuxième cycle et pendant un cours, il y eut la conférence de monsieur Jean-François Moreau, archéologue très connu dans ma communauté pour ses nombreuses recherches et collaborations avec le peuple *ilnu*. Je vouais déjà une admiration pour lui, pour avoir déjà entendu de bons mots à son égard. Lors de son discours, je buvais pratiquement ces paroles. Enfin, je comprenais pourquoi on disait que ma culture était maintes fois millénaire.

Ayant changé de domaine d'études en 2008, me menant vers un projet de recherche de maîtrise en études et interventions régionales, il me fallait trouver un directeur de recherche. Le sujet étant du domaine de l'histoire, de la géographie et de l'anthropologie, le directeur du programme me suggéra monsieur Moreau. Ensuite, monsieur Girard s'est joint à l'équipe. Ils sont devenus mes mentors pour cette aventure de recherche et je les remercie grandement pour leur franchise, leur patience et surtout, pour la transmission de leur passion d'apprendre.

Cependant, je ne peux passer sous silence la collaboration de monsieur André Côté, directeur du programme. J'ai eu la chance d'assister à son cours d'histoire régionale et j'ai pu avoir de bonnes discussions avec lui et cela m'a menée à me lancer dans ce projet de recherche. Votre bonne humeur contagieuse et votre disponibilité ont grandement été appréciées et je voulais le souligner.

Tshinishkumitnan ! Je vous remercie !

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
REMERCIEMENTS	iii
LISTE DES ANNEXES	viii
LISTE DES TABLEAUX	ix
LISTE DES SCHÉMAS	x
LISTE DES CARTES	xi
AVANT-PROPOS	xii
INTRODUCTION	1

CHAPITRE I

MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE	7
1.1 Le parcours des écrits	7
1.2 La tradition orale	12
1.3 L'aire à l'étude	13
1.4 Une méthode exploratoire	13
1.5 La collecte de données	14
1.6 Le traitement des données	16
1.7 L'analyse des données	17
1.8 Les limites des données tirées de témoignages	18
1.9 Variables indépendante et dépendante	19
1.10 Une représentation spatiale	20

CHAPITRE II	
LE CONCEPT D'<i>ILNU AITUN</i>, LA BASE DES	
PRATIQUES TRADITIONNELLES	24
2.1 Le concept d' <i>ilnu aitun</i> , un système d'idées complexes	27
2.1.1 Principes hiérarchisés et intégrés par la société <i>ilnu</i>	27
2.1.2 Un système d'idées identitaires, culturelles, transmis de génération en génération	29
2.1.3 La recherche du gibier, une pratique planifiée	31
2.2 Le rituel, un monde parallèle intégré aux coutumes	32
2.2.1 Les rituels associés à la partie de la chasse	32
2.3 Les cinq saisons chez les <i>Ilnuatsh</i>	36
2.3.1 La rivière <i>Ashuapmushuan</i> , l'aire spatiale à l'étude	37
2.3.2 <i>Takuatshin</i> (automne), le début du cycle saisonnier	39
2.3.2.1 Départ sur la rivière <i>Ashuapmushuan</i>	40
2.3.3 <i>Pipun</i> (hiver), le temps des raccourcis	43
2.3.3.1 Le campement d'hiver, se rapprocher des caribous	45
2.3.4 <i>Shikuan</i> (pré-printemps), la période de transition saisonnière	46
2.3.5 <i>Milushkamu</i> (printemps), le territoire est au repos	49
2.3.6 <i>Nipin</i> (été), la saison d'abondance	50
2.4 Les pratiques traditionnelles, au fil des saisons	51
2.4.1 Les stratégies liées à la subsistance	52

CHAPITRE III

NUTSHIMIT, LA FORêt	56
3.1 La représentation spatiale	58
3.2 Approche systémique de l'espace vécu	65
3.2.1 Le début du cycle des saisons	68
3.2.2 Le départ pour le territoire	68
3.2.3 L'arrivée du temps froid	74
3.2.4 Apparence de dégel	78
3.2.5 Enfin, les cours d'eau sont dégagés de leur glace	80
3.2.6 On retourne « là où il y a une pointe »	82

CHAPITRE IV

GORDON MOAR, ÊTRE AU CENTRE DE SON GARDE-MANGER	84
4.1 La représentation des pratiques sur le territoire familial	87
4.2 Les lieux nommés	91
4.3 Un monde animal nommé	93

CHAPITRE V

THÉRÈSE BÉGIN, ENTRE L'ORIGINAL ET L'OURS, APPRENDRE ET TRANSMETTRE	99
5.1 Le territoire familial	101
5.2 La toponymie <i>ilnu</i>	105
5.3 Un monde animal nommé	108

CHAPITRE VI	
LE RÉGIME ALIMENTAIRE SELON LA	
MOBILITÉ SAISONNIÈRE	116
6.1 La nourriture de transition	117
6.2 La nourriture liée aux périodes déterminées	118
6.3 Le concept de territorialité selon l' <i>ilnu aitun</i>	122
6.4 L'organisation spatiale	125
6.5 La toponymie <i>ilnu</i>	126
6.6 Les pratiques traditionnelles selon le genre	128
6.7 Les actes liés aux rituels à travers les pratiques	131
6.8 Le phénomène des alliances	132
CHAPITRE VII	
LES PRATIQUES ALIMENTAIRES	
TRADITIONNELLES	138
7.1 Portrait du menu alimentaire	140
7.2 Le concept de territorialité	143
CONCLUSION	146
BIBLIOGRAPHIE	150

LISTE DES ANNEXES

Annexe I. Exemple de mordillage d'écorce de bouleau	155
Annexe II. Exemple de motifs sur des paniers d'écorce de bouleau	157
Annexe III. Canevas entrevue – Thèmes abordés	159
Annexe IV. Formule de consentement	163
Annexe V. Certification éthique	167
Annexe VI. Verbatim de l'entrevue de Gordon Moar	169
Annexe VII. Verbatim de l'entrevue de Thérèse Bégin	188

LISTE DES TABLEAUX

Tableau A. La transformation des parties de l'original	40
Tableau B. Les parties consommées des animaux et leurs utilisations	75
Tableau C. Nourriture de transition	118
Tableau D. Nourriture de période déterminée	120
Tableau E. Régime alimentaire annuel	121
Tableau F. Pratiques annuelles selon monsieur Gordon Moar	129
Tableau G. Pratiques annuelles selon madame Thérèse Bégin	130

LISTE DES SCHÉMAS

Schéma 1. <i>The Indian Year, pre-1960</i>	21
Schéma 2. Exemple de la pose de piège pour le lièvre	23
Schéma 3. La représentation spatiale du territoire <i>ilnu</i>	58
Schéma 4. Représentation des pratiques saisonnières sur le territoire familial	59
Schéma 5. Cercle des besoins en gras selon le cycle des saisons	141
Schéma 6. Le régime alimentaire	142

LISTE DES CARTES

Carte 1. Localisation de l'aire d'étude	38
Carte 2. Les principales rivières du bassin hydrographique du <i>Pekuakami</i>	42
Carte 3. La représentation spatiale <i>Nutshimit</i> , la forêt	67
Carte 4. Les déplacements sur <i>Nutshimit</i> pendant l'automne	70
Carte 5. Exemple de trajets en automne	72
Carte 6. Les déplacements sur <i>Nutshimit</i> pendant l'hiver	74
Carte 7. Exemple de trajets en hiver	77
Carte 8. Les déplacements sur <i>Nutshimit</i> pendant le pré-printemps	79
Carte 9. Les déplacements sur <i>Nutshimit</i> pendant le printemps	81
Carte 10. Les déplacements sur <i>Nutshimit</i> pendant l'été	82
Carte 11. Les représentations des pratiques sur le territoire familial de monsieur. Gordon Moar	88
Carte 12. La représentation des lieux nommés du territoire familial	92
Carte 13. La représentation du monde animal nommé	94
Carte 14. Les représentations des pratiques sur le territoire familial de madame Thérèse Bégin	102
Carte 15. La représentation des lieux nommés du territoire familial	106
Carte 16. La représentation du monde animal nommé	109
Carte 17. Localisation géophysique du camp principal de monsieur Moar	123
Carte 18. Représentation du réseau de chemins sur le territoire de madame Bégin	125

AVANT-PROPOS

Afin de rester fidèle au discours culturel dans la communauté, où le *nehlueun* (langue *ilnu*) est encore vivant, il convient de produire un lexique pour aider à la compréhension du texte.

LEXIQUE :

Ilnu : être humain

Ilnuatsh : groupe d'humains, au pluriel on ajoute *atsh*

Pekuakami : lac plat (lac Saint-Jean)

Pekuakamiulnuatsh : groupe d'êtres humains vivants sur le bassin hydrographique du lac plat

Dans le texte suivant, le mot *ilnu* restera invariable et il sera mis en italique, parce qu'il est un mot étranger à la langue française. Lorsqu'il sera utilisé comme adjectif, la lettre *i* restera en minuscule et le mot sera en italique. Cependant, lorsqu'*ilnu* désignera l'être humain (au singulier), la lettre *i* sera en majuscule, on verra alors *Ilnu*. Au pluriel, si on parle d'un groupe de personne on dira *Ilnuatsh*.

Pour la phonétique, on dira *ilnou* pour *ilnu* et *ilnousst* pour *ilnuatsh*. La lettre *u* se prononce *ou*. La lettre *a* est aspirée lors de la prononciation orale, mais dans l'écrit elle est présente. Il est à souligner qu'il existe un débat concernant la standardisation de l'écriture dans la communauté de *Mashteuiatsh*. Mais dans un souci de transfert de connaissances et de revitalisation de la langue, il a été décidé d'écrire certains mots selon la phonétique des informateurs. Un travail ultérieur avec des linguistes *ilnu* pourra se faire si le besoin est. Mais étant donné le délai restreint pour la

réalisation de cette étude, il a été décidé de ne pas s'insérer dans des batailles linguistiques.

Aussi, sauf dans le cas d'indication contraire, les cartes et les schémas présents dans le texte sont réalisés par l'auteure de cette recherche.

INTRODUCTION

Qui n'a jamais été intrigué par un Autochtone ici au Québec? Le regard que vous avez porté, était-il parsemé de mystère ou encore, avez-vous dit : « Mais que font-ils? ». Le mystérieux a tellement été répété et maintenu avec l'histoire de la religion catholique que cela s'est transposée à travers les générations.

Avec ces spéculations qui se sont longtemps perpétuées, différents chercheurs, dont des anthropologues américains, ont présenté plusieurs recherches effectuées avec des Indiens anonymes. On savait qu'il existait des peuples indigènes, mais ne connaissant pas la façon dont ils se nommaient comme individus et surtout, comment ils écrivaient leur nom et bien, on les numérotait. Plusieurs ont écrit sur les us et coutumes, mais de façon très générale. La barrière de la langue a été un obstacle important. Elle permettait seulement aux chercheurs d'observer les sociétés autochtones et non d'en intégrer complètement divers aspects de la culture. Certains, par contre, se sont démarqués, dont Frank G. Speck au début des années 1900, qui amena un nouveau concept appelé territoire familial chez les *Pekuakamiulnuatsh*. Encore aujourd'hui sa cartographie est étudiée, mais aussi revendiquée.

Le mémoire qui suit s'inscrit dans le domaine de la recherche sociale. Le but de cette recherche est de combler un manque d'informations écrites sur le sujet de l'alimentation, plus précisément sur le régime alimentaire des *Pekuakamiulnuatsh*.

Ayant participé à diverses séances de réflexion sur le sujet et n'ayant pas trouvé de réponses aux questionnements à travers la documentation déjà produite, il devenait opportun de réaliser une telle étude.

En recherche sociale, il existe une technique où le chercheur est considéré comme partie prenante du sujet, cela se nomme l'observation participante. Au début du XX^e siècle, une étude appelée *Argonauts of The Western Pacific* par Bronislaw Malinowski jeta les bases de ce type d'approfondissement. D'après lui, pour analyser un peuple, il est impératif de s'immerger pleinement dans leur vie afin d'y vivre les us et coutumes.

Dans le contexte d'aujourd'hui, on parle de négociations territoriales et on effectue de la recherche pour la reconnaissance de droits *ilnu* sur le territoire occupé. Comme la perception spatiale des *Ilnuatsh* joue un rôle important dans leurs pratiques de subsistance, il devenait opportun d'élaborer une telle étude portant sur la représentation du territoire selon le régime alimentaire. Partant de bases en géographie et de concepts venant de l'aménagement du territoire, la création d'une symbolisation de l'utilisation de l'espace par les *Ilnuatsh* servira à mieux saisir ce qu'est leur territoire habité et leur territoire occupé. Pour décrire cette perception du territoire, il convient de l'étudier de l'intérieur, lorsque cela est possible. Quand l'observateur est membre du groupe étudié, il aura droit à des priviléges et la

compréhension des non-dits. La complexité de l'organisation spatiale des *Ilnuatsh* étant à un niveau de vécu et non sur un niveau de conçu, cela peut complexifier la compréhension du perçu spatial.

Le chapitre 1 contient la méthodologie liée à la recherche. On décrit les étapes entreprises afin d'atteindre l'objectif de départ. Une revue de littérature est commentée. Elle est un passage obligé afin de se rendre compte des informations existantes sur le sujet étudié. La méthode de recherche choisie pour connaître le régime alimentaire a été, d'interroger un homme et une femme. Comme les *Ilnuatsh* sont un groupe où la tradition orale prime, on a opté pour la technique d'entrevue. Cette méthode exploratoire pour la présente recherche, s'étale sur le bassin hydrographique de la rivière *Ashuapmushuan*; c'est ce qui définit l'aire à l'étude. On y présente également le traitement et l'analyse des données recueillies. La représentation spatiale particulière qui fait référence à une étude de l'auteur Hugh Brody est expliquée afin d'aider le lecteur à mieux comprendre la cartographie originale introduite dans le mémoire.

Le chapitre 2 présente le concept appelé *ilnu aitun*. Cette notion regroupe l'ensemble des us et coutumes régis par des principes hiérarchisés des *Ilnuatsh* et il dicte la façon de penser, d'agir et de faire en forêt. L'*ilnu aitun* est un système complexe qui rejoint les fondements mêmes de l'identité et de l'appartenance du peuple *ilnu*.

Au chapitre 3, c'est l'approfondissement du lien qu'entretiennent les *Ilnuatsh* avec leur territoire. On y démontre leurs déplacements nomades, selon une approche systémique liée à leur espace vécu. Ce concept géographique se rapportant à la traçabilité des occupants d'un milieu aide à mieux saisir la logique de l'utilisation du territoire. Différents facteurs externes influencent l'occupation, dont la disponibilité du gibier pendant une saison particulière.

Quant aux chapitres 4 et 5, on y présente les personnages clés de cette recherche. L'étalement de leurs informations permet de mieux saisir la vie en forêt et surtout, l'occupation du territoire. On y montre une cartographie des lieux quant au déploiement de leur pratique.

Ensuite, une démonstration de faits concrets amène à établir des constats d'analyse. La description des types de nourriture selon la durée d'occupation d'un lieu, la conception du territoire par rapport à la notion d'*ilnu aitun* et la toponymie distinctive sont des constats relatés au chapitre 6.

Le chapitre 7 confirme les constats d'analyse dans une vision plus concrète. C'est-à-dire en décrivant plus précisément le régime alimentaire selon les déplacements saisonniers. Aussi, on retrouve comment le concept de territorialité s'intègre dans le mode de vie des *Ilnuatsh*.

En conclusion, un rappel des constats d'analyse de l'étude est décrit. On découvre aussi comment la cartographie particulière aide à mieux saisir la perception spatiale, et ce, selon des schémas explicatifs. Finalement, diverses interrogations sont insérées afin d'inciter le lecteur à poursuivre sa propre recherche sur le sujet.

CHAPITRE I

MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

Suite à de nombreuses lectures traitant des *Pekuakamiulnuatsh* et des *Ilnuatsh* en général, parmi les nombreux sujets traités celui du régime alimentaire paraît mériter plus d'attention. Dans un but de retrouver une alimentation plus traditionnelle sans farine ou graisse du marché, peu d'écrits regroupaient ces informations liées à ce sujet dans un document quelconque. Se trouvant dans un mouvement de revitalisation de la culture *ilnu* et du maintien de la tenir vivante, il était opportun de produire une telle étude.

1.1 Le parcours des écrits

Plusieurs auteurs se sont attardés à différents aspects du mode de vie des *Pekuakamiulnuatsh*. Tous ont placé des bases afin de permettre à ceux qui veulent s'initier à leur culture de pouvoir s'informer. Notons monsieur Camil Girard et la compréhension de l'histoire régionale incluant la présence autochtone; monsieur Jean-François Moreau et l'archéologie - le sol de la région du Saguenay Lac-Saint-Jean, regorge de trésors du passé qui font parler le présent; monsieur Serge Bouchard et monsieur Paul Charest, anthropologues pour leurs études du peuple *ilnu* de la Côte-Nord. On ne peut passer sous silence non plus, monsieur Frank G. Speck qui, de passage dans le début du XX^e siècle, laissa un héritage remarquable autant pour le patrimoine matériel (objets) et que le patrimoine immatériel (rencontres).

Néanmoins, un portrait unique du régime alimentaire manque à celui ou celle qui veut en savoir plus sur ce sujet. Pour connaître ce menu traditionnel, il fallait entamer une démarche qui étudierait différentes facettes du mode de vie pouvant le définir. Pour ce faire, la lecture provenant de différentes disciplines a été nécessaire pour comprendre cette réalité; soit l'histoire, l'archéologie, la géographie et l'anthropologie. Certains auteurs se sont démarqués afin de donner des pistes de recherche, mais cela laisse encore un espace pour de la recherche future.

Speck amena un concept nouveau quant à l'occupation du territoire et les territoires familiaux, et ce, au début du XX^e siècle. Une première cartographie tirée des entrevues qu'il a effectuées montrait la répartition des familles sur le territoire. Pour les géographes de formation et pour l'identité territoriale des *Pekuakamiulnuatsh* encore revendiquée aujourd'hui, son apport littéraire amena une avancée quant à la délimitation géographique approximative du territoire d'appartenance. Or Speck, par ce travail remarquable, laissa aussi un héritage de confusion. Parlant tantôt de Montagnais, de Naskapis ou des Mistassini, cela laisse les chercheurs sur des pistes ambiguës. La carte géographique des territoires familiaux n'étant pas à l'échelle laisse supposer une délimitation peu concluante. On pourrait se demander, s'il ne voulait pas simplement situer selon les repères mentionnés par ces informateurs de leur lieu de chasse qui est sans limites précises, tiré de la discipline anthropologique. Quant aux différents savoirs culturels véhiculés

dans ces écrits, il serait intéressant dans un contexte d'aujourd'hui de reprendre les quelques objets disponibles dans les musées américains et européens, afin d'identifier le patrimoine matériel typique aux *Pekuakamiulnuatsh*, selon l'environnement et les éléments qui ont servi à leur fabrication.

Plusieurs années plus tard, la diffusion de cette cartographie des territoires familiaux mena à l'éveil des Autochtones quant à leurs droits territoriaux. En 1975, il se créa le Conseil Attikamekw et Montagnais (CAM), organisme formé pour revendiquer les droits des Attikamekw et des Montagnais. On entama à cette époque une grande recherche où il était question de colliger de façon générale, la présence Attikamekw et des Montagnais sur leur territoire. Sous la direction de monsieur Paul Charest et de monsieur Denis Brassard, il en résulta un rapport portant sur les revendications territoriales. Cette recherche donnait un premier portrait plus contemporain de l'occupation du territoire. Toutefois, pour les besoins de la présente recherche, il ne s'est pas avéré un document inspirant. L'ampleur du travail est à souligner par contre, car aucune recherche de cette envergure n'a depuis été déclenchée. Or, on peut se demander alors jusqu'où ce travail a servi et si on s'en sert encore comme exemple pour d'autres approfondissements sur l'occupation du territoire. Donc, pour le sujet de la présente étude, il n'a pas été retenu parce que la démarche nous semble quelque peu confuse. La consultation des données est aussi un obstacle que l'on rencontre car par manque de financement depuis plusieurs années

pour la traduction, des entrevues sont réalisées en langue *ilnu* et cela pose problème pour le non-locuteur. De plus, même si la recherche propose la cartographie des lieux d'occupation, les données sont la propriété du conseil de bande et demandent une assiduité rapprochée avec les tenants du dossier des revendications et peuvent contraindre un chercheur dans la liberté d'analyse. Il faut dire qu'en temps de négociation, il est tout à fait normal de protéger des données de ce genre parlant du territoire que l'on défend et il faut respecter ce fait.

Dans la présente recherche, il sera question de stratégies liées à la capture de gibier. L'animal est au cœur du régime alimentaire. Le texte de Charest sur les stratégies de chasse des *Mamit Innuat*, fait état des *Ilnuatsh* de la Côte-Nord et de leur façon de faire pour acquérir du gibier. On y mentionne entre autres la quantité de nourriture qu'un *Ilnu* a besoin pour se nourrir pendant une saison. Mais dans un but de description axée sur le menu quotidien et les facteurs environnementaux qui l'influencent, le contenu parfois trop quantitatif ne concordait pas avec les visées du présent sujet. Certaines parties par contre, concernant le déplacement sur le territoire des *Mamit Innuat* auront servi à poser quelques bases liées à la cartographie, celles parlant d'itinéraires de chasse et de piégeage.

Suite à ces constats de lecture, un questionnement s'impose. Qu'est-ce qui influence le régime alimentaire des *Pekuakamiulnuatsh*? Est-ce que ce sont les

saisons, les caractéristiques écologiques ou le climat? Y a-t-il corrélation entre l'occupation du territoire et le besoin de nourriture? L'occupation du territoire est-elle en lien avec les caractéristiques écologiques d'un milieu? L'animal est-il au cœur des pratiques traditionnelles des *Ilnuatsh?* Comment se déploient ces pratiques sur le territoire qu'ils occupent? C'est à partir de ces interrogations que la présente étude s'est élaborée.

Pour tenter de trouver une réponse à toutes ces questions, il convient de s'attarder à des notions tirées de l'écologie humaine. De façon générale, cette théorie évoque la perception de l'humain dans une approche dite systémique, où il considère son univers et la perception de son milieu de vie comme un tout, pour en comprendre les interactions.

Dans le cas des *Pekuakamiulnuatsh*, les pratiques effectuées servent à combler leurs besoins alimentaires. Lorsqu'on mentionne « pratique », cela se rapporte à des gestes quotidiens, mensuels ou annuels qui reviennent dans un cycle donné. Dans ce cas-ci, ils sont maintenus à travers un cycle saisonnier. L'humain est au cœur de ce cycle et y perpétue des savoirs afin de combler ses besoins. Donc, pour connaître le mode de vie et le régime alimentaire des *Pekuakamiulnuatsh*, c'est la technique d'entrevue qui a été retenue comme méthode de recherche.

1.2 La tradition orale

En effet, le témoignage ou le récit de vie est un procédé idéal pour étudier les *Pekuakamiulnuatsh*. Possédant une tradition orale, le discours est très important dans cette culture. Les savoirs se transmettent d'une génération à une autre, cherchant à garder les connaissances vivantes.

Selon Bertaux (2005), en raison de leur orientation narrative, les récits de vie s'avèrent particulièrement adaptés à la saisie des processus; c'est-à-dire des enchaînements de situations, d'interactions, d'événements et d'actions (...) s'inscrivant dans la durée, et parfois la longue durée. (BERTAUX, 2005 : 89)

Dans le cas étudié, les informateurs étaient invités, à partir de thèmes généraux, à parler de leur vécu. Les individus ciblés, un homme et une femme sont des membres de la bande des *Pekuakamiulnuatsh*. Ils sont âgés de plus de 60 ans et ont vécu en forêt une bonne partie de leur vie. Ce sont les gens dans cette catégorie d'âge qui sont encore aptes à parler de la vie en forêt. Mais ils sont de moins en moins nombreux, car le mode de vie contemporain, la scolarisation des enfants et le travail rémunéré dans des villes ou des villages influencent l'occupation du territoire.

Le choix quant à leur même groupe d'âge, c'est qu'ils divulgueront une perception temporelle basée sur une même référence historique et sociale. Ils auront

probablement un partage commun d'informations qui rejoindront les mêmes faits sociohistoriques.

Les renseignements obtenus seront subjectifs. Ils seront basés sur une perception, mais aussi sur un vécu. Ce qui signifie que l'interlocuteur a de l'expérience sur le sujet abordé. Il a maintes fois répétés des actes ou des gestes qu'il a vérifiés selon ses références culturelles qui lui ont été enseignées.

1.3 L'aire à l'étude

Les personnes interrogées devaient avoir leur territoire familial dans une aire d'étude précise, soit sur le bassin hydrographique de la rivière *Ashuapmushuan*. Comme le territoire appelé *Nitassinan* est immense, il fallait restreindre l'aire d'étude. Il aurait fallu une recherche de plus grande envergure afin de rencontrer d'autres personnes vivant sur les autres bassins de rivières, mais avec la contrainte de temps et d'espace littéraire, il a été convenu de se limiter à la rivière *Ashuapmushuan*; rivière reconnue, entre autres, pour la route liée au commerce de la fourrure.

1.4 Une méthode exploratoire

La présente recherche tente pour une première fois de décrire une particularité du mode de vie des *Pekuakamiulnuatsh*, celui de connaître davantage leur régime

alimentaire. Or, pour y arriver, une tentative non conventionnelle au niveau de la méthodologie, s'est présentée. L'auteure de ces lignes faisant partie des *Pekuakamiulnuatsh* et étant géographe de formation a pu développer un esprit d'analyse face à plusieurs observations qu'elle a pu voir depuis quelques années. Les notions tirées de la géographie culturelle plus particulièrement ont aidé à définir une nouvelle cartographie tirée de discours d'entrevue, car dans cette sous discipline de la géographie, on s'intéresse à l'humain dans son milieu (vécu) et à comment il considère son univers (perçu).

1.5 La collecte de données

Ainsi, pour réaliser la recherche, il a été choisi d'effectuer des entrevues avec deux personnes, soit monsieur Gordon Moar et madame Thérèse Bégin. Initialement, il était visé trois rencontres avec eux. Les premières rencontres ont eu lieu sur leur territoire familial respectif. Monsieur Moar a été rencontré le 21 août 2011, à son camp, près du lac de Centaure, situé sur le bassin hydrographique de la rivière *Ashuapmushuan*. L'entrevue a duré une heure et quinze minutes. Une deuxième rencontre a eu lieu, le 16 octobre 2012 à son domicile de *Mashteuiatsh*, et ce, pour une durée de 45 minutes.

Quant à madame Bégin, la première entrevue a eu lieu le 6 septembre 2011, à son camp, près du lac Gabriel-Fleury, situé également sur le bassin hydrographique

de la rivière *Ashuapmushuan*. La rencontre a duré une heure et vingt minutes. Une deuxième rencontre d'une durée de quinze minutes a eu lieu le 30 septembre 2012. Il faut spécifier ici qu'étant donné que ces personnes font partie de l'entourage de la chercheuse et qu'ils se croisent régulièrement, il était facile de justifier et de questionner sur certains détails de la recherche. Le climat de confiance était déjà installé.

Les informateurs ont eu droit à une lecture de l'ensemble du mémoire, afin de donner leur opinion et de corriger au besoin les constats avec l'auteure. Ainsi, cela donne un total de trois entrevues étaillées sur une année, soit une rencontre avec les thèmes à aborder pour la recherche, une autre rencontre servant à discuter des points qui avaient été abordés et qui n'étaient pas bien rendus et une autre rencontre pour finaliser avec eux les corrections et les ajouts demandés lors des entretiens précédents. Le fait de retrouver en annexe uniquement l'intégralité de la première entrevue est tout à fait voulu car, c'est à partir particulièrement de ces informations divulguées à ce moment, que le mémoire s'est bâti. Cette technique d'interprétation d'entrevue réfère à une analyse dite verticale. C'est-à-dire qu'à partir d'un récit, on tire des informations pour former une cohérence logique. Elle diffère de la technique anthropologique qui impose un nombre de dix à vingt entrevues afin de se rendre compte du phénomène étudié. On dit que cette analyse est horizontale. Mais cette technique ne s'appliquait pas à la présente étude, car on visait à comprendre, selon le

sex de la personne sa perception du territoire, de voir si l'occupation diffère lorsque c'est un homme ou une femme, de voir si les tâches quotidiennes, etc.

De plus, pour permettre la transmission dans le temps de l'histoire des *Pekuakamiulnuatsh*, il a été convenu de demander aux informateurs de divulguer leur nom. Depuis trop longtemps, dans les écrits antérieurs, on constate l'anonymisation des personnes et cela perd parfois en intérêt pour les présentes recherches par les membres des familles, qui pourraient être fiers de leurs ancêtres, qui ont contribué à la recherche. Par contre, il faut souligner que lors de la demande éthique, le décanat des études supérieures a demandé à ce qu'un professionnel chapeaute le bon déroulement des entrevues, advenant le cas de souvenirs pouvant affecter les informateurs. Heureusement, le tout s'est bien déroulé.

1.6 Le traitement des données

La recherche documentaire sur le sujet a mené à étaler un ensemble de connaissances sur le mode de vie des *Ilnu*. À travers les nombreuses lectures, il s'est avéré une tendance à pouvoir décrire plus précisément le concept d'*ilnu aitun*. La description élaborée de ce concept était essentielle pour la compréhension de la vision du territoire et de son utilisation. Il vient repositionner et mettre à jour les informations des recherches antérieures sur le monde autochtone car trop

d'interprétations fautives viennent encore influencer les perceptions dans le contexte d'aujourd'hui. Il était opportun de faire cet exercice.

1.7 L'analyse des données

Les pratiques effectuées par les *Pekuakamiulnuatsh* sont dites concrètes, parce que ces derniers sont capables de coordonner des schèmes d'opération. Ils classent leurs techniques et mettent en relation les conséquences de leurs expérimentations (cause à effet).

(...) un élément de succession temporelle externe ou interne; c'est en quoi, cette composition est causale au lieu de demeurer simplement déductive ou implicative, mais l'élément de succession ne suffirait pas à constituer le lien causal sans une assimilation aux actions propres, puis à la composition opératoire. (PIAGET, 1950 : 269)

C'est ce qui a donné la base du traitement d'une partie des données recueillies. Voici comment peut s'opérer une pratique ou un schème d'apprentissage.

ESSAI (pratique) → **SUCCÈS** (capture un gibier) = répétition de la technique

Sinon,

ESSAI (pratique) → **ERREUR** (pas de gibier capturé) = remise en question de la technique utilisée

Ces façons de procéder mènent au développement et au raffinement des techniques. En posant le geste, la personne refait sans cesse ce processus qui la mène à l'assimilation de la pratique.

Par exemple, l'*Ilnu* utilise un piège (essai) pour capturer un lièvre. Il réussit à prendre le lièvre (succès). Donc, l'acquisition liée à cet apprentissage ou cette technique acquise lui permet de dire que ce qu'il a fait est correct, car il pourra manger le lièvre. Il répétera cette technique qui a bien fonctionné. Dans le cas contraire, il remettra en question sa technique qu'il aura utilisée et vérifiera sa manière de faire pour la prochaine fois. C'est sous le principe d'essai-erreur qu'il acquiert son expérience.

1.8 Les limites des données tirées de témoignage

Comme les données qualitatives tirées de témoignages demeurent des références subjectives, il faudra porter attention à ne pas généraliser les informations tirées de témoignage, car cela comporte des limites. Selon Girard (2003), ces témoignages constituent une base limitée pour tirer des conclusions générales. Tout lecteur averti devra donc situer cette analyse dans les limites qu'impose l'enquête. Chaque informateur ou informatrice ne représente pas l'entièreté de sa culture. Il ou elle demeure cependant un représentant de sa communauté qui véhicule, consciemment ou non, une manière de voir et de dire spécifique sa culture.

(GIRARD, 2003: 53) Cependant, dans le cas concerné, on suppose que les pratiques couvertes par le concept d'*ilnu aitun*, comportent une certaine généralité. Car ce principe de savoir-faire, de savoir-être et de savoir penser, est accepté et perpétué par les *Pekuakamiulnuatsh*. Il est transmis à travers les familles et les générations avec à peu près le même discours et dans les mêmes conditions, soit dans le sens de la subsistance en forêt. Ce sont des prémisses nécessaires à la vie harmonieuse en forêt. On pourra donc à partir des deux témoignages effectués dans le cadre de cette recherche, affirmer des similarités qui peuvent se généraliser, car ils font partie de la mémoire collective.

1.9 Variables indépendante et dépendante

En recherche sociale, la détermination de variables indépendante et dépendante est essentielle pour construire une démarche scientifique. Dans le cas de cette étude, les informateurs étaient invités à livrer leurs perceptions selon des thèmes généraux. Ces thèmes ont été élaborés selon la variable indépendante de l'alimentation. Les sujets abordés établissaient des mises en situation où l'interlocuteur était amené à se prononcer sur ce qui pouvait influencer leur pratique.

À l'analyse de ces discours s'ajoute une variable dépendante, soit, celles des déplacements saisonniers dus à la migration des animaux, qui est l'élément déclencheur de ces expéditions sur le territoire. Ainsi, comme mentionné

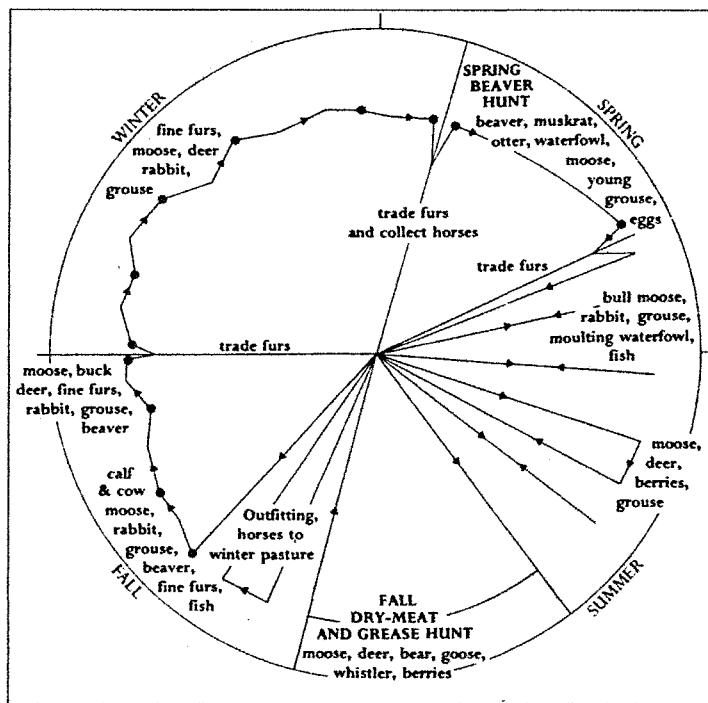
précédemment, le but général de cette étude étant de décrire le régime alimentaire des *Pekuakamiulnuatsh*, il fallait découvrir quelle était la corrélation entre les déplacements sur le territoire d'occupation au fil des saisons. Des thèmes portaient également sur ces sujets.

1.10 Une représentation spatiale particulière

Les *Ilnuatsh* perçoivent leur monde de façon holistique. Ce qui suppose une perception spatiale particulière. Dans leur définition de l'Univers, ils sont au centre et ils sont constamment en adaptation. Ils considèrent leurs mouvements et leurs occupations territoriales dans une dynamique circulaire sans début ni fin en soi.

Or, il était intéressant d'approfondir comment les *Ilnuatsh* utilisent et saisissent le territoire familial. Il existe une étude effectuée dans les débuts des années 1980, par Hugh Brody, anthropologue qui a bien réfléchi sur ces questions et décrit une forme d'*économie* saisonnière, basée sur le régime alimentaire d'un peuple autochtone qui demeure dans la province de la Colombie-Britannique au Canada. Il présente un cercle contenant des éléments de l'économie de ce peuple. Le schéma 1 donne un exemple tiré de cette étude.

Schéma 1. *The Indian Year, pre-1960*



Tiré de *Maps and Dreams* de Hugh Brody: 198

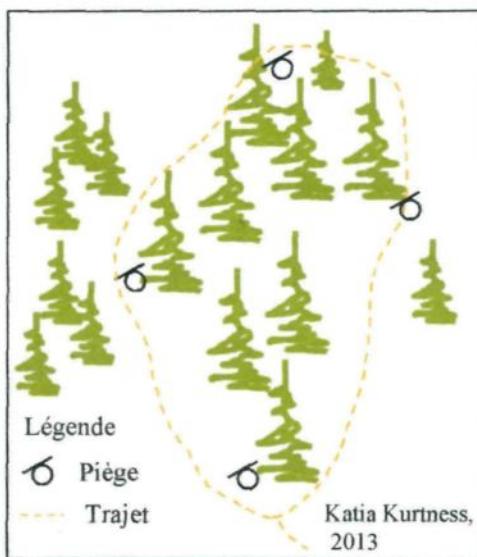
Suite à cette lecture, il devenait intéressant de proposer une forme de cartographie inspirée de ce modèle, quant aux déplacements durant les expéditions de chasse des *Ilnuatsh*. En effet, pour capturer son gibier ou pour vaquer à des activités de cueillette de plantes médicinales, il fallait que l'*Ilnu* connaisse son lieu d'occupation afin qu'il comble son besoin.

Mais comment s'opèrent ces déplacements? Tout ceci débute par un élément déclencheur. Comme nous verrons dans les pages suivantes et d'après le discours des

informateurs, le but ultime est d'avoir suffisamment de viande pour la saison hivernale. Or, c'est l'animal qui offre le plus de viande qui sera recherchée. On voudra alors chasser l'orignal ou le caribou. Cependant, avec la disparition du caribou dans certains secteurs, l'orignal était de plus en plus présent au menu.

Donc, à partir de ces faits, un essai de cartographie a pu être réalisé selon la description territoriale des informateurs. Sous le principe du cercle, la représentation spatiale particulière imagée dans cette recherche, démontre la perception du territoire des *Ilnuatsh*. Il n'y a rien de commun à une cartographie conventionnelle, car elle se base sur des tracés effectués par des humains. Pendant les entrevues, la gestuelle des interlocuteurs était très révélatrice pour un chercheur attentif. En mentionnant la visite de collets par exemple, on faisait de grands cercles montrant le parcours réalisé. Ainsi, on pourra déduire que pour ne pas déranger l'animal, le chasseur connaissant les caractéristiques écologiques de son lieu, comme les niches écologiques des animaux, l'encerclait afin d'éviter de ne pas trop abîmer ce petit milieu de vie. Il posait les pièges au pourtour, sachant que la nourriture se trouvera à l'intérieur de ces pièges. Il considérait alors ce lieu dans son ensemble. Le schéma 2 nous donne un exemple de cette façon de faire.

Schéma 2. Exemple de la pose de piège pour le lièvre



C'est de cette manière que la représentation spatiale de cette étude a été réalisée. À partir du cercle élaboré par Brody, il était intéressant de le faire à l'échelle du vécu, c'est-à-dire en colligeant les tracés effectués sur le territoire familial des personnes interrogées. Une ligne peut représenter un déplacement sur la rivière ou dans sentier qui sert à contourner un obstacle. Un point signifie un arrêt pour le ravitaillement ou le repos. Il est à souligner que le grand cercle contient de plus petits cercles, ce sont les lieux de prélèvements de gibiers ou de cueillette. La cartographie est représentée avec de la couleur afin de mieux saisir le détail de la perception spatiale.

CHAPITRE II

LE CONCEPT D'*ILNU AITUN*, LA BASE DES PRATIQUES TRADITIONNELLES

LE CONCEPT D'*ILNU AITUN*, LA BASE DES PRATIQUES TRADITIONNELLE

La société *ilnu* est régie par des manières de penser, d'agir et de faire. Pour assurer sa subsistance, elle entretient une proximité avec son environnement et a su développer une connaissance affinée des caractéristiques écologiques qui l'entourent. Pour l'*Ilnu*, le territoire ne lui appartient pas, c'est lui qui appartient au territoire. Il récolte et consomme selon ses besoins en pensant à la pérennité de la ressource.

La base de ces pratiques est essentiellement liée à un besoin alimentaire. Les animaux, les poissons, les plantes et les fruits sauvages sont les éléments principaux qui composent le régime alimentaire des *Ilnuatsh*. Chaque catégorie d'aliments a des attributs différents et est définie selon le moment de la récolte pendant l'année.

Pour chasser l'animal, l'*Ilnu* a su développer une connaissance fine de son habitat et de son comportement, pour lui permettre de le traquer, au fil des saisons de la forêt boréale.

Toutes les sociétés, du passé comme du présent, mettent en œuvre un corpus de techniques qui leur est propre pour obtenir les ressources dont elles ont besoin : la cueillette des produits végétaux, la chasse, la pêche, l'élevage des animaux domestiques ou la culture des plantes sont autant de complexes de techniques mises au point et combinées entre elles par les sociétés humaines.
(GARINE, ÉRIKSON in SEGALEN, 2001 :126)

De plus, la vie près de l'animal lui a permis de découvrir par observation et manipulation que les parties de l'original, de l'ours ou encore du castor, pouvaient servir d'outils utilisables dans la vie quotidienne. Ainsi, au-delà de la simple pratique de la chasse, il se dégage un ensemble de savoirs liés directement à l'anatomie de l'animal. Derrière la transformation de l'os en un outil pour gratter la peau par exemple, il y a eu, dans un premier temps, un processus de réflexion. Pour acquérir la matière première, il a fallu développer des techniques et des stratégies de chasse. Avec les os restants des carcasses, on peut supposer un processus de réflexion pour savoir quoi en faire. Ainsi, l'os a été transformé en un grattoir. Mais l'os, avant de devenir un objet fonctionnel, était alimentaire. (TARTAR in deBEAUNE, 2007 : 63)

Toute pratique est gouvernée par une spiritualité et une vision du monde particulières. Pour s'assurer d'un certain succès de chasse, l'*Ilmu* doit sans cesse vouer du respect à la nature et aux esprits des animaux. Il se voit comme le gardien du territoire et se considère comme un élément essentiel à l'équilibre de la Terre, qu'il reconnaît comme l'entité qui l'a mis au monde. C'est par tout ce que la Terre-Mère lui offre, soit, l'air, la terre et l'eau, que les besoins physiques, émotionnels, mentaux et spirituels sont comblés.

Le trappeur-chasseur-cueilleur autochtone, bien qu'il soit considéré comme « un prédateur », n'a jamais contribué à l'extinction de la faune. Il connaît trop bien son environnement naturel qui le fait vivre, pour contribuer à sa perte. Une telle attitude signifierait pour lui sa propre mort et celle d'une tradition culturelle qui a survécu aux durs coups de butoir d'une colonisation. (CHAMBARON, 1983 : 15-16)

C'est ainsi que les activités dites traditionnelles nommées *ilnu aitun* prennent un sens. Pour les *Ilnuatsh*, elles se déploient sur l'immense territoire du bassin hydrographique du Lac-Saint-Jean. Dans leur langue maternelle, le lac Saint-Jean se nomme *Pekuakami*. Comme l'*Ilnu* se réfère à son territoire pour définir son origine, lorsqu'il se présente, il dit *Pekuakamilnu*, ce qui signifie l'être humain qui appartient au territoire du *Pekuakami*.

2.1 Le concept d'*ilnu aitun*, un système d'idées complexes

2.1.1 Des principes hiérarchisés et intégrés par la société *ilnu*

Le concept d'*ilnu aitun* est un système complexe d'idées, identitaires et culturelles, transmis de génération en génération. Il est complexe, car il comprend des principes d'éthiques hiérarchisés, tels que les us, les coutumes et les rituels, intégrés par l'ensemble de la société *ilnu*. Ces principes sont interdépendants et sont complémentaires aux autres. L'*Ilnu* est au centre de cette vision holistique et est en perpétuelle recherche d'équilibre.

Ces principes universels ont déjà été démontrés par la pyramide des besoins d'Abraham Maslow, décrite en 1940 (OLDS, PAPALIA, 2005 : 20). Cette universalité démontre que les Autochtones avaient un sens de recherche du bien-être, de l'équilibre, de paix, de partage et de respect de la nature.

(...) la perspective autochtone sur la vie est comme « une approche systémique d'être dans le monde ». Cette perspective considère comme plus important de s'élever en tant qu'être que de développer ses capacités d'avoir ou de posséder et celles de faire et d'agir. Elle inclut également une vision de l'être humain, comme étant partie intégrante de la nature et, par conséquent, relié à toutes choses et respectueux de la création (...) chaque chose créée, incluant chaque être humain, a le droit au respect, est valorisée en tant qu'être sacré et liée à l'ensemble de la création ainsi qu'au Créateur. Il s'agit d'une vision entièrement écologique, voire holistique, puisqu'incluant les mondes cosmique et spirituel. De là l'importante notion autochtone de respect « pour notre mère Terre » et tout ce qu'elle contient (...).
(LOISELLE, MCKENZIE, 2009 : 183-184)

L'*Ilnu* maintient un échange mutuel avec son environnement. Selon l'approche en écologie humaine, l'être humain est en constante interaction avec ce qui l'entoure et, ainsi, il développe sa propre perception et conception du monde. Pour l'*Ilnu*, cela se traduit par le fait qu'il ne peut se dissocier du monde qui l'entoure et il essaie constamment d'atteindre cette symbiose, en s'inspirant de l'animal qui a besoin

d'espace pour diverses fonctions, dont l'alimentation et la reproduction. Il développe de cette façon un comportement de protection envers le milieu nourricier. (LAMY, 2001 :21)

2.1.2 Un système d'idées identitaires et culturelles transmis de génération en génération

L'*ilnu aitun* peut se définir comme étant un système d'idées identitaires. Par le biais des enseignements perpétués à travers le temps, il se développe des caractéristiques d'appartenance à un groupe. La langue, les us et coutumes, les valeurs et un système d'économie particulier à leur mode de vie sont des spécificités qui contribuent à construire l'identité culturelle d'un peuple. S'identifiant aux autres, l'individu tend à vouloir reproduire les gestes maintes fois répétés auparavant par son groupe d'appartenance. (GIRARD, 2003; GIRARD, BOURASSA, TREMBLAY, 2003 : 5-6)

Ce système d'idées intégrées est une médiation entre l'homme et le monde et il est défini par les *pratiques* ou les *stratégies* de subsistance. Il en résulte des connaissances acquises, retransmises et mises en œuvre selon des règles conditionnées par l'environnement. Le tout est soutenu par l'utilisation de la tradition orale qui forme la mémoire collective. Les pratiques sont donc modelées par

l'espace, parsemées d'actes de représentations et de dires. Pour aider à cette intégration, elles doivent être répétées en public afin de créer un sentiment de communauté partagée. (CLAVAL, 2003 :6)

Ces principes véhiculés oralement, d'une génération à la suivante, regroupent des manières d'agir, de penser et de faire. La transmission orale permet dans l'espace habité et occupé de combler le besoin de grande adaptabilité. Elle favorise l'intuition, la spontanéité, sans réels soucis de cohérence. (BOUCHER, 2005 :16-17) Les traditions orales sont celles qui évoluent et s'adaptent rapidement aux changements du territoire habité et occupé, surtout celles reliées aux variations écologiques environnantes comme le cycle des saisons.

Dans un principe de transmission, c'est la génération précédente qui s'occupait du transfert des savoirs, et ce, par le rôle du père et de la mère. Ainsi, les hommes auront appris la base de la chasse avec leur mère. Elle leur enseignait, entre autres, les techniques de base pour la chasse au petit gibier. La mère transmettait ses savoirs avec l'aide des grands-parents qui demeuraient avec elle au camp, le temps que l'homme était parti à la chasse pour une période déterminée. Elle avait un bon nombre de tâches à faire pendant l'absence des hommes. En plus de chasser le petit gibier, elle pourvoyait au bois de chauffage, allait chercher l'eau et voyait à toute la maintenance du camp.

Les femmes aussi travaillaient beaucoup. Elles tendaient des collets pour attraper des lièvres, elles pêchaient le poisson, chassaient les porcs épics, s'occupaient des enfants et des vieux, faisaient la nourriture, prenaient grand soin du feu et de la réserve de bois de chauffage. Elles faisaient bien d'autres choses encore. Comme nous, elles n'arrêtaient jamais de travailler. (MESTOKOSH, BOUCHARD, 2004 :143)

L'égalité entre les sexes était quand même maintenue dans la société *ilnu*, car en forêt, la contribution de chacun était de mise pour la survie du groupe.

2.1.3 La recherche du gibier, une pratique planifiée

Précédemment, nous avons vu que l'*Ilnu* chasse dans un souci d'assurer la pérennité de la ressource. Il veille à l'équilibre de son territoire nourricier, notamment par le biais d'actes planifiés. La présence du castor dans son secteur de chasse est une bénédiction pour lui. Des trembles grugés par des dents, des bois sans écorce qui flottent sur l'étang, ce sont des indicateurs de vie.

Aujourd'hui, je pense que le castor est la nourriture principale des Indiens pour survivre en forêt. L'hiver, c'est très bon à manger. C'est assez gras pour nous réchauffer. En plus, c'est une viande qui n'est pas dure à faire cuire. C'est pas long, c'est facile à faire cuire. On peut le faire rôtir sur un feu simplement. Je pense que le castor, ça a été la manne des Indiens. Dans un endroit où il n'y a pas de castors, c'est difficile, surtout si le caribou est rare ou l'orignal. (KURTNESS, GIRARD, 1997 : 61-62)

Dans un principe de gestion durable d'un lieu de chasse, la cabane du castor était la référence d'un endroit où l'*Ilnu* sait qu'il pourra toujours se nourrir car, avec

l'étang créé par son aménagement, le castor est quasi sédentaire. Il fabrique une forme de niche écologique pour plusieurs animaux. On y prend du poisson. L'orignal vient y déguster les racines des nénuphars. Les canards et les oies barbotent tout en avalant des plantes aquatiques.

De cette manière, l'*Ilnu* doit en faire un bon usage pour garder l'équilibre de ce milieu. Certains laisseront les jeunes castors en vie, et d'autres chercheront à trapper les plus vieux castors. Cette pratique sélective permet une forme de contrôle des individus présents dans la cabane et vise essentiellement à garantir la pérennité de cette ressource alimentaire pour les temps de rareté ou de diminution de gibiers. C'est donc à partir du nombre de cabanes à castor se trouvant dans un secteur du territoire que la planification de la chasse du gros et du petit gibier s'élabore.

2.2 Les rituels, un monde parallèle intégré aux coutumes

2.2.1 Les rituels associés à la pratique de chasser

Mais à travers ces pratiques, il existe des rituels qui supportent ces principes et ces façons de faire. Selon le type d'animal abattu, des gestes sont posés afin de le respecter et de le remercier d'avoir donné sa vie au chasseur. Autrefois, les *Ilnuatsh* côtoient régulièrement le caribou et ils vouent un grand respect à cet animal. Avec lui, ils ont de la viande en quantité, de la peau pour se vêtir, des os pour les outils, etc. Aucune partie de l'animal n'est jetée. S'il y en a en surplus, la viande est fumée.

Les os sont broyés pour récupérer la moelle. Certains organes sont mangés immédiatement. Les tendons et la peau servent à faire des vêtements. Lorsqu'un caribou est abattu, on demande au chasseur de boire le sang du caribou fraîchement abattu; on croit que cela lui donnera l'agilité et le savoir de l'animal. De plus, une pratique du chasseur consiste à déposer l'os scapulaire du caribou sur la braise d'un feu afin de connaître l'endroit où se trouve le gibier sur le territoire.

Pour « lire l'omoplate », on place d'abord l'os dans un feu, et il s'y forme des craquelures suggérant des rivières, des lacs. Leur direction et leur enchevêtrement fournissent des indications géographiques. Les plus savants « lecteurs » voient dans les points noirs, des personnages, des campements et même des idées aussi photogéniques que la mort, le succès, la famine, l'abondance, la maladie, la prudence (...) (ROUSSEAU, 1954 : 223)

Le caribou étant moins présent sur le territoire des *Pekuakamiulnuatsh*, l'orignal a pris plus de place dans le menu. Cependant, plusieurs rituels liés au caribou ne se sont pas tous transposés vers l'orignal. À travers la pratique de la chasse à l'orignal, l'acte coutumier de déposer l'os scapulaire sur le feu, de disposer les organes génitaux dans un arbre et de placer du tabac dans les narines sont des gestes qui se sont perpétués. Les os sont aussi transformés en outils. La peau est grattée pour fabriquer des vêtements. On fume la viande avec les mêmes techniques utilisées pour le caribou. Ces pratiques démontrent bien comment l'*Ilnu* a une grande capacité d'adaptation à son environnement. Car l'orignal, dans le régime alimentaire, vient

combler un besoin similaire au caribou au niveau de la quantité de viande. Le rêve contribue aussi à connaître l'endroit de prédilection pour une éventuelle chasse. Par le rêve, l'*Ilnu* entre en contact avec l'âme-esprit d'un animal et celui-ci dicte la méthode à employer, le lieu et la façon de satisfaire l'esprit de l'animal abattu. Barriault (1971) relate les dires de Jacques Rousseau à ce sujet.

En buvant la graisse de l'animal tiré à la chasse, en mangeant certains mets, en absorbant des tisanes connues, on provoque des rêves abondants. La viande consommée en quantité est particulièrement effective. [...] En mangeant la chair, on mange quelque chose de la vie. Elle provoque donc dans le sommeil la visite d'animaux. De toutes les médecines, aucune ne vaut l'eau-de-feu pour établir la communication avec l'au-delà.
(ROUSSEAU in BARRIAULT, 1971 : 135)

L'autre gros gibier qui possède un lien particulier avec les *Ilnuatsh* est l'ours. Il est considéré comme le grand-père ou la grand-mère des animaux.

Autrefois, l'ours, probablement à cause de sa ressemblance avec l'espèce humaine, était vénéré presque comme un dieu par les Montagnais, et même de nos jours, et quoique chrétiens, les chasseurs ont beaucoup de respect pour cet animal. Lorsqu'ils sont dans le bois, ils ne l'appellent jamais par le simple mot « ours ». Ils disent plutôt « grand-mère » lorsqu'il s'agit de l'animal vivant et « La Viande noire », lorsqu'il s'agit d'une carcasse. (BURGESS, 1953: 6,7)

Sa viande a une grande valeur nutritive et elle est appréciée pour sa précieuse graisse. Dans la spiritualité, il est perçu comme un animal sacré et il ne peut être consommé par tous.

Quand quelqu'un d'eux a pris un Ours, il y a bien des ceremonies devant qu'il soit mangé, un de nos gens en prit un. Voicy ce qu'on obferua. Premierement l'Ours étant tué, celuy qui l'a mis à mort ne l'apporte point, mais il s'en reuient à la Cabane en donner la nouuelle, afin que quelqu'un aille voir la prife comme chose precieuse ; car les Sauuages preferent la chair d'Ours à toutes leurs autres viandes : il me semble que le ieune Carftor ne luy cede en rien, mais l'Ours a plus de graiffe. Voila pourquoy il est plus aimé des Sauuages. Secondelement l'Ours a porté toutes les filles nubiles, & les ieunes femmes mariées qui n'ont point encore eu d'enfans, tant celles de la Cabane où l'Ours doit estre mangé, que des autres voifines, s'en vont dehors, & ne rentrent point tant qu'il y refstre aucun morceau de cet animal, dont elles ne goustent point : (LEJEUNE, 1634 : 92-93)

Le chasseur qui abat l'ours doit, avec la graisse de l'animal, purifier son arme.

Ensuite, il lui met du tabac dans les narines et lui explique pourquoi il l'a abattu. Il arrive même qu'on lui place la pipe dans la bouche. Comme il est perçu comme le grand-père ou la grand-mère et que dans les coutumes *ilnu* on porte un respect et une attention particulière aux aînés, il s'est établi un lien particulier avec cet animal.

Les coutumes post-mortem sont très nombreuses et visent souvent à apaiser le courroux des esprits des ours qui viennent d'être abattus. Ces coutumes montrent uniformément beaucoup de respect envers les ours, que ce soit par l'offrande d'un peu de tabac à l'ours sur le site même de l'abattage ou encore en festoyant lors d'un festin-à-tout-finir des plus caractéristiques. (CLÉMENT, 1993 : 25)

L'attention portée également à ses os comme le crane de l'ours, laisse présager que le chasseur désire aussi la protection de l'animal sur son territoire. Encore aujourd'hui bon nombre de familles possèdent des ossements accrochés des divers animaux qu'ils ont chassés.

2.3 Les cinq saisons chez les *Ilnuatsh*

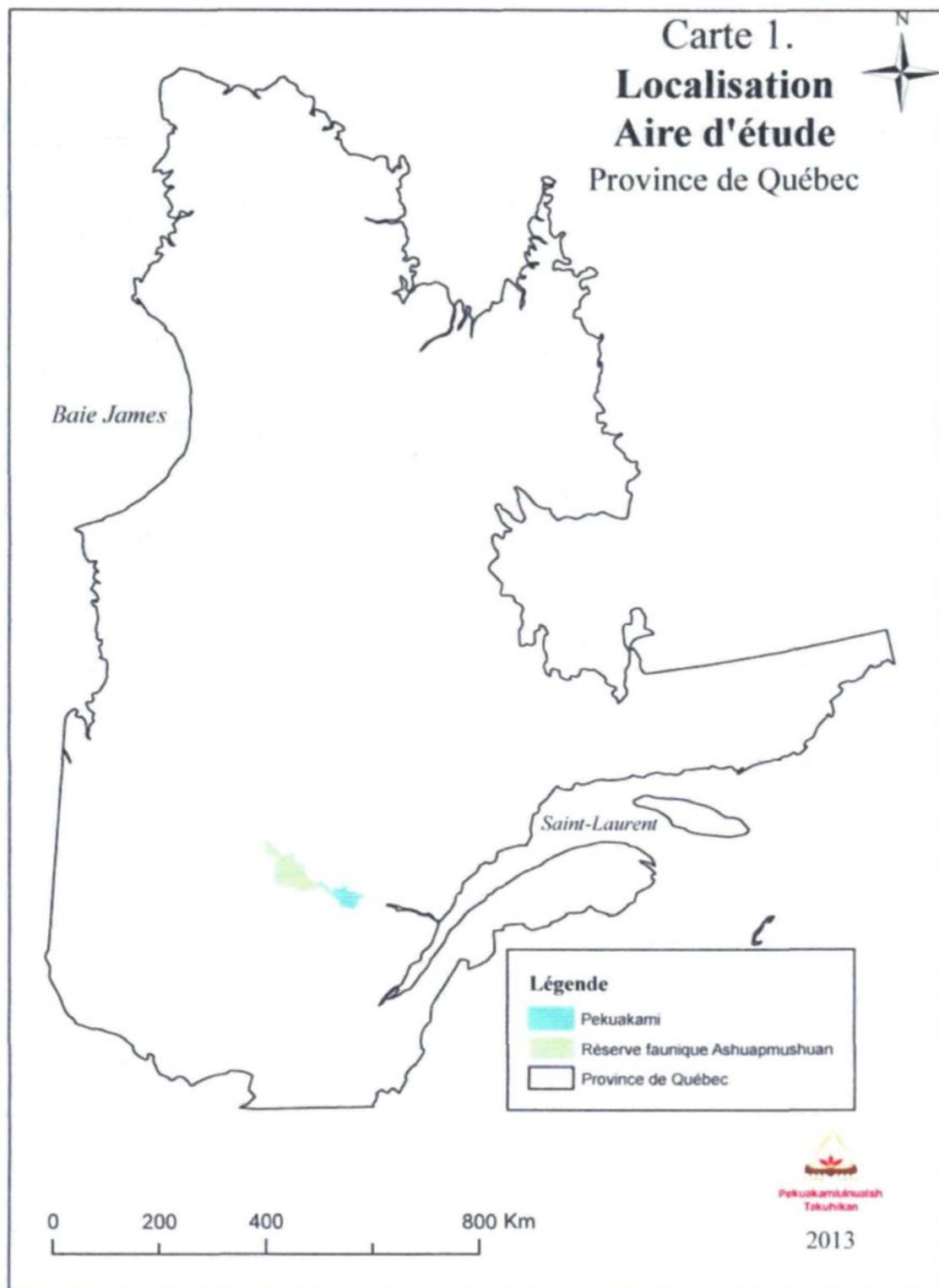
Toutes ces pratiques s'étalent selon les conditions saisonnières de la forêt boréale qu'ils habitent, soit : l'été, l'automne, l'hiver et le printemps. Mais pour les *Ilnu* cinq saisons existent, s'ajoute le pré-printemps qui se situe entre l'hiver et le printemps. (Ministère de l'Éducation, 1984) C'est une période de transition entre deux saisons et ce sont les conditions climatiques qui dictent les pratiques associées à cette saison. Selon certaines documentations consultées, on évoque une sixième saison qui s'ajoute avant l'arrivée de l'hiver, soit le pré-hiver. Pour maintenir une cohérence avec ce qui est véhiculé dans la communauté, nous tiendrons compte dans cette étude, de cinq saisons. Il est à souligner que ceci correspond aux discours des informateurs et à leurs pratiques, et ce, même si cela n'a pas été déterminé au départ de manière explicite. Donc, une fidélité quant au cycle des pratiques saisonnières a été respectée.

Selon la vision circulaire, il n'existe aucun début ni fin du cycle des saisons. Cependant, pour les *Ilnuatsh*, on peut déduire que la saison d'automne était le début de leur migration vers leur territoire familial.

2.3.1 La rivière *Ashuapmushuan*, l'aire spatiale à l'étude

Pour la présente recherche, c'est un voyage sur la rivière *Ashuapmushuan* qui sera décrit, à la manière de la tradition orale, c'est-à-dire comme un récit. Cette façon de raconter sera plus fidèle aux discours faits par les aînés qui ont souvent accompli ces trajets.

La rivière *Ashuapmushuan*, de par son appellation qui signifie «là où on guette l'orignal», est une rivière où on peut prétendre que la rencontre entre l'*Ilnu* et l'animal se faisait régulièrement ou encore que c'était ce trajet qu'on empruntait pour aller à sa rencontre. Cette rivière possède un bassin hydrographique impressionnant. Elle rejoint des territoires aussi loin que la baie James. Elle est une route navigable qui permet de parcourir l'immensité du territoire. Ainsi, pour le nomade, cela augmentait ses chances de réussite pour la quête du gibier. La carte 1 présente la localisation de l'aire d'étude sur le territoire de la province du Québec.



2.3.2 *Takuatshin* (automne), le début du cycle saisonnier

« *Un chasseur, quand c'est l'automne, il faut qu'il monte.* » (SIMÉON, GIRARD, 1997 :82)

Avec les tâches à faire pendant l'automne, on peut prétendre que le début des saisons se situe à ce moment, soit du début septembre jusqu'à la fin novembre. C'est une période où il y a beaucoup de tâches à effectuer, comme la chasse, la trappe et la cueillette d'écorce, de plantes et de fruits.

Mais l'activité la plus importante est la chasse au gros gibier, notamment l'orignal. L'abattre comporte plusieurs avantages, dont celui de combler un besoin alimentaire de par la quantité de viande qu'il donne. Il possède aussi d'autres caractéristiques, dites fonctionnelles, pour les *IInuatsh*. Le tableau A décrit comment, à partir de la matière première, on peut fabriquer un produit utile.

Tableau A. La transformation des parties de l'orignal

<i>Matière première</i>	<i>Produit</i>	<i>Fonction</i>
Peau entière	Vêtement, couverture, abri	Se vêtir et fabriquer des souliers
Peau des pattes	Mocassin	Couvrir les pieds et le mollet
	Sac	Transport d'objets
Os scapulaire	Os brut	Rituel
Os des pattes de devant et de derrière	Grattoir	Enlever la chair et les poils de la peau d'orignal et autres animaux
Tendons	Fils	Joindre des peaux, fabriquer des filets, attache

2.3.2.1 Départ sur la rivière *Ashuapmushuan*

Lorsque les *Ilnuatsh* reconnaissent les signes qui annoncent l'automne, ils sont sur les rives du *Pekuakami*, sur une pointe appelée *Mashteuiatsh*. Les familles s'apprêtent à naviguer sur les grandes rivières qui se jettent dans le *Pekuakami*. Ces rivières sont les portes d'entrée de leurs territoires de chasse familiaux, dont l'*Ashuapmushuan*, la *Pérignonka*, la *Mistassini*, la Grande Décharge et la

Métabetchouan. Lors du départ, les *Ilnuatsh* naviguent en groupes de 7 à 10 familles.

La carte 2 présente les principales rivières occupées par les *Ilnuatsh*.



Les familles se déplacent ponctuellement, c'est-à-dire que des moments de repos s'imposent durant le parcours. Le voyage peut durer plusieurs jours, soit le temps de se rendre au camp d'hiver situé au nord du *Pekuakami* ou ailleurs, dépendamment d'où se trouvait leur territoire familial.

Pendant les haltes, on s'affaire à faire la chasse au petit gibier ou à cueillir des fruits et des baies. On pêche au filet ou à la ligne. Cette nourriture de transition permet de subvenir aux besoins alimentaires du groupe pendant le déplacement d'un point à un autre. Durant le trajet, on fait une surveillance du territoire, notamment des cabanes de castor afin de planifier la prochaine période de trappe.

2.3.3 *Pipun* (hiver), le temps des raccourcis

Lorsque les lacs et les rivières commencent à geler vers la fin de novembre, on s'occupe de poser les pièges pour les animaux à fourrure. Le castor est l'animal prisé en ce début d'hiver. Le lièvre devient blanc et la couleur du pelage de certains animaux change et cela indique que la neige n'est pas bien loin.

On approche tranquillement du camp pour l'hiver. On délaisse les canots et on prend les traînes remisées dans la forêt. C'est aussi le temps pour les familles de se séparer en plus petits clans, soit de 2 à 3 familles, pour se diriger vers les secteurs de chasse. Ces petits groupes étaient formés par des membres ayant des liens de parenté.

The Indians were continually on the march in search of meat and the groups of more or less related families which hunted together and shared large communal tents were not big. Thomas father hunted for many years with his wife's sister's husband, her mother's brother, and the latter's son. (LEACOCK, 1981 : 46)

La répartition des familles sur le territoire permet d'occuper une plus grande surface de territoire et augmente ainsi les chances de capture de gibiers pour chaque petit groupe. En formant de plus petites alliances, cela demande moins de nourriture et assure la survie pour la saison froide, où le gibier peut être plus rare à certains moments.

Vers le 6 janvier, malgré la précarité de l'approvisionnement, le Sorcier et trois autres chasseurs quittent le groupe de Le Jeune afin, disent-ils, d'aller chasser en des territoires plus propices. Ainsi donc la redistribution, différentielle selon le temps, des groupes et des individus dans l'espace géographique, est-elle un moyen de résoudre le problème des fluctuations des ressources.

L'importance des migrations, celle des ressources de subsistance et les mécanismes sociaux d'équilibre auraient plutôt tendance à donner raison au modèle du chasseur-cueilleur-équilibré-avec-son-milieu (...) (MOREAU, 1980 : 48)

Le déplacement hivernal en forêt est facilité par la gelée des cours d'eau. On peut marcher sur les lacs et ceci crée des raccourcis pour atteindre un lieu. Le temps de campement dans ces moments est plus long, afin de permettre la pose de piège. C'est encore le temps de chasser l'orignal, car il se tient plus près de son lieu d'hivernage appelé : *ravage*.

Le site d'un campement pour l'hiver exige une attention particulière. (...) Le chasseur séjournera avec toute sa famille plusieurs mois au même endroit. Il aura vérifié auparavant la présence dans le voisinage d'un « ravage » d'orignal ou celui d'un troupeau de caribous. Son campement va lui servir l'hiver entier de base opérationnelle; c'est de là qu'il devra dans sa chasse couvrir tout le territoire. (SIMARD, 1976 : 12)

On pratique également la pêche au filet ou à la ligne. On travaille les peaux des animaux, on taille des lanières de peau de caribou ou d'orignal pour lacer les raquettes, etc.

2.3.3.1 Le campement d'hiver, se rapprocher des caribous

Le campement d'hiver se situe dans les profondeurs du territoire, plus au nord du *Pekuakami*. Souvent, on campe où la rivière prend vie, c'est-à-dire dans les grands lacs, tels que le lac *Manouane*, le lac *Péribonka* et le lac *Ashuapmushuan*. Ce sont des endroits propices pour la chasse au caribou, car ils s'y regroupent pour y passer l'hiver. La neige qui recouvre les rives autour des lacs est moins épaisse et cela permet aux caribous de pouvoir gratter pour atteindre le lichen. Tout au long de la saison, les caribous se promènent sur ces lacs par des sentiers qu'ils retracent sans cesse. De cette façon, le chasseur n'a qu'à attendre que le gibier passe pour l'abattre. Il est à mentionner qu'aujourd'hui, au lac *Ashuapmushuan*, le caribou a disparu de ce secteur.

Pendant la saison froide, le besoin en gras est accru, la nourriture se doit d'être plus riche pour offrir protection contre le froid. Le caribou et l'orignal sont considérés comme l'alimentation de choix à cette période. Ils offrent une quantité suffisante de viande et la moelle dans leurs os donne le gras nécessaire pour réchauffer le corps.

Le plus souvent, on tuait trois ou quatre caribous à la fois. Nous préférions les femelles, puisqu'elles donnaient plus de graisse. Cette graisse était très importante pour faire un bon repas. Un repas sans graisse n'est pas un vrai repas. (MESTOKOSHO, BOUCHARD, 2004 : 157)

Vers la fin janvier, l'ours est chassé à l'intérieur de sa tanière. À ce moment, sous sa peau, la graisse est plus épaisse. C'est un élément très prisé, car il offre du gras pour se nourrir, mais il sert aussi à différentes pratiques notamment, au graissage de la peau d'orignal ou de caribou afin de la rendre malléable.

2.3.4 *Shikuan* (pré-printemps), la période de transition saisonnière

Lorsque la glace commence à fondre et que les rivières dégèlent, on voit qu'une nouvelle saison s'installe. Les journées sont plus chaudes et le soleil est de plus en plus présent. L'*Ilnu*, par ces indicateurs, sait que le printemps approche. Il est dans une période de transition qu'il nomme *shikuan*, le pré-printemps (fin février à fin mars). On chasse encore le castor, mais les autres animaux à fourrure, comme la

marbre, le vison, la loutre, montrent des signes que leur fourrure n'est plus de bonne qualité pour la conservation. C'est un autre signe de changement de saison. À ce moment, la pose de collets pour capturer le lièvre se fait en cas de nécessité alimentaire, car les femelles sont en gestation et la coutume veut qu'on respecte ces périodes importantes pour la pérennité des espèces.

Au pré-printemps, le campement d'hiver est défait et on se dirige vers la rivière qui les mènera plus au sud.

Lorsque le printemps arrive, toute la famille déménage à nouveau. Le trajet se fait toujours à raquettes en tirant le toboggan. Tous ces déplacements se font en plusieurs jours. Il faut chaque soir, installer le campement, se faire du bois et une réserve d'eau. L'emplacement du campement du printemps est de façon à être proche des cours d'eau qui dégèlent tôt dans la saison. (CHAMBARON, 1983 : 38)

Les premières oies arrivent et se posent sur des lacs qui commencent à dégeler. Les *Ilnuatsh* les chassent car elles représentent une nouvelle variété dans l'alimentation. Les familles se rejoignent au même endroit où elles s'étaient quittées à la fin de l'année précédente.

À la fin du mois de mars, plusieurs familles se réunissent en un même lieu; c'est la coutume d'attendre ensemble la débâcle des lacs et des rivières avant d'entreprendre le voyage de retour au foyer. L'endroit est désigné à l'avance. Il est situé sur une hauteur au bord d'un lac ou d'une rivière, à l'abri du vent du Nord-Ouest et de tout risque d'inondation, conséquente à la fonte des neiges. On aura choisi, il est bien évident, un endroit où il est relativement facile de trouver sur place la nourriture pour tout le

monde. À cette période l'année la neige fondante rend impossible la poursuite des bêtes, même en utilisant les raquettes. (...) On aura à la porte un garde-manger rempli de truites, de brochets, de canards, d'outardes et d'oies sauvages. (SIMARD, 1976 : 14)

Cette rencontre est un moment pour célébrer. Un grand repas se prépare. Ce type de repas appelé *makushan* consiste à manger tout ce qu'il y avait sous la main. Chaque famille présente un mets qu'on ajoute aux autres et ainsi, chacun peut manger à sa faim. Les oies et les canards sont cuits au-dessus d'un feu et on y sert aussi du castor, de la viande l'orignal ou du caribou.

Ils ont deux sortes de festins, les uns à manger tout, les autres à manger ce qu'on voudra, remportant le reste pour en faire part à leur famille (...) c'est une belle invention pour conserver l'amitié entre eux, & pour faire nourrir les uns les autres (...) (LEJEUNE, 1634 : 137)

Selon la coutume, pendant ce repas, les aînés étaient en premier. Comme on leur doit toujours reconnaissance pour leurs enseignements, on leur donne des parties spécifiques des animaux préparés. Par exemple, le museau d'orignal, la langue, le cœur, le foie et la tête de lièvre ou du castor leurs sont destinés.

Dans tous les festins, comme aussi dans leur repas ordinaire, on donne à un chacun sa part, d'où vient qu'il n'y en a que deux ou trois qui ayant les meilleurs morceaux, car il ne les divise point : ils donneront par exemple, la langue d'un Orignac, & toutes les appartenances à une seule personne, la queue & la tête d'un castor à un autre; voilà les meilleures pieces, qu'ils appellent Mafcanou, la part du Capitaine. (LEJEUNE, 1634 : 137)

De plus, une coutume veut qu'au début du repas, une offrande de viande soit déposée dans le feu en guise de respect pour les ancêtres décédés et pour le Créateur qui leur donne les animaux pour se nourrir. C'était le chef du clan ou encore l'aîné qui pose ce geste.

2.3.5 *Milushkamu* (printemps), le territoire est au repos

La prochaine destination se trouve à la sortie de la rivière qui se jette dans le *Pekuakami*. Cet endroit permet de continuer la chasse aux oiseaux migrateurs et de débuter la pêche au filet, car lorsque l'eau du lac est très froide la chair du poisson est à son meilleur. La majorité des glaces sont disparues à ce moment-là.

Le filet est placé à des endroits stratégiques, soit à la sortie des rivières, car l'eau qui se jette dans le lac fabrique des fosses qui favorisent la nourriture pour les poissons. On y prend des espèces comme le doré, la ouananiche, le brochet et la carpe. Le poisson est mangé presque dans son entier en l'évidant de ses viscères et en le cuisant sur le feu. Les œufs retrouvés parfois dans les femelles sont aussi consommés. Parfois, on met de la chair dans une eau bouillante et on donne le bouillon aux jeunes enfants.

Le printemps débute au mois d'avril et se termine à la fin juin. C'est le moment d'achever le tannage de la peau qu'on a préparée pendant l'hiver. On procède à la technique du fumage, qui consiste à faire un feu et à déposer du bois pourri préalablement mouillé sur des roches chauffées. La peau est placée au-dessus du feu. (MOAR, 2009)

Le retour des *Ilnuatsh* sur les rives du *Pekuakami* es aussi le temps pour laisser les animaux vivre leur période de reproduction. Par exemple, pour la chasse aux oiseaux migrateurs qui dure de quinze à vingt jours, dès que le chasseur sait que la femelle du canard porte un œuf, on arrête la chasse. Donc, quitter la forêt au printemps permet aux jeunes animaux de grandir et de laisser le territoire au repos. On s'assure ainsi de la pérennité des espèces, car on respecte les périodes de reproduction.

2.3.6 *Nipin* (l'été), la saison d'abondance

Quand la période de la pêche est bien entamée, on prend la direction de « là où il y a une pointe », soit *Mashteuiatsh*. Ce lieu stratégique de rassemblement compte plusieurs familles. Elles proviennent de la rivière *Péribonka*, de la rivière *Ashuapmushuan* ou encore de la rivière *Métabetchouan*. À ce moment, on organise un autre *mukusham* (grand repas). On peut procéder à diverses cérémonies.

Le repas signifie, symbolise, codifie, les relations humaines. (...)
Le repas exprime souvent la stratification sociale. (COLLEYN, 1998 : 21)

Pendant cette saison s'échelonnant du début juin à la mi-août, on s'affaire à différentes activités. Comme c'est l'abondance dans la nature et que le climat est moins froid, le besoin en calories pour le corps est moindre. On profite d'une nourriture de proximité comme le poisson, les petits oiseaux, les petits gibiers et les petits fruits. On cueille les plantes médicinales et on procède à la fabrication des médicaments traditionnels.

Les déplacements sont courts et s'effectuent de façon journalière, en aller et retour au camp. Les ressources alimentaires étant localisées à peu de distance, il n'est pas nécessaire de faire de longues expéditions pour les récolter. Ce lieu, nommé *Mashteuiatsh*, doit avoir une grande capacité de support écologique car il faut nourrir un grand nombre de personnes installées pendant une longue période.

2.4 Les pratiques traditionnelles, au fil des saisons

Comme on a pu le constater, l'*Ilnu* pratique ses activités de subsistance en fonction du cycle des saisons. Il s'adapte continuellement à son environnement. En respectant les enseignements reçus, il parvient à combler ses besoins. La base de ses

déplacements était majoritairement liée à l'alimentation. C'est à partir de la variété de la flore et de la faune qu'il procède à une sélection et à une planification de ces stratégies dans le but de combler ses besoins.

Un processus structuré pour la sélection du gibier est intégré dans ces stratégies. On cherche alors l'animal qui fournira une bonne quantité de viande. On procède à ce moment à la chasse au gros gibier. On vise à récolter du caribou, de l'orignal ou de l'ours. Il y a aussi les oiseaux migrateurs (outarde et canard), les petits gibiers (perdrix, lièvre, écureuil) et les poissons.

2.4.1 Les stratégies liées à la subsistance

Cette planification de stratégies liées à la chasse, à la trappe et à la pêche, est régie par des façons de faire qui protège les ressources. Il en existe plusieurs, mais certaines se démarquaient des autres. Ainsi, pour éviter le gaspillage de la viande des gros gibiers, on effecte une technique de mise en réserve. Par le biais de structures et d'emplacements géographiques sur le territoire, la nourriture est placée dans un lieu particulier appelé une cache, ou *teshipetakan* en langue *ilnu*. On y place de la viande fumée, mais aussi des objets comme les canots et les toboggans afin d'éviter le transport de ces objets pendant la montée (vers le nord) ou la descente (vers le sud). On retrouve cette même technique chez les *Ilnuatsh* de la Côte-Nord. Pour eux, on traduit la cache par un tréteau.

Une fois le campement installé, je me suis rendu, avec les autres chasseurs, dans une petite île sur le lac. Nous voulions y construire un nouveau tréteau, plus gros que le précédent, pour y déposer notre surplus de viande en poudre. Nous avons laissé là plusieurs chaudrons de vingt livres. Nous laissions aussi de la graisse de caribou et bien d'autres choses. Tout cela n'était plus nécessaire, puisque c'était le mois de mai et que nous allions descendre au lac Brûlé et, de là, retourner à Mingan.
(MESTOKOSHO, BOUCHARD, 2004 :53)

Cette réserve de nourriture réfère également à des valeurs importantes, soit le partage et l'entraide. Il est coutume de procéder de cette façon de faire. Ainsi, une famille qui passe près de la cache sur le chemin qui les mène à son lieu de chasse d'hiver laisse des denrées pour elle ou encore, pour ceux qui en auraient besoin advenant un manque de nourriture. Ces réserves servent aussi pour le chemin du retour. Cette cache est placée à un endroit stratégique, soit à la rencontre de rivières ou idéalement sur une île pour éviter que les animaux s'y rendent. Chaque famille a sur son territoire des caches pour ses propres besoins. Étant nomades, ils se doivent de pourvoir à leurs besoins alimentaires en toute situation.

Ainsi, le concept d'*ilnu aitun* est un ensemble d'idées qui spécifie un mode de vie défini par des pratiques. De ce fait, il précise l'identité, l'appartenance à un groupe et décrit les traits culturels d'un peuple. L'*ilnu aitun* est la base du

fonctionnement de la société *ilnu* et il s'élabore sur un territoire donné. C'est à partir des caractéristiques écologiques étudiées et appropriées que se développent des moyens et des stratégies d'usage pour la subsistance.

Ces coutumes sont aussi soutenues par des manières d'être et d'agir qui cherchent à donner un équilibre mental et physique au groupe. C'est par les rituels et les croyances que se définissent ces états de bien-être et la façon de rejoindre le monde visible (Terre-mère et ses attributs) et le monde invisible (le monde spirituel).

Cette vision du monde est une caractéristique importante du concept *ilnu aitun* et ne peut se dissocier de notions trop restrictives liées à la subsistance, à la survie ou aux droits ancestraux. Il n'est pas basé que sur la chasse, la trappe ou la pêche. Dans la pratique, ne pas inclure les rituels et les croyances dans ce concept serait les mener à un oubli. Nous pensons qu'il est méritoire de rappeler ici une phrase qui nous semble importante et qui est revenue souvent dans nos discussions entre chercheurs et avec les informateurs : « Je ne peux tuer un animal, si je n'ai pas effectué les rituels d'usage et je ne peux pratiquer un rituel si je n'ai pas abattu un animal ». En clair, la mort appelle un rituel et le rituel répond à la mort. Ce qui signifie que l'un ne va pas sans l'autre. Si le chasseur ne tue pas d'animaux, il n'effectue pas de rituel. Si le chasseur ne fait pas de rituel pour lui garantir une bonne chasse future, il n'aura pas de gibier. Le rituel sert à respecter la mort pour assurer la

vie qui sera assurée par les autres animaux.

La vie, il l'assimile, il la « mange » chaque jour par l'acceptation de sa condition humaine. C'est, il nous semble, ce que symbolise, par exemple, la graisse d'ours mangée jusqu'à en être malade. Le terme « manger » dans le sens de s'approprier la vie revient fréquemment dans la mythologie montagnaise. (BARRIAULT, 1971 : 26)

C'est par l'interdépendance des pratiques liées à la chasse, à la trappe et à la cueillette (le monde visible) et celles reliées aux rituels (le monde invisible) que le concept d'*ilnu aitun* se définit. Il est lié à des connaissances qui se perpétuent dans les pratiques et les rituels associés à des activités. La complémentarité des actions démontre une vision circulaire transposable sur un lieu géographique approprié par une société. C'est ce que nous verrons dans la prochaine partie.

CHAPITRE III

NUTSHIMIT, LA FORÊT

NUTSHIMIT, LA FORÊT

Avant d'élaborer des stratégies liées à la subsistance, l'*Ilmu* s'est approprié le territoire. En géographie culturelle, le territoire est considéré comme un produit social. Il est façonné par les perceptions mentales des humains qui l'occupent, et ce, à travers des représentations et des symboles. Les actes et les pratiques sont influencés par l'environnement occupé.

(...) they believe that knowledge of their system will result in an understanding of their needs, and that this will in turn help establish and protect their interest. (BRODY, 1981: 177)

Ces pratiques par rapport à un lieu donné réfèrent à des représentations spatiales. Les *Ilnuatsh* occupent depuis des millénaires le bassin hydrographique du *Pekuakami*.

Au lac Saint-Jean, quelques sites dont le principal se trouve à l'extrême est du lac ont livré des objets qui permettent d'attribuer ces occupations au début de l'Archaique supérieur, vers 5 500BP. (MOREAU, LANGEVIN, 2011 : 155)

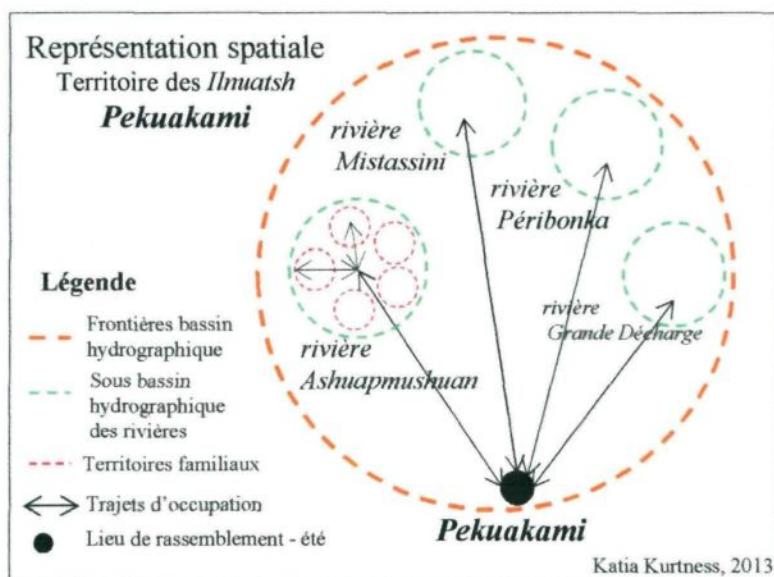
Chaque grande rivière qui se jette dans le lac est un lien de connexion avec un lieu de chasse pour un groupe de familles. Ces grandes rivières possèdent des sous-bassins qui sont occupés par des familles; ce sont les territoires familiaux.

Le seul terme que l'ensemble des Gens de Sheshashit utilise pour parler du territoire est Nitassinan qui signifie « notre territoire ». Ce terme réfère à deux ordres de réalité, selon le contexte. Il désigne l'ensemble des terres ancestrales du peuple innu, qui couvre à peu près les deux tiers de la péninsule du Québec-Labrador. Ce vaste territoire est découpé en un certain nombre des territoires de bande qui portent le nom de groupe qui l'occupe. (MAILHOT, 1993 :140)

3.1 La représentation spatiale

Dans l'univers des *Ilnuatsh*, tout est structuré sous forme de cercle, et ce, même pour la perception du territoire. Le schéma 3 présente la représentation spatiale de leur territoire d'appartenance.

Schéma 3. La représentation spatiale du territoire *ilnu*.

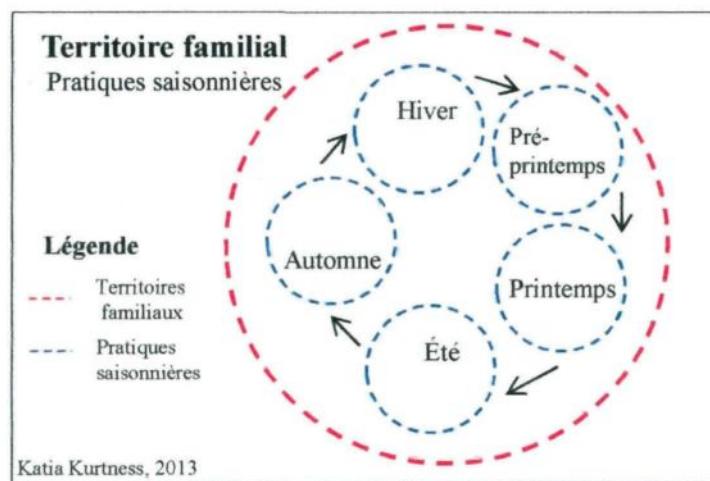


Le grand cercle orange reproduit le macro-territoire du bassin versant du *Pekuakami*, dont la rivière Grande Décharge (cercle en vert), la rivière *Pérignonka*, la rivière *Mistassini* et la rivière *Ashuapmushuan*. Les plus petits cercles en rouge, les micro-territoires, définissent les territoires familiaux.

L'ensemble du bassin du *Pekuakami* est perçu par les *Ilnuatsh* comme étant le lien d'appartenance et d'identité au territoire. Lorsqu'il se présente, l'*Ilnu* s'identifie comme *Pekuakamilnu*, ce qui veut dire « l'humain qui occupe le territoire du lac plat ». On se réfère à un élément naturel comme point d'identification.

Le territoire familial est redécoupé pour former des zones d'utilisation qui deviennent des lieux de pratiques et des zones d'occupation saisonnière. C'est à travers ces zones que se déplacent les *Ilmuatsh* au gré des saisons. Par exemple, des familles naviguent sur la rivière *Ashuapmushuan* et bifurquent vers de plus petites rivières pour y installer leur campement. Le schéma 4 montre ces déplacements saisonniers. Pour chaque saison, il y aura un lieu de pratiques occupé momentanément.

Schéma 4. Représentation des pratiques saisonnières sur le territoire familial.



Mais ces manières de faire et d'agir sur un territoire donné ne sont pas aléatoires. Des repères précis permettent une dynamique saisonnière comme l'exige le mode de vie nomade. Des limites géophysiques reconnues entre les pairs permettent de définir les territoires familiaux. Les montagnes sont les repères physiques les plus utilisés, suivies des lacs et de leurs affluents.

The districts bear geographical names derived from the river which drains them, or from some characteristic of mountain or lake within their confines. They are not blazed or marked by emblems designating ownership. (SPECK, 1927: 389)

Ces indices sont des éléments fiables et ne risquent pas de subir de grands changements. Donc, en se basant sur des marques statiques, reconnues et respectées par les pairs, on pourra y déployer une dynamique d'activités liées à la subsistance, sans trop de conflits liés aux frontières.

Il faut souligner que dans la langue *ilnu* il n'existe pas de mot pour décrire une *frontière*. Même si on sait que les points de repère pour borner un territoire familial semblent imposer une limite, cette frontière reste libre de passage. Donc, pour se rendre à un lieu de pratiques, les *Ilnuatsh* passent sur les territoires des autres familles, et ce, assez librement. C'est pourquoi sur les schémas 2 et 3 les cercles sont pointillés. Le trait pointillé représente l'encadrement lié à l'occupation d'un secteur. On verra plus loin comment les règles selon l'*ilnu aitun*, dictent la façon d'agir dans ces moments.

La grandeur de ces territoires se décrit aussi à partir des niches écologiques qu'habitent les animaux. Selon le cycle des saisons, on parcourt ces aires occupées par des espèces, dont l'habitat de l'orignal et du castor.

Le territoire nomade recouvre une imbrication d'espaces complémentaires qui obéit à des logiques écologiques (...) c'est un rapport entre pouvoir et espace ou plus exactement, de l'espace comme support et moyen d'appropriation et d'action.
(GAGNOL, 2011 : 89-92)

Cependant, même si l'on se fie à ces indices dans l'environnement, on ne pourra pas définir exactement l'étendue du territoire d'une famille. Les limites mêmes des niches des animaux n'étant pas définies, on parlera de limites abstraites liées strictement à la disponibilité de nourriture. Ainsi, une niche pourrait être de telle grandeur une année et changer l'année suivante. L'*Ilnu* adapte sa chasse en fonction de l'animal et du même coup, la limite territoriale se modifie légèrement. À ce sujet, il est bon de souligner que lors de la création de la Réserve à Castor dans les années 1950 sur le territoire ancestral des *Ilnuatsh*, on a voulu mettre sur papier les dimensions de ces terrains de chasse. Cela a été un travail assez ardu et les *Ilnuatsh* subissent encore les erreurs de cartographie concernant leurs territoires familiaux. Les lignes tracées ne correspondant pas nécessairement à leur vision du territoire. Ces cartes mènent encore aujourd'hui à des conflits entre les familles.

Alors, ces zones d'utilisation définies par les niches écologiques des animaux deviennent pour les *Ilnuatsh* des lieux de pratiques culturelles. On y fait la chasse selon les enseignements reçus par la génération précédente. Un lieu occupé à court et à moyen terme augmente chez l'individu son sentiment d'appartenance et son identité. Dans la quotidienneté, l'*Ilnu* déploie des actes de chasse, de trappe, d'installation de camp et y vit des émotions. Il se développe ainsi des perceptions mentales spatiales qui définissent ce qu'on appelle « l'espace vécu ». Dans le cas étudié, cet espace correspond à une activité pratiquée, par exemple, une zone pour la chasse à l'orignal. Il se forge donc de petits *milieux de vie* et les *Ilnuatsh* passent d'une zone à une autre pour répondre à leurs besoins.

Ces morcellements du territoire occupés demeurent un territoire ouvert. Il est conventionné de règles et de conduites respectées par les pairs, mais aussi par les autres nations frontalières. Il existe un principe de droits coutumiers auxquels tous obéissent et qu'ils honorent. La transmission de cette façon d'agir perpétuée depuis des millénaires, sous-tend l'occupation du territoire des peuples nomades et entretient le partage et les échanges. Ces coutumes établies sont également perpétuées par les sociétés environnantes issues de la même souche culturelle. C'est ce qui permet le maintien de la paix entre les nations.

Ainsi, les grandes rivières, comme la rivière *Ashuapmushuan*, sont le théâtre de rassemblements de différentes nations à des lieux stratégiques, comme à la rencontre de rivières. C'est le cas du lac *Ashuapmushuan* qui à travers l'histoire orale des *Ilmatsh*, démontre clairement des échanges et une gestion du partage du territoire selon des coutumes. Des vestiges archéologiques et anthropologiques encore visibles aujourd'hui soulignent le passage de différentes nations, dont les Cris de la Baie-James et les *Attikamekw* situés en Mauricie. Ces rivières qu'on peut nommer *rivières de connexion* entre les territoires permettaient aux familles d'atteindre leur terrain de chasse hivernal. Donc, ces arrêts en cours de route mènent à des rencontres pouvant servir à des échanges de denrées, de fourrures ou d'outillages. Ces actes sociaux scellent les alliances et maintiennent l'harmonie entre les peuples.

De ces faits, à travers les perceptions mentales, culturelles et sociales du territoire, l'*Ilnu*, quand il traverse ces lieux, évolue et vérifie constamment de façon individuelle ses savoirs. Le rapport « espace-temps » est ici très important dans le vécu de l'*Ilnu*. S'il réussit à reproduire des savoirs et des apprentissages de saison en saison sur les territoires *ilnu*, il renforce son sentiment d'appartenance et d'identité à son peuple d'origine et à son territoire. Dans ces actes, il perçoit un passé, un présent et un avenir. Ainsi, dans ces zones, il y a des représentations et des valeurs liées à

une culture qui se structure autour de pratiques d'activités. Plus un individu se reconnaît dans un milieu, plus cela lui devient familier et lui donne le goût d'interagir. On pourra alors définir le territoire familial comme étant divisé en sous-zones qui aident à combler les besoins.

C'est dans cette pensée que l'*Ilnu* se nomme gardien du territoire qui l'entoure. Cette appellation prend son sens dans le fait que la terre n'appartient pas à l'*Ilnu*, mais c'est lui qui appartient. Il a le devoir de veiller à bien gérer ses ressources, de respecter la nature et de convenir à remercier le Créateur chaque fois qu'il y fait un prélèvement.

Parce qu'au temps primordial l'Indien après avoir donné du tabac à un être surnaturel, probablement au Maître de la vie, se vit comblé de toutes choses, le Montagnais actuel, en répétant le même acte, en réactualisant le fait, espère arriver au même résultat. (BARRIAULT, 1971 : 194)

Comme le territoire est un construit social, on y exerce un certain contrôle par le biais d'indices liés à l'appropriation d'un lieu. Quand on connaît son milieu de vie et qu'on maintient une interaction équilibrée, on voudra alors l'organiser. Même les peuples nomades ont une façon ordonnée de se déplacer et une façon d'exercer une forme de pouvoir sur leur territoire. La distribution des territoires familiaux rejoint le concept de l'aménagement du territoire. Pour exercer une forme de contrôle, l'appartenance au territoire, il y a dispersion sur les lieux d'occupation. Les leaders

des différents groupes de familles répartissent celles-ci sur le territoire. Le but de cette répartition est d'occuper une étendue plus grande et ainsi poursuivre le rôle de l'*Ilnu* par rapport à son environnement, soit d'en être le gardien. La distribution suit les sous-bassins versants du *Pekuakami*, comme le démontre le schéma 2 de la représentation spatiale du territoire *ilnu* paru dans les pages précédentes.

C'est ainsi que les territoires familiaux, assises de l'*ilnu aitun*, démontrent que les *Ilnuatsh* ont un espace organisé de manière géographique et sociologique. Pour s'assurer d'un certain succès de capture, ils maintiennent des alliances avec les familles qui bornent leur lieu d'occupation. Cette association permet de planifier les chasses au gros gibier et d'éviter l'abus des espèces. Les valeurs de partage et d'entraide sont aussi importantes pour la survie en forêt et la gestion durable des ressources du territoire. Le fait de chasser avec plusieurs personnes permet de couvrir un plus grand territoire et s'assurer d'une quantité suffisante de gibiers pour l'hiver.

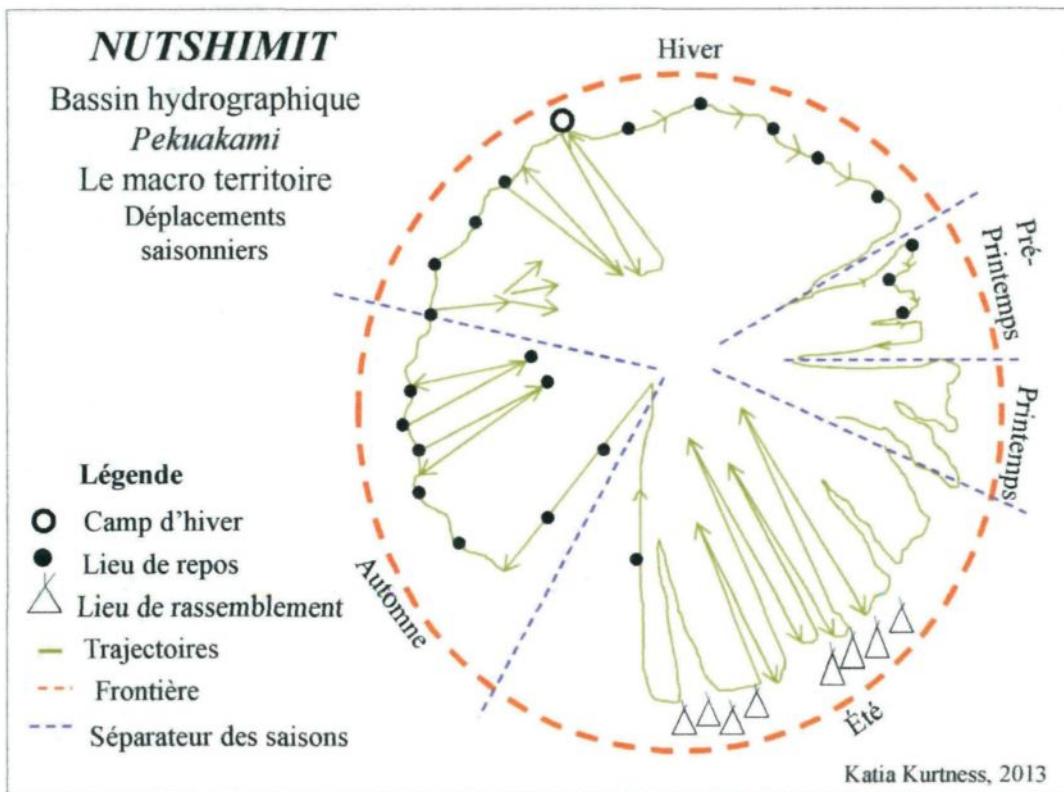
3.2 Approche systémique de l'espace vécu

Mais pour mieux saisir le processus d'appropriation et d'aménagement, il convient d'imager et de décrire la représentation spatiale des *Ilnuatsh* et de leur territoire. Le cercle se transpose dans tout l'univers des *Ilnuatsh*. La carte suivante soit la représentation spatiale de *Nutshimit*, la forêt, montre bien cette façon de voir

l'espace. Cette représentation réfère à leur espace vécu et diffère de la cartographie qu'on connaît.

Les flèches vertes indiquent tantôt une ligne de trappe, tantôt des allées et venues pour capturer du poisson; bref, tout ce qui concerne l'utilisation du territoire. La carte 3 illustre la représentation spatiale appelée *Nutshimit*, ce qui signifie, en langue *ilnu*, la forêt. Ce grand cercle nous fait découvrir les déplacements des *Ilnuatsh* sur le macro-territoire du bassin hydrographique du *Pekuakami*.

Carte 3. La représentation spatiale *Nutshimit*, la forêt.



La représentation *Nutshimit* exhibe le lieu où l'*Ilnu* habite et où il se nourrit.

Pour l'*Ilnu*, la cartographie traditionnelle, comme on la connaît avec des précisions pour les distances et les limites, ne permet pas de décrire adéquatement la perception de son territoire. Comme cela a été mentionné précédemment, avec la connaissance fine des caractéristiques physiques et écologiques, les *Ilnuatsh* ont su développer leur manière d'organiser leur territoire à partir principalement de leurs besoins alimentaires.

3.2.1 Le début du cycle des saisons

En se référant à la représentation précédente, on serait tenté de voir le début du cycle des saisons avec la saison d'été. Mais quand on discute avec les gardiens du territoire, ils parleront principalement de la saison d'automne lorsqu'on les questionne sur leurs pratiques de chasse.

(...) deux grands moments de la vie du chasseur-collecteur, dans le cadre de la « chasse de subsistance » : le début de la chasse d'automne. Le printemps, avant de revenir au lieu de rencontre avec les autres familles. Au début de septembre, plusieurs familles se réunissaient sur un même territoire, pour chasser le caribou ou l'orignal. On tuait un grand nombre de bêtes pour préparer les réserves d'une partie de l'hiver (...) (CHAMBARON, 1983 : 121)

En effet, c'est durant cette saison que les indices pour prédire si on passera un bon hiver ou non se révèlent, car bon nombre de tâches débutent en automne et se poursuivent tout au long de l'hiver et même jusqu'au printemps, notamment pour la chasse à l'orignal ou au caribou, qui offre une bonne quantité de viande.

3.2.2 Le départ pour le territoire

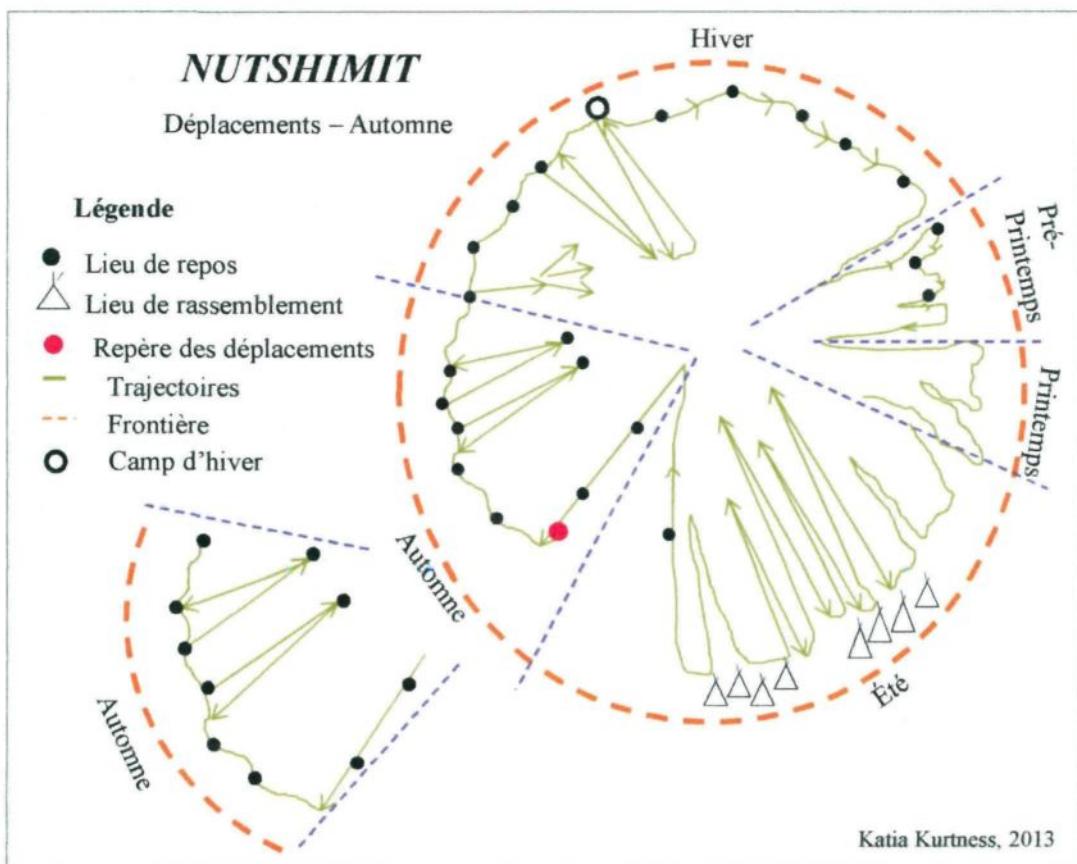
À ce moment-ci, il faut préciser que par respect pour la tradition orale collective, la description de ces déplacements se fera comme si un chasseur racontait un voyage, c'est-à-dire avec un discours simple et descriptif qui tend à relater un trajet en forêt.

Tout débute à la saison d'automne. Comme les *Ilnuatsh* viennent de passer l'été sur les rives du *Pekuakami*, ils se préparent à suivre les grandes rivières pour le grand périple vers leur territoire d'hiver. Ils tentent de rejoindre le gros gibier qui est dans les profondeurs de la forêt.

La migration des animaux déclenche pour les *Ilnuatsh* le moment de partir vers leur lieu de campement d'hiver afin de se rapprocher du gibier. Ce camp d'hiver principal sera occupé pour une période plus longue que les autres endroits sur leur territoire. Pour s'y rendre, ils naviguent sur les grandes rivières et prendront aussi des rivières de moindres importances qui permettront d'atteindre de lointains lieux dans la forêt.

La carte 4 réfère à la saison d'automne et les déplacements saisonniers. Afin de pouvoir se repérer à la représentation, un point rouge indique approximativement l'endroit de l'expédition qui est décrite dans le texte. Pour une meilleure compréhension, une partie du cercle est mise en évidence et dévoile la saison dont on parle.

Carte 4. Les déplacements sur *Nutshimit* pendant l'automne.

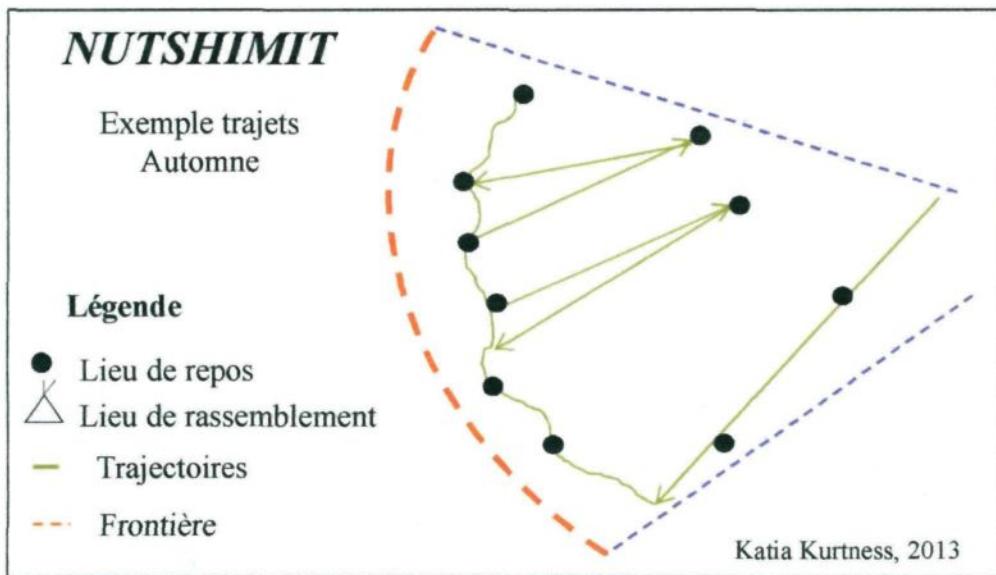


Les *Ilnuatsh* sont partis des rives du *Pekuakami*, lieu de rassemblement estival. Un groupe d'une dizaine de familles pagaye. Elles se dirigent vers la rivière *Ashuapmushuan*, route navigable connue de leurs ancêtres. Tout au long du parcours on procède momentanément à des pratiques de subsistances, dont la pêche. Étant dans une situation de déplacement, il faut se nourrir en peu de temps. Le poisson devient alors, un aliment facile à capturer et à apprêter pendant le trajet.

Dans ce temps-là, on avait deux ou trois canots. Les femmes embarquaient dans un canot à part. Les gars embarquaient pas mal de bagage. Les enfants, ma mère et ma tante, qui était vieille, embarquaient ensemble. Mon grand-père était tout seul dans son canot. Il mettait beaucoup de bagages dedans (...) En descendant, on rencontrait d'autres Indiens. (SIMÉON, GIRARD, 1997 : 23-24; pour plus de détails sur l'analyse du récit de Siméon et de Kurtness voir (GIRARD, 2003; sur différents trappeurs : GIRARD, BOURASSA, TREMBLAY, 2003)

Pour le repos des pagayeurs, des arrêts sont nécessaires. Ils s'arrêtent aux mêmes lieux que leurs parents ou leurs grands-parents utilisaient jadis. Ces endroits sont privilégiés à cause des éléments géophysiques et écologiques, ce qui veut dire qu'on y retrouve probablement un terrain plat avec du bois sec, essentiel pour allumer un feu rapidement et de la nourriture à proximité. Pendant la nuit, on place un filet de pêche pour se faire quelques provisions. On mange immédiatement tous les poissons capturés ou on les fait fumer pour les conserver pendant quelques jours. À la carte 5 de la page suivante, on remarquera les points noirs qui illustrent les endroits de repos. Les flèches mises en vert qui vont et reviennent symbolisent des trajets longeant les rivières ou encore des parcours pour la trappe du petit gibier aux alentours du campement temporaire.

Carte 5. Exemple de trajets en automne.



On suit la grande rivière *Ashuapmushuan*, jusqu'à l'arrivée de l'embouchure de la rivière *Chigoubiche*. À ce moment, le groupe se sépare. À cet endroit, certains poursuivent leur voyage sur la rivière *Ashuapmushuan* et les autres campent à cette jonction de rivière. C'est le temps pour eux de revoir l'état de leur canot et, aussi, de déposer des denrées dans un endroit stratégique, appelé une cache. Même si les nomades sont connus comme étant un peuple qui se déplaçait pour se nourrir et que cela leur assurait la subsistance, ils avaient des lieux spéciaux pour déposer de la viande séchée et d'autres objets pour le retour au printemps.

On avait des caches un peu partout de même sur le territoire. Mon père me parlait d'une cache au long de la rivière où les gens laissaient les choses pour la descente de la rivière le printemps d'ensuite. Il y avait un (sic) île, où on laissait des choses-là. On empruntait la rivière Chigoubiche. C'était rare qu'on empruntait la grande rivière pour descendre. On empruntait toujours la rivière Chigoubiche. Il y avait les Thisselmagan, les Charlish, les Bégin, les Verreault. J'en oublie peut-être. Il y avait la famille à

Charlotte Manigouche. (MOAR in KURTNESS, GIRARD, 2008 : 42)

Ainsi, la rivière *Chigoubiche* permet à certaines familles d'atteindre les territoires. Cette rivière, jonchée de niches écologiques, offre des lieux privilégiés pour les animaux. Le lièvre, la perdrix, l'écureuil et les petits oiseaux y vont pour se nourrir. Tout comme le poisson, ces petits gibiers peuvent être considérés dans le régime alimentaire, comme de la nourriture dite de transition, c'est-à-dire de la nourriture disponible entre les chasses ou les captures de gibier.

Pendant cette partie du parcours, on peut dénombrer à peu près de trois à quatre familles composées d'au moins deux adultes et quatre enfants. On demeure en petits groupes, car on sait qu'on aura encore besoin d'aide pour le transport du bagage dans des sentiers appelés *portage*, ou *kapatakan* en langue *ilnu*.

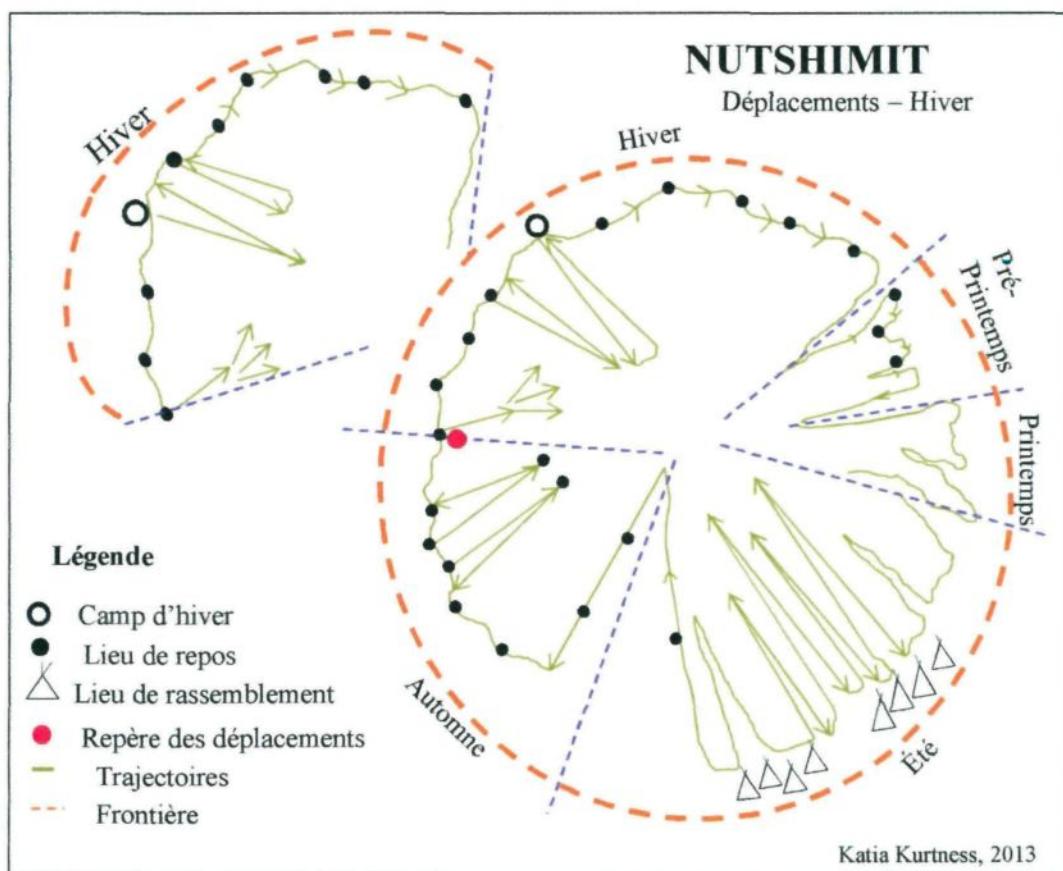
Simon has two roads by which he may ascend to his territory after leaving the post. One route is by way of the lakes, which is safer, taking eighteen days, with thirty-two portages. The other is shorter with eleven portages, taking eight days if the weather is good. The largest lake is nine mile across. (SPECK, 1927: 391)

Ces sentiers servent notamment à contourner des obstacles, des rapides ou des chutes et forment ainsi un système de réseaux importants dans les déplacements sur le territoire.

3.2.3 L'arrivée du temps froid

Les premières neiges commencent à tomber et on arrive à une étape où le groupe de familles se scinde de nouveau. À la carte 6, à la partie en retrait, les flèches démontrent que les familles prennent la direction de leur territoire.

Carte 6. Les déplacements sur *Nutshimit* pendant l'hiver.



Comme la nourriture deviendra de moins en moins disponible, c'est à cette période qu'il est préférable de restreindre le nombre de bouches à nourrir et de se

disperser sur le territoire. Cependant, avant la séparation, on procède à une chasse collective. Alors, une chasse au gros gibier est organisée. Les hommes quittent le camp pour quelques jours. Femmes, enfants et aînés restent au camp et s'organisent pour se nourrir, en attendant que les chasseurs reviennent.

Lorsque les chasseurs reviennent avec l'orignal ou d'autres types de gibier, il y avait un ensemble d'actions pour dépecer l'animal. Le tableau B décrit ces actions.

Tableau B. Les parties consommées des animaux et leurs utilisations

Animal	Parties consommées	Parties utilisées et fonctionnalités
Orignal	Viande, moelle dans les os, cœur, foie, intestin, rein, langue, museau, cervelle	Peau (vêtements, lacets de peau pour raquettes), Tendons (séchés servant à attacher et coudre ensemble des morceaux de peaux), Os (grattoirs), Os scapulaire (os brûlé-rituel du chasseur), Cervelle (sert à graisser les peaux pour les rendre malléables),
Ours	Viandes, reins, graisse, cœur, une partie de l'intestin	Graisse (consommée fondue, ajoutée à d'autres viandes réduites en poudre/assouplies la peau de l'orignal [tannage]), Peau (couvertures, vêtements)
Castor	Viande, moelle des os, pattes, tête, foie, cœur	Peau (vêtements, couvertures), Os (rituel),
Rat musqué	Viande	Peau (vêtements, couvertures)
Lynx	Viande	Peau (vêtements, couvertures)
Lièvre	Viande	Peau (vêtements, couvertures), Peau oreille (chapeaux pour enfant)

Pour conserver la viande, on procède à la technique de séchage. Des morceaux sont placés au-dessus de la fumée d'un feu pendant quelques jours. Cette nourriture est transportée sur les traînes et remisée dans les caches sur le territoire respectif des familles. Cette pratique est aussi effectuée au printemps, avant de rejoindre les rives du *Pekuakami*.

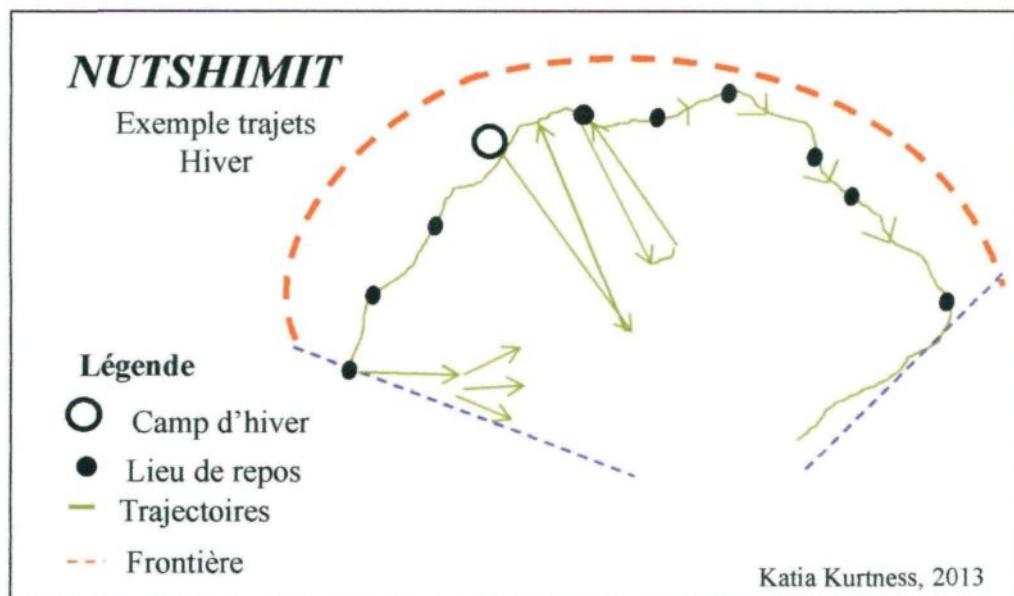
Un orignal, ça rentrait dans une poche de sucre qu'on avait dans le temps, une poche de 100 livres. Je me souviens qu'un petit orignal séché rentrait au complet. (MOAR in KURTNESS, GIRARD, 2008 : 44)

À la représentation des déplacements pendant l'hiver, on s'aperçoit que les membres de la famille approchent du camp principal (imagé par ce symbole **O** sur la carte) où ils demeureront plusieurs mois, pendant la saison hivernale. Les activités de trappe et de chasse se poursuivront, car pour ne pas épuiser les réserves, on chasse le lièvre, la perdrix, le castor, le lynx et le caribou quand il est disponible. Pendant l'hiver, le besoin en gras est accru, on se nourrit pratiquement que de viande.

Le fait de camper en profondeur dans la forêt et de quitter momentanément les cours d'eau d'importance comme le *Pekuakami* est dû, entre autres, à la migration des animaux. Les *Ilnuatsh* les suivent pour les traquer. En effet, les orignaux privilégièrent des lieux situés au pied des montagnes d'arbres résineux pour passer l'hiver. Les *Ilnuatsh* connaissent ces endroits et ils savent qu'en cas de manque de nourriture, ils peuvent les abattre plus facilement en étant plus près d'eux.

Les déplacements pendant l'hiver sont modifiés. Cela signifie que pendant l'hiver, la trappe des animaux à fourrure est momentanée et se pratique plus près du camp. On utilisera un chemin pour la trappe où on pourra revenir au camp en soirée. Alors, les trajets sont moins nombreux parce qu'on utilise le même chemin pour la visite des pièges. (Flèches vertes) La durée d'occupation de ce lieu de chasse est à peu près de deux à trois mois. À la carte 7, on peut voir que les trajets sont près du camp et peu nombreux.

Carte 7. Exemple de trajets en hiver.



Vers la fin de l'hiver, c'est-à-dire vers la mi-mars, on démantèle le camp pour se rapprocher des cours d'eau qui dégèleront bientôt. S'il y a des besoins alimentaires, c'est à ce moment qu'on va chercher des denrées laissées pendant l'automne dans les caches.

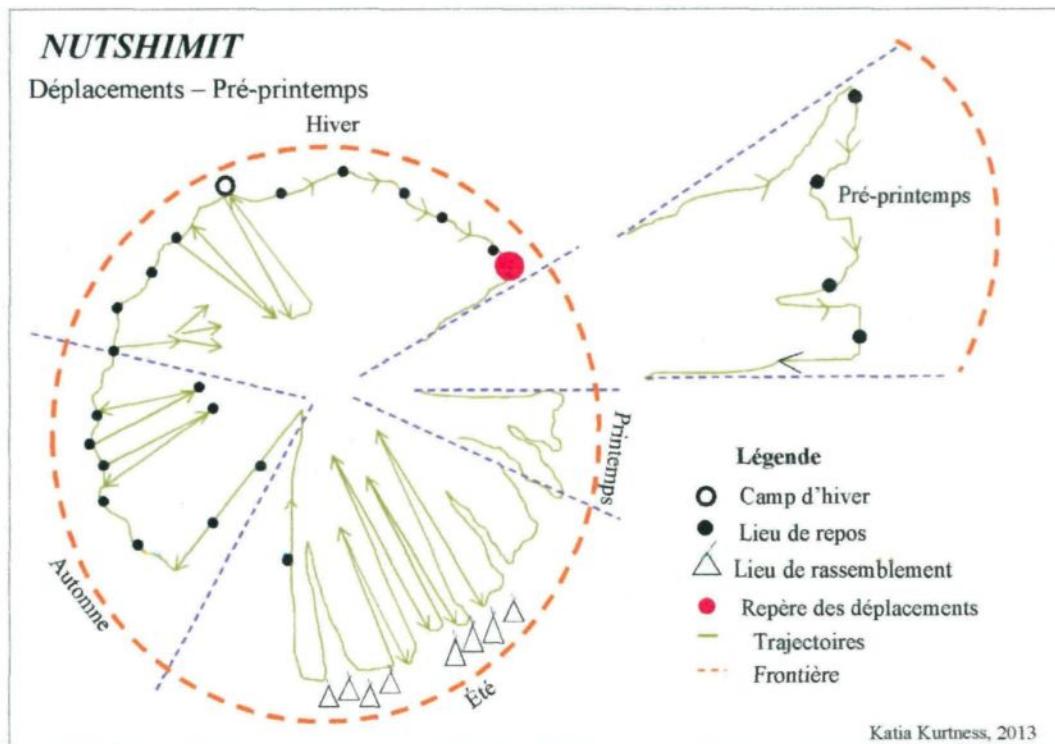
3.2.4 Apparence de dégel

Lorsque les rivières sont sur le point d'être libérées de leurs glaces, un changement de saison s'amorce.

À la fin du mois d'avril, les familles se retrouvaient au point de rendez-vous, c'est-à-dire là où nous nous étions quittés en mars. Le printemps arrivait. La neige fondait. (...) C'est impossible de souffrir de la faim au printemps. Il y a tellement d'animaux à tuer. Mais il faut se méfier de la glace et des rivières.
(MESTOKOSH, BOUCHARD, 2004 : 168)

Sur la carte 8, on peut voir comment se déploie le trajet du retour vers le *Pekuakami*.

Carte 8. Les déplacements sur *Nutshimit* pendant le pré-printemps.



C'est le temps où les oiseaux migrateurs commencent à arriver et ceci offre une nouvelle variété de nourriture dans le régime alimentaire. Certains lacs, en perdant leurs glaces, laissent des espaces d'eau et des bernaches peuvent s'y arrêter.

Les premières familles qui arrivent au point de rassemblement convenu à l'automne précédent s'occupent d'aménager le site. Ce lieu de rencontre donne l'occasion de procéder à un repas important. Il y a des denrées diversifiées qu'on partage avec les autres. La durée de ce rassemblement était en fonction de la disponibilité du gibier et du dégel des cours d'eau pour poursuivre la route. Les

tentes sont installées et les feux brûlent. On attend les oies pour la cuisson, c'est ce qu'on appelle la cuisson *shakupuan*. Cette technique consiste à suspendre près du feu les oies et à les faire tourner jusqu'à leur cuisson. Les *Ilnuatsh* sont passés maîtres dans l'art de l'utilisation du feu.

Assez souvent la viande d'orignal, c'est avec le tremble. Un p'tit peu de bouleau, mais surtout le tremble que j'ai vu moé, utilisé pour le fumage des viandes d'orignal, d'ours. Tandis que le poisson, c'était surtout le bouleau. (BÉGIN, 2011 : 177)

Connaissant les essences d'arbres, on choisit méticuleusement les essences qui servent à la cuisson. Dans le cas des oies et du castor, on utilise le tremble. Pour le poisson, on utilise le bouleau.

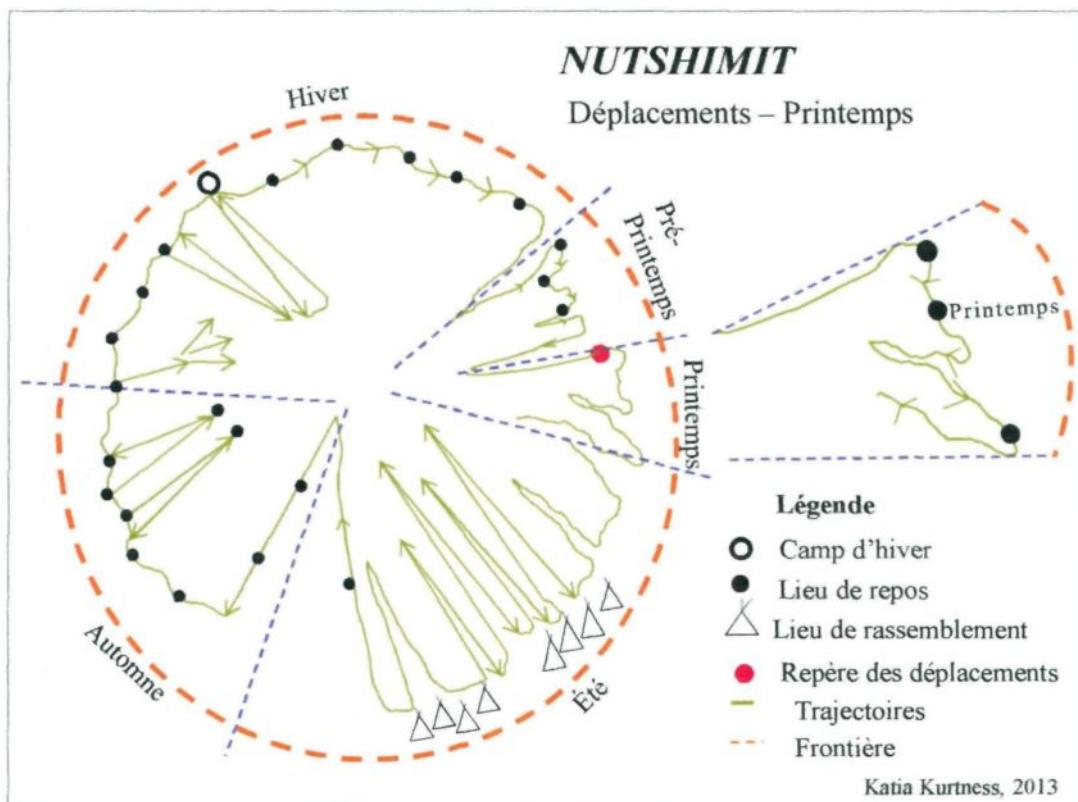
3.2.5 Enfin, les cours d'eau sont dégagés de leurs glaces

Tranquillement, on approche du *Pekuakami*. Avec l'arrivée du printemps, la diversification de la nourriture disponible s'intensifie. Les plantes végétales qui sont dans leur éveil, entrent dans le régime alimentaire et donnent des saveurs nouvelles, par exemple les pousses de quenouille qui se trouvent dans les marécages et les fougères qui percent à travers les dernières traces de neige. À ce moment, il est encore temps de faire la trappe aux castors. Il y a aussi des moments d'arrêt pour la chasse aux oiseaux migrateurs, des visites de pièges et de la pêche au filet.

Nous avons remonté la rivière jusqu'à notre petit ruisseau. À la rencontre du ruisseau et de la rivière, la glace fondait et il y avait deux canards dans l'eau libre. (...) Nous n'avions pas de fusil pour ce voyage et mon grand-père m'a dit de les viser à la carabine. J'ai tué les deux canards. C'était vraiment le printemps. (MESTOKOSH, BOUCHARD, 2004 : 46)

Les activités se font en fonction du trajet et du lieu de fréquentation. Comme la nourriture est de plus en plus à proximité des sources d'approvisionnement, on met moins d'énergie pour s'alimenter. À la carte 9, on peut voir que les *Ilnuatsh* s'installent à la sortie des rivières qui se jettent dans le *Pekuakami* à l'arrivée du printemps.

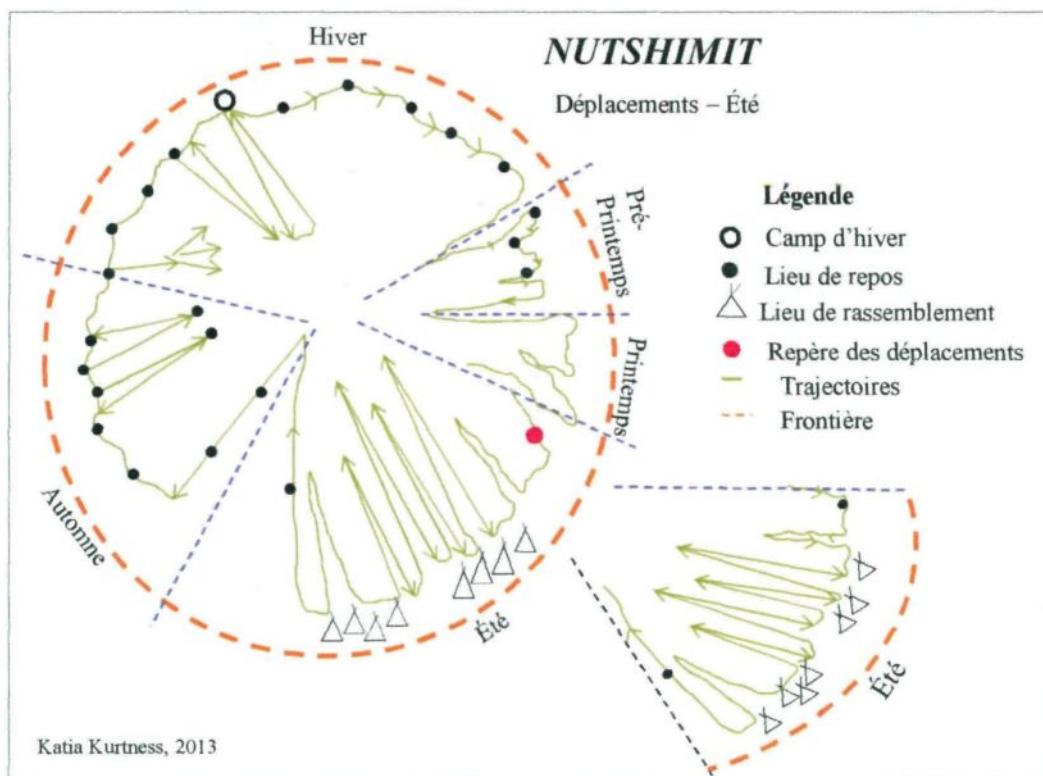
Carte 9. Les déplacements sur *Nutshimit* pendant le printemps.



3.2.6 On retourne à « Là où il y a une pointe »

Comme le climat se réchauffe, la nature est de plus en plus généreuse, c'est la saison estivale. La carte 10 annonce que les *Ilnuatsh* arrivent à leur lieu de rassemblement à *Mashteuiatsh*, « là où il y a une pointe », sur les rives du *Pekuakami*.

Carte 10. Les déplacements sur *Nutshimit* pendant l'été.



Pendant ce temps, les trajets pour capturer du gibier sont strictement pour les besoins quotidiens. Avec l'abondance et la proximité des aliments, on se nourrit de poissons, de petits fruits ou de plantes. La pose d'un filet de pêche donne une certaine quantité de poissons qui seront séchés au soleil ou fumés au-dessus d'un feu. On mange également de la viande de l'orignal et de l'ours séchée.

Mais ce qui caractérise l'alimentation estivale des *Ilnuatsh* c'est la fraîcheur des aliments, car la proximité permet d'avoir du gibier tout près du lieu de campement. Les déplacements sont courts et fréquents. On ne dépense pas beaucoup d'énergie pour se nourrir. Un arrêt sur les rives du lac dure au moins deux ou trois mois, ce qui donne lieu au rassemblement le plus important sur le territoire, car toutes les familles provenant des tributaires du *Pekuakami* reviennent à cet endroit pour y passer l'été.

CHAPITRE IV

GORDON MOAR, ÊTRE AU CENTRE DE SON GARDE-MANGER

GORDON MOAR, ÊTRE AU CENTRE DE SON GARDE-MANGER

Homme de sagesse avec un regard moqueur, monsieur Gordon Moar est une personne de conviction. Ayant surmonté des difficultés pour maintenir son mode de vie en forêt, il est un exemple pour la jeunesse d'aujourd'hui. Doté d'une ouverture d'esprit et d'une pensée analytique acquise avec ses propres observations, il devenait un incontournable pour la présente étude. De tempérament pacifique, il a ouvert pendant plusieurs années le chemin de son territoire à celui qui voulait en savoir davantage sur le mode de vie *ilnu* ou encore, simplement rencontrer une famille dans son contexte de vie. Il a un intérêt marqué pour la transmission de ses connaissances non seulement à sa descendance, mais aussi à la jeunesse qui ose s'aventurer à la rencontre de leur identité *ilnu*.

Fier de ses origines, monsieur Moar occupe un territoire légué à sa famille il y a plusieurs années. À l'époque du commerce des fourrures, le grand-père de monsieur Moar, Tommy, était commis au poste de traite situé au lac *Ashuapmushuan*. Au moment de la fermeture du poste, Tommy Moar ne voulait pas retourner à sa terre natale à la Baie-James. Il fit part de sa situation à son ami Napoléon Bégin, qui demeurait dans le secteur du lac *Ashuapmushuan*. Aussitôt, étant fidèle aux coutumes ancestrales, monsieur Bégin lui offrit de s'installer dans un secteur de son territoire

familial. Comme Tommy voulait faire la chasse à la loutre, il lui dit d'occuper un endroit où il pourrait effectuer cette chasse. Depuis ce temps, la famille Moar occupe ce même endroit.

Le territoire que j'occupe ici est situé dans la réserve faunique Ashuapmushuan qui est délimitée par une partie de la rivière Ashuapmushuan, le début du Grand Portage, le lac Canard, le lac Gatien, le lac Long, ça fait le tour un peu ça là. J'vas accoter le terrain à Charles Raphaël, côté nord. Le territoire, on appelle ça les trois lacs ça là-bas nous autres. Ça avait pas de noms, on appelait ça les trois lacs. Après cela, ça s'en va jusqu'au lac des Mériques, à partir de là. Ça s'en va pas mal en ligne droite au nord. En partant du lac des Mériques ça s'en va au lac Uistash. Ça, ce lac-là, c'était un lac reconnu par tous les Indiens d'ici. On descendait une partie... on prenait le lac Uistash, la rivière Uistash tout ça et on allait vers le Grand Portage, la sortie du Grand Portage là-bas. Ça délimitait pas mal notre territoire vers l'ouest. Et puis, vers le sud, ça partait du lac Chaland qui est drette à côté des terrains des Launière aujourd'hui. Anciennement, c'était le terrain à Bavian Verreault ça, mais c'était Fabien son nom. On allait accoter Fabien Verreault de ce côté-là nous autres. Côté nord-ouest, on accotait Thaddée Bégin et Jean-Baptiste Bégin, ça c'est les deux qu'on accotait de ce côté-là. Bien sûr, peut-être que ce sont les garçons qui sont là aujourd'hui peut-être. Côté sud, ça, c'était Bavian Verreault qui était là-bas. Et puis, on traversait la rivière Vermillon à partir du lac Chaland, on traversait la rivière Vermillon et on se rendait au lac Canard, lac Gatien, ça, c'était le côté sud, qu'on pourrait dire. Encore là, on accotait Nanny Verreault qui était là. C'est lui qui me disait que ça, c'était son terrain ça lui. Aujourd'hui, ça appartient à des Launière aussi, ces terrains-là. Côté Est, on est accoté après les Robertson là-bas. Je ne sais pas quel Robertson ou quelle famille au juste... c'est la famille à Bernard pis eux autres là, Welly Robertson pis Roland. C'était eux autres qui avaient le terrain par là-bas. Aujourd'hui, c'est les garçons qui sont là. De là, ben ça part jusqu'à la Chute Chaudière. Ça, ça fait le contour du terrain. Bien sûr, qu'au début de tout, mon père m'expliquait toujours, lorsqu'il était arrivé ici eux autres, il avait

rencontré la famille Napoléon Bégin, à qui ça appartenait justement ce terrain-là qu'on occupe aujourd'hui. Eux, nous on donner, nous on léguer cette partie-là. C'était à mon grand-père à ce moment et ils ont dit : « Ça sera à toi Tommy Moar de rester ici et ta famille pour tout le temps que tu vas être avec nous autres ». Ils nous donnaient à ce moment-là, tous les dépendants de la rivière Chigoubiche et la rivière Vermillon. (MOAR, 2011 : 153)

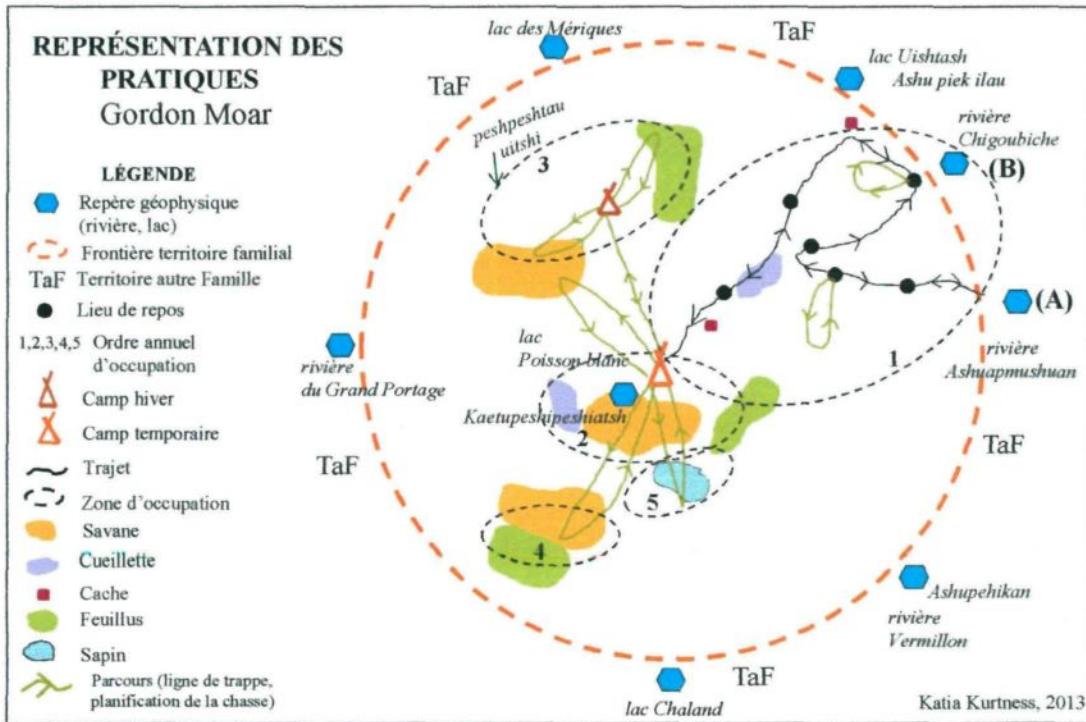
Cet extrait démontre que monsieur Moar connaît son territoire. Il nomme avec précision les lacs et les rivières qui servent de limites.

4.1 La représentation des pratiques sur le territoire familial

Les pratiques existent dans un espace où se retrouve un réseau organisé et planifié. Ce qui veut dire qu'il existe une manière d'utilisation de l'espace nourricier. Ce dernier est scindé en différentes zones et elles sont occupées momentanément, d'abord pour les besoins alimentaires et, ensuite, pour les besoins complémentaires. Ces besoins complémentaires se traduisent selon différentes situations. Par exemple, lorsqu'un animal est abattu, tout un ensemble d'actes se met en branle. Pour préparer la viande d'un gros gibier (tiré de l'activité principale), on coupera des branches de sapin afin d'y déposer l'animal sur le sol, ceci évitant de tacher la viande de sable (activités complémentaires).

D'après le récit de l'informateur, une représentation reliée aux pratiques traditionnelles, exprimant la traçabilité de l'espace vécu, a pu être élaboré. La carte 11 représente celle de monsieur Moar.

Carte 11. Les représentations des pratiques sur le territoire familial de monsieur Gordon Moar.



La traçabilité se traduit par les trajets laissés lors de l'exécution d'une pratique. Un parcours peut représenter une ligne de trappe, des chemins ayant servi à la planification de la chasse à l'orignal ou au piégeage du castor; bref ce sont les traces laissées par l'humain sur un lieu. Ces trajets sont indiqués par les lignes vertes dans la carte ci-dessus. On peut voir qu'elles sont présentes même dans la zone 1 aux lieux de repos et plus intensément dans les zones 2 et 3, où se situent le camp principal et le camp temporaire. Précédemment, lorsque monsieur Moar décrit son territoire, il réfère à des points géographiques rejoignant les lacs et les rivières, ce

sont les hexagones bleus  sur la carte. Sa description est faite sous forme circulaire et la délimitation est dessinée par une ligne pointillée, car on se souvient précédemment que les frontières chez les *Ilnuatsh* sont ouvertes et libres à la circulation, malgré des repères limitatifs précis.

Au cours de son récit, il mentionne que pour atteindre son territoire, il faut prendre une partie de la rivière *Ashuapmushuan* (voir carte hexagone bleu  (A)). À partir de là, il accède à la rivière *Chigoubiche* (voir carte hexagone bleu  (B)). Plusieurs familles prenaient ce chemin pour atteindre leur lieu de campement. C'est ce que représente la zone 1, sur la carte de la page précédente.

(...) j'ai eu connaissance des gens qui vivaient alementour de nous autres, comme les Blacksmith étaient reconnus comme des gens de Mistassini. Et puis, les autres familles les Bégin et les Thisselmagan, beaucoup de familles, les Charlish qui montaient par ici. Tsé on était tous pareil, on voyageait ensemble, on vivait ensemble, on montait sur le territoire ensemble. (MOAR, 2011 : 154)

Le tracé en noir dans la zone 1 démontre le déplacement effectué durant la saison d'automne, c'est la porte d'entrée du territoire. À travers cette expédition, des lieux de repos sont nécessaires (symbole ● à la carte 11). Le moment d'arrêt ne durait qu'une nuit ou deux, tout dépendamment du bagage à transporter.

(...) des fois ça peut être deux nuits, trois nuits, ça dépendait de tout le bagage, parce qu'on montait, y'avait beaucoup de bagages. (...) y'avait beaucoup de bagages qui transportaient et transféraient ça d'une place à l'autre toujours. Ça c'était du gros travail et puis pour... les hommes pendant ce temps-là, y'avait

beaucoup d'attention y fallait pas perdre rien, parce que c'était notre nourriture pour un an. On montait beaucoup de farine, raisin, thé, sucre, lait en poudre, ça existait déjà le lait en poudre de ce que je me rappelle tantôt... des fèves. (MOAR, 2011 : 155)

Cette escale pouvait aussi correspondre à un portage, c'est-à-dire un chemin le long de la rivière servant à contourner un rapide ou une chute. Pendant la halte, les hommes s'affairaient à transporter les bagages et les mères faisaient la chasse au petit gibier avec les enfants.

Dans la zone 2, le camp principal () de monsieur Moar est situé au lac Poisson blanc appelé *kaeutupeshepeshiash* en langue *ilnu*. C'est le lieu où il passe l'hiver et où il reste plus longtemps que dans les autres zones. Cet endroit est un lieu d'arrêt stratégique car on pouvait atteindre l'ensemble du territoire par les cours d'eau environnant le camp. Ainsi au pourtour de son camp principal, il existe d'autres zones d'occupation, nommées sur la représentation des zones 4 et 5. Ces trajets sont courts et faciles d'accès; ils servent notamment pour des pratiques distinctives; par exemple, la chasse exceptionnelle à l'orignal et à l'ours, la trappe, la pêche, etc.

Cependant, si le lieu de prédilection pour la chasse s'avérait être loin du camp, on érigeait à ce moment un camp temporaire (), situé dans la zone 3 la représentation et celui-ci était utilisé pour la chasse au gros gibier ou la trappe. Le

camp temporaire servait du mois de janvier jusqu'au mois de mars car un besoin de viande en grande quantité pouvait être nécessaire et que c'était un moment propice pour capturer l'orignal et l'ours. Les orignaux pendant cette saison demeurent en groupe dans un lieu appelé *ravage*. Quant à l'ours, il est préférable de le chasser à ce moment de l'année, parce que la graisse sous la peau devient très épaisse. Donc, l'occupation en profondeur du territoire, soit dans la zone 3, dans la carte 11, se faisait pour une raison bien précise.

Pis quand on arrivait au bout ça prenait une journée, une grosse journée pour monter au tentement, là-bas on arrivait comme une montagne là, là-bas. Là, on était pas loin de Peshpeshtu uitshi qu'on appelait, ça c'était la montagne où la perdrix, qu'on appelait. (...) juste un tentement qu'on s'était fait là, pour chasser l'automne, le printemps. (...) y'avait de l'orignal et surtout, le rat musqué, on allait là, pour le rat musqué nous autres. C'est beaucoup au printemps qu'on fait la chasse au rat musqué aussi. Mais on en faisait un p'tit peu l'automne parce que... on se rendait au bout, là-bas, on se rendait pour l'ours aussi. (MOAR, 2011 :161)

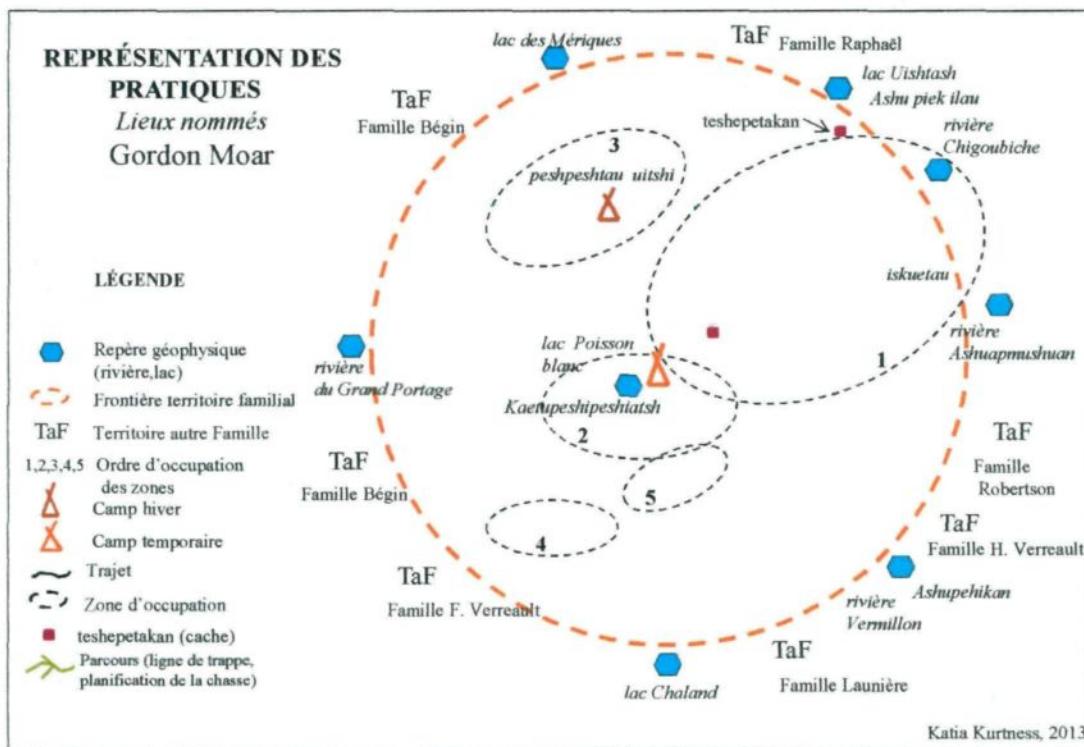
Les connaissances écologiques du territoire sont essentielles pour capturer un gibier. Le chasseur connaît les comportements de l'animal selon ses habitudes alimentaires et s'en sert avec ruse pour traquer l'animal.

4.2 Les lieux nommés

De ces faits, il est intéressant de comprendre comment monsieur Moar et sa famille ont su développer une appartenance forte envers leur milieu de vie. Une des

façons de s'approprier un lieu c'est lorsqu'il existe une toponymie particulière. En effet, le territoire de monsieur Moar possède des noms de lieux en langue *ilnu*. Cette dénomination est reconnue non pas seulement entre les membres de sa famille, mais aussi par les pairs qui fréquentent ces lieux momentanément. La carte 12, basée sur la représentation spatiale initiale, montre les lieux nommés par monsieur Moar.

Carte 12. La représentation des lieux nommés du territoire familial.



Ainsi ce sont les lacs, les rivières ou des endroits avec un couvert végétal particulier qui sont désignés. Sur la carte 12, on remarque que même une chute

appelée *ishkuetau* avait un intérêt spécial et se devait d'être nommé en langue *ilmu*. C'est avec la toponymie que se forge l'aménagement du territoire, car le fait de désigner un lieu permet une planification du territoire. Pour monsieur Moar, la nomination des lieux lors de son entrevue démontre comment il reconnaît les endroits autant par les noms francisés que ceux dans la langue *ilnu*. Afin de donner un repérage cartographique conventionnel, il s'est avéré intéressant d'intégrer ces désignations dans une même représentation, car cette utilisation démontre l'adaptation au changement, mais sous-tend aussi l'importance de la sauvegarde de la toponymie *ilnu*.

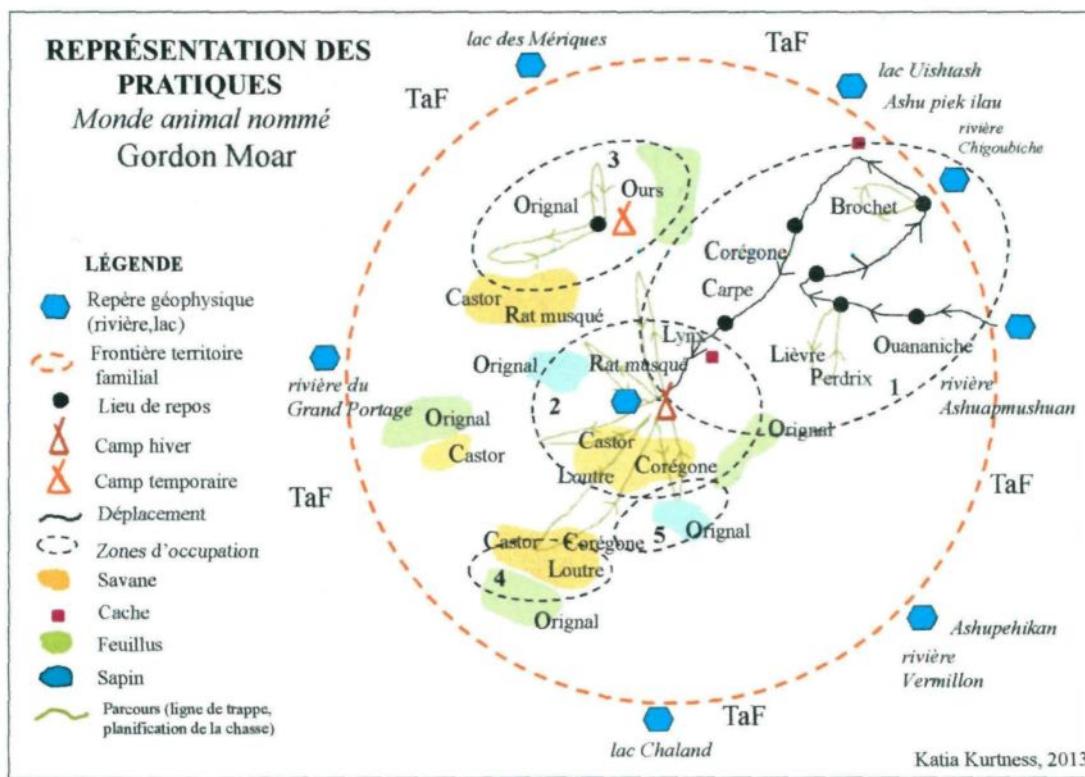
4.3 Un monde animal nommé

À travers cette structure territoriale, les pratiques se déploient dans le but premier de s'alimenter, il existe donc un monde animal nommé, correspondant aux zones d'occupation de monsieur Moar et, comme nous le verrons plus loin, celui de madame Bégin.

(...) sur le terrain ici, l'orignal se tenait juste à un certain endroit où il a sa nourriture d'abord, ça lui prend des feuillus. Y va se tenir dans le feuillu. Nos feuillus ici on va le trouver dans ce qu'on appelle nos p'tites montagnes, des collines, mais c'est des p'tites montagnes. De temps en temps, y vont descendre dans les savanes, c'est pour se rafraîchir, y vas se coucher dans la savane. (...) Moi, je le sais, c'est comme ça que je l'ai vu faire. Pour son lieu, ben c'est surtout, où il y a de la nourriture. (MOAR, 2011 :163)

C'est à partir des particularités écologiques d'un lieu, combinées aux connaissances acquises et transmises, qu'on peut chasser ou trapper. La carte 13 montre les lieux occupés selon l'habitat de l'animal, c'est ce qu'on appelle le monde animal nommé.

Carte 13. La représentation du monde animal nommé.



Dans la zone 1 de la carte 13, à partir de la rivière *Ashuapmushuan*, on peut voir que les membres de la famille Moar pêchaient de la ouananiche, le brochet, la carpe et le corégone, pendant cette expédition. Cette occupation correspond à la saison d'automne.

(...) Passer le village de Saint-Félicien dans le temps, qui était pas tellement grand, et puis, monter la rivière voir les pêcheurs, là, qui pêchaient sur le bout des crans, au ras les rapides et puis, qui prenaient du saumon, du doré aussi, j'imagine. Car c'était très poissonneux dans le temps. Dans ce temps-là, tout ce qu'on avait à faire, c'était de tirer une ligne, près du canot et on trainait ça. (MOAR, 2011 : 154-155)

Pendant les déplacements, la famille de monsieur Moar chassait le petit gibier. Il faut souligner qu'à ce moment du voyage, on ne tuait pas un orignal, car avoir un surplus de bagages à transporter était inconcevable. On visait plutôt les petits gibiers qui étaient plus faciles à capturer et requéraient moins de préparation pour la consommation.

(...) tout se faisait là, la perdrix, le lièvre, le petit gibier, ça se faisaient en montant. Même moi, j'entendais des fois le lièvre qui se prenait des fois dans le collet et je voulais aller le chercher. Ma mère m'empêchait, elle disait : « Non. Demain matin, on va aller le chercher ». (MOAR, 2011 : 155)

Mais il importe de souligner ici le lien particulier que la famille de monsieur Moar maintenait avec l'ours. La proximité avec cet animal demeure une relation particulière et tout à fait originale pour l'observateur. On parle à l'ours, on le respecte comme un membre de la famille. Lors du passage de Lips (1947), une photo de son grand-père Tommy illustre comment le lien avec l'animal était présent dans la famille Moar.



Photo tirée de Lips, 1947 : 425

Sur la photo on voit Tommy Moar montrer le fruit de sa chasse aux autres, en guise de reconnaissance de sa capacité de chasseur.

Voilà pourquoi monsieur Moar relate plusieurs histoires sur l'ours. Il se remémore avec une grande vivacité d'esprit ces moments de chasse et de rencontre avec cet animal :

L'ours était là, y'avait une belle place pour l'ours. Mon père partait une journée lui, pour aller tendre son piège. Je me souviens un moment donné, y'avait tué un gros ours, Y'était gros, pour moi, Y'était immense cet ours-là. Quand je le voyais debout c'était à la hauteur de la porte sûrement et puis y semblait gros, grosse tête. Par-dessus le marché, mon père a dit à ma mère : « C'est toi qui vas le tirer». Pis dans ces chasses-là nous autres, jamais qu'on chassait avec des grosses carabines, c'était toujours

la .22. C'est drôle à dire, mais c'était l'arme que mon père utilisait pour toute. L'ours, l'orignal... c'était son arme lui, la .22. Là on avait juste la .22 pour tuer l'ours.

Donc, c'est ma mère qui doit tirer. Mon père lui dit : « Vise-lui dans tête ». A frappe l'ours, mais a frappe l'ours en plein d'un œil. Et puis, l'ours ben y s'essuie l'œil avec sa patte comme ça, pis y semblait pleurer c'est comme si pleurait j'veyais faire. J'pars à brailler moi aussi, parce que je voyais l'ours qui pleurait. (Rire) Là, mon père prend le fusil, parce que ma mère voulait pu le tirer. Mon père prend le fusil et a tiré un coup pis l'ours a tombé. Là y fallait débiter l'ours bien sûr, vider l'ours. Ensuite, fallait l'amener au canot. Mon père était assez fort, y'a jamais été capable de le mettre sur son dos, y'était tellement gros. Quand on l'a embarqué dans le canot, ma mère était assise sur la tête en avant. Moi j'étais assis sur l'ours. Mon père lui, était en arrière. Y'était très très gros cet ours-là. J'veyais toujours m'en souvenir. (MOAR, 2011 : 161-162)

Dans un autre extrait où M. Moar se confie, la rencontre avec un ours est une occasion rare d'échanger avec l'ours :

À ce moment-là, l'ours lui, regardait d'un côté et regardait de l'autre, toujours lorsqu'il a marché envers nous autres, il ne m'a jamais regardé en face, il a toujours regardé soit à terre ou d'un bord ou de l'autre, tout en se balançant la tête. J'ai dit à Catherine : « Je vais lui parler à l'ours, moi. » Donc, l'ours s'en venait, je lui disais en indien, j'ai dit : « L'ours, tu n'as pas d'affaire ici, toi, tu dois t'en aller. » L'ours s'en venait toujours envers moi et puis, je lui dis : « L'ours, tu as pas d'affaire ici, tu dois t'en aller toi, l'ours. » Je lui ai parlé de même tout le temps, tout le temps, durant tout le temps qu'il s'en venait vers moi. À un moment donné, j'ai perdu Catherine bien sûr, parce que l'ours était tellement proche de nous autres. Quand il s'est viré de bord, il était peut-être à 10-12 pieds de moi à peu près. J'ai dit : « Là, vas-t-en l'ours maintenant. Tu n'es pas content l'ours, mais tu dois t'en aller. » Donc, il s'était déjà viré de bord. Il faisait toujours la même affaire. Il regardait de chaque côté. Il faisait toujours les mêmes gestes. Mais là, il s'en allait. Moi, je continuais à lui parler « Vas-t-en maintenant l'ours, t'a

pas d'affaire ici, toi, tu le sais. » Au bout d'un certain temps, il monte sur un buton, il était peut-être à 100 pieds de moi, peut-être. Il monte sur un petit buton de terre qu'il y avait là et il me regarde pour la première fois, je lui dis : « Là, vas-t-en l'ours. » Il a sauté en bas du buton et il est parti. (...) (MOAR, KURTNESS, dans GIRARD, 2008, p. 55)

Ainsi, selon le récit d'un voyage en forêt effectué par un *ilnu*, on peut reproduire l'espace vécu d'une personne et saisir le déploiement du concept d'*ilnu aitun* sur le territoire. Pour l'homme, les pratiques sont essentiellement axées sur les activités de chasse au gros gibier. Il a le rôle de maintenir une planification sensée de ses faits et gestes, car il doit s'adapter continuellement à son milieu. Toute pratique est reliée à un principe tiré des enseignements de l'*ilnu aitun* et il se doit de le respecter du mieux qu'il peut car tout manquement est associé à un châtiment quelconque (l'esprit des animaux ou le monde céleste). Voyons maintenant comment ce concept s'expose dans la vie d'une femme.

CHAPITRE V

**THÉRÈSE BÉGIN, ENTRE L'ORIGNAL ET L'OURS,
APPRENDRE ET TRANSMETTRE**

THÉRÈSE BÉGIN, ENTRE L'ORIGNAL ET L'OURS, APPRENDRE ET TRANSMETTRE

Fière de présenter ses acquis, madame Bégin est une femme de qualité. Perçue par tous comme ayant des savoirs particuliers, elle s'efforce à sa façon de maintenir un lien étroit avec la forêt qui l'a vue naître. Prenant la parole avec facilité devant maints publics, que ce soit en *ilnu* ou en français, elle est une ambassadrice toute désignée pour représenter son peuple.

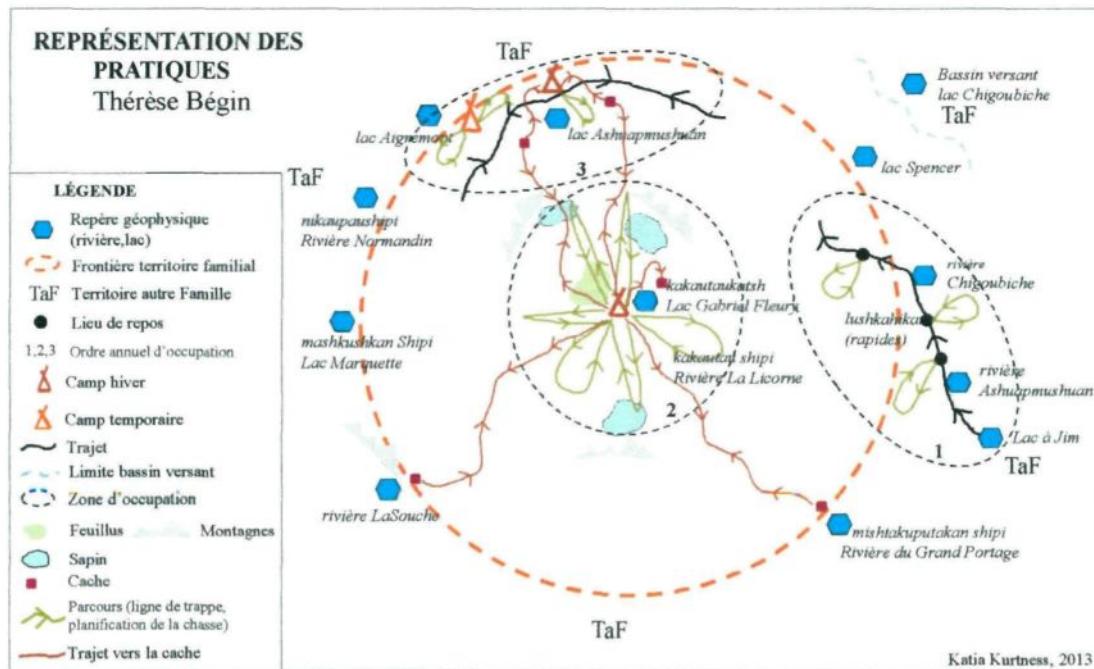
Rare personne à travers le monde à posséder une technique de mordillage d'écorce de bouleau (voir l'annexe I), c'est avec modestie et passion qu'elle raconte sa vie en forêt. À travers son discours, on ressent la simplicité, l'immensité, la fierté et le respect, surtout lorsqu'elle parle de ses parents, de ses grands-parents et de ses apprentissages de la vie. Dans son regard, on parcourt avec elle les trajets qui la mènent d'un milieu de vie à un autre. Le territoire de sa famille se situe non loin du lac *Ashuapmushuan*, soit au lac Gabriel Fleury, aussi appelé *kakautaukash* dans la toponymie *ilnu*. Pour la présente recherche, elle a tenu à nous raconter la seule fois où elle a fait avec sa famille le trajet en canot pour se rendre à leur territoire de chasse. Malgré le passage du temps, elle a su démontrer une mémoire assez détaillée, de ce voyage qui commença au lac à Jim, dans le secteur nord-ouest du *Pekuakami*. À cette époque, en 1955, elle n'avait que six ans. Dans un contexte où son père savait que des changements culturels s'en venaient et que cela chamboulerait à jamais leur

mode de vie, il décida de montrer à ses enfants le parcours jadis emprunté maintes fois par ses ancêtres.

5.1 Le territoire familial

En ce qui concerne le territoire familial de madame Bégin, on y retrouve également des zones liées aux pratiques. Selon son récit, il ressort trois zones d'occupation du territoire. La zone 1 de la carte 14 est à l'extérieur du cercle et indique le début de son voyage au lac à Jim. Même si cet endroit ne faisait pas partie du territoire de chasse, sa famille pratiquait tout de même la pêche, la trappe et la chasse au petit gibier, c'était le moment de recueillir de la nourriture de transition. La carte 14 illustre les représentations de ses pratiques effectuées sur son territoire, tirées de son discours.

Carte 14. Les représentations des pratiques sur le territoire familial de madame Thérèse Bégin.



Surtout quand t'arrive après les portages, quand t'arrive après les rapides, là, en en haut, le soir c'était le souper. Plus tard, mettons, si t'avais un filet, tu mettais un filet de nuit. Une nuit c'était assez, tu vas avoir du poisson pour deux, trois jours. Surtout pour la ouananiche, là, parce que plus haut tu n'avais pas de la ouananiche, là. Elle se rendait pas ben, ben loin avant ça la ouananiche. (BÉGIN, 2011 : 161)

Ici, il est important de souligner que les zones 1 et 2 de la carte 14 ne se rejoignent pas. Lors de l'entrevue, madame Bégin présente les lieux de campement et décrit les pratiques sans parler des trajets unissant ces endroits. Donc, pour rester fidèle au discours, la carte a été produite de cette façon. Mais cela ne veut pas dire

qu'en réalité, il n'existe pas de chemin les reliant. C'est simplement le respect du récit qui guide notre démarche.

Dans la zone 2, au campement principal, ce sont les activités de chasse ou de trappe qui sont représentées par les lignes vertes. Mais ce qui ressort le plus du discours de madame Bégin, c'est qu'à l'arrivée à ce camp, il fallait organiser la nourriture, c'est-à-dire qu'il fallait aménager la cache. Sur la carte, représentée par les traits orangés, on peut voir que la famille avait un réseau brillamment réfléchi pour accéder aisément à ces réserves de nourriture.

Ben lui mon père comme y disait, c'était une nécessité aussi. Parce que quand tu pars, tu laisses une certaine réserve, dans un endroit. Pis quand tu t'en vas, je ne sais pas moé, pour une semaine, exemple à une place. Ben si y te manque des choses là-bas, ben ça te prend encore une semaine pour y aller là. Pour aller à cette cache-là, ben là, qu'est-ce que tu fais? Là, tu descends tranquillement, juste avant qui t'en manque. Pour arriver pour que t'ai une journée de marche pour te rendre... aller chercher finalement qu'est-ce que tu as besoin, dans ta cache que t'as mis. (...) Lui, y partait le matin, y disait vers une heure ou ben, mettons le soleil va être rendu là. Là, j'vas arriver. Ça que là, on a pas eu le temps de manquer de quoi que ce soit. Ça, des caches y'en avait un peu partout. (BÉGIN, 2011 : 175)

En effet, sur son territoire on compte près de cinq caches fréquemment utilisées. Elles étaient placées stratégiquement afin de s'y rendre assez facilement à la marche.

(...) y'en avait un (sic) icitte. Y'en avait un au lac Shamushuan, y n'avait un à l'autre bout du lac, y'en avait un autre dans l'autre bout du lac de l'autre côté de la rivière La Souche. Pis y'en avait un autre dans la rivière du Grand Portage. Ça, c'était tous des endroits pis y'en avait au centre aussi. (BÉGIN, 2011 : 175)

De ce fait, la technique de fabrication des caches est un marqueur important lié à l'espace vécu. La présence de nombreuses caches montre un lieu d'occupation par un groupe et une certaine appropriation du territoire. Le respect entre les familles était de mise. Chacun savait à qui appartenait une cache selon le territoire. Cette technique faisait appel à un savoir ingénieux pour conserver la viande et cela s'échelonnait sur plusieurs saisons pour le montage.

Les caches c'était quand même assez haut. C'était quasiment un bon 10 pieds dans les airs. Ce qui faisait, autrement dit, y laissait quatre bois debout, là. Là, y prenait d'autres bois autrement dit, de côté, et y mettait des bois de travers. Par-dessus, là, y mettait du sapinage, ça se faisait surtout le printemps, mettons. Pis son écorce y allait aussi le chercher le printemps, parce qu'il mettait de l'écorce... y mettait comme des cônes, là, sur les poteaux, y'est rentrait, y faisait des cônes en écorce de bouleau, le printemps. Ça que là y faisait ses quatre cônes et ils les attachaient après ces bois-là. Pis l'automne de bonne heure, y allait préparer sa cache, là. Fais que là, y'installait toute ça. Fais que toutes ces caches là, dans le fond, y'avaient de l'écorce, y mettait du sapinage par-dessus, après qui avait serré ses affaires pour partir.

Normalement, deux jours avant de partir tout est classé. Ça, telle place, ça va aller telle place, la farine, la poudre à pâte, tout le nécessaire dans le fond, ça va aller dans ce place-là. Dans ce temps-là, on avait des chaudières en fer, les choses de tenderflake de graisse, là, grosse chaudière de vingt livres de graisse. C'était toute là-dedans. Pis pour ça que c'était haut de même pour pas que les bêtes y aillent briser la farine pis la graisse. C'était toute dans les chaudières ça. Pour les cônes, attachés serrés de même,

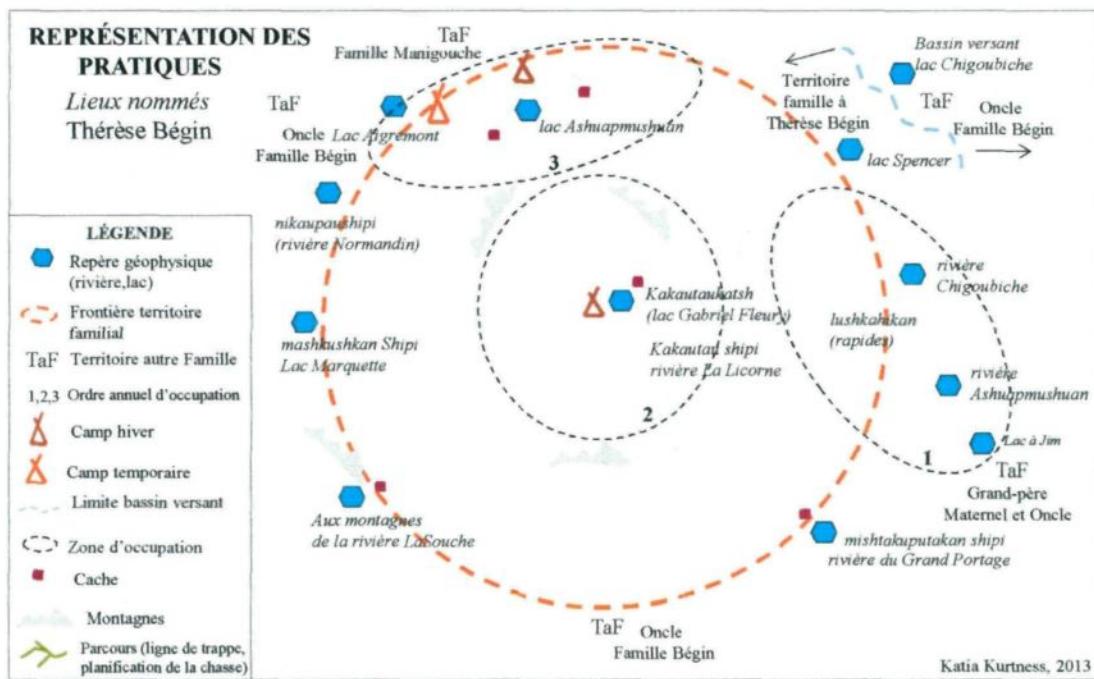
les souris pouvaient pas y aller. Ça empêchait les souris d'aller gaspiller finalement la nourriture. C'est sûr si y'avait de la viande séchée y pouvait le mettre aussi. C'est comme ça finalement qui faisait ses caches. (BÉGIN, 2011 : 175-176)

La zone 3 de la carte 14, qui des représente les pratiques de madame Bégin, est un lieu tout aussi important. Malgré le camp principal au lac Gabriel Fleury, sa famille considérait aussi un autre emplacement. Il était installé près du lac *Ashuapmushuan*. C'était un endroit de prédilection pour effectuer la chasse au gros gibier et la trappe des animaux à fourrure. Ce milieu de vie possédait aussi un camp temporaire. À la vue de cette zone, on peut en déduire qu'il y avait des milieux propices pour les activités traditionnelles, car le lac *Ashuapmushuan* ayant beaucoup d'affluents, il était un lieu idéal pour y vivre.

5.2 La toponymie *ilnu*

Tout comme monsieur Moar l'a fait, madame Bégin nomme ses lieux d'occupation en langue *ilnu*. Elle utilise régulièrement cette toponymie pour parler des lieux sur son territoire, les voici sur la carte 15.

Carte 15. La représentation des lieux nommés du territoire familial.



Ces précieuses connaissances territoriales laissent présager des éléments importants liés à l'espace vécu. Souvent on désigne des lieux à partir de faits réels ou encore de par leurs caractéristiques particulières. Donnons l'exemple de la rivière du Grand Portage nommée en langue *ilnu* par madame Bégin, *mishtakuputakan shipi*. Si on décompose le mot, *mishta* veut dire grand et *kuputakan* veut dire portage. On ajoute le suffixe *shipi* pour désigner la rivière. On peut alors déduire qu'à cette rivière il y a un obstacle de grande envergure et on doit emprunter un portage. C'est-à-dire un sentier assez long qui sert à contourner un rapide dangereux pour la navigation. Le mot illustre un lien avec un élément physique et une action que doit faire l'*Ilnu*. On

doit prendre le portage pour poursuivre son chemin et surtout, prendre garde à la dangerosité des lieux. La langue *ilnu* possède une nomenclature impressionnante liée à la nature, aux animaux, aux plantes, aux actions, aux paysages, etc. Ces manières de nommer des lieux sont des éléments liés à l'appropriation du territoire environnant. C'est pourquoi, dans la revitalisation de la langue dans la communauté, on préconise grandement le langage lié au territoire. Beaucoup de connaissances y sont liées et cela est une prémissse à l'enseignement.

Au lieu nommé, l'*Ilnu* peut également savoir quelles sont les caractéristiques écologiques pour aller se procurer ce dont il avait besoin.

(...) *L'hiver, ben avec mon père, si on avait besoin d'un orignal, par exemple si on avait besoin de la peau, si on avait pu de viande, si on avait du castor ou ben, quelques lièvres... Parce qu'y a des années, on peut pas dire où y'a pas toujours eu d'abondance, là. Y'a eu des périodes où y avait pu quasiment de lièvres et quasiment pu de perdrix, après ça le castor y se pognait très très peu. Ça y'a des périodes de chasse comme ça que ça arrive que tu pognes pas d'autres gibiers, tu pognes quasiment rien. C'est quasiment comme un temps mort comme on dit. Ben là, quand t'as pu de viande, ben t'es obligé d'aller chercher de la viande d'orignal. T'es obligé d'aller chercher un orignal pour manger, veut, veut pas.*

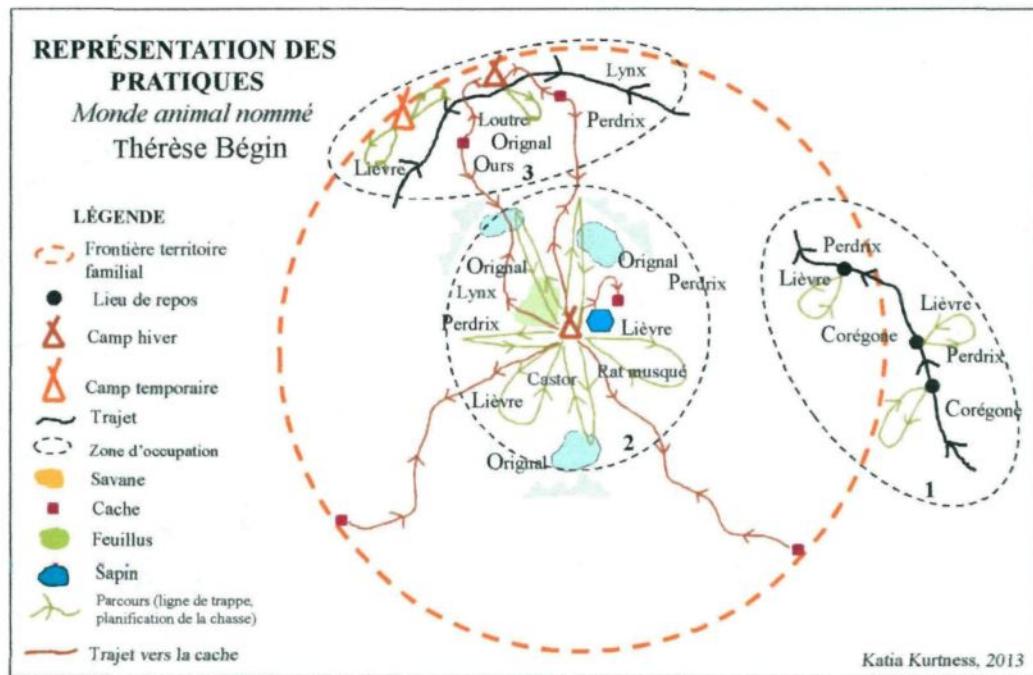
Fais que là, mon père y disait, y voyait une montagne, là y disait : « C'te place là, y'a du sapinage ». Autrement dit le sapin blanc, pis l'hiver c'est ce qui mange l'orignal. Là, y disait : « C'te place là, on va y aller. C'est sûr qu'y a des places on va voir des pistes d'orignal ». C'est sûr que dans ces années-là, y'avait beaucoup, beaucoup de neiges aussi. Moé, j'ai vu jusqu'à huit pieds de neige, en pleine forêt. Pis là tu vas voir les orignals, ça se tient en troupeau dans le fond, pis ça fait pitié de voir ça. Ben dans ce temps-là, mon père y disait : « Je vais tuer le plus proche pour

que les autres soient plus tranquilles ». Y prenaient dans le fond, le plus proche du bord, pour pas tout effaroucher les autres. Parce qu'y savent où aller quasiment, y'ont juste un chemin, deux, trois chemins, là, à suivre. Quand tu en vois, quasiment une quinzaine ensemble, là, ça fait pitié. Ben là, dans ce temps-là, ben y nous montrait ça à quelle place l'orignal y pouvait se tenir au cours de l'hiver. Au cours de l'automne de bonne heure, ben ça, ça arrive souvent qu'on le voie dans la rivière pis tout ça. Encore là, si on a besoin c'est sûr qu'on va l'abattre, mais si on en a pas besoin, ben tu passes à côté, tu le laisses faire dans le fond. (BÉGIN, 2011 :178)

5.3 Un monde animal nommé

Madame Bégin parcourt son territoire en passant d'une zone à une autre, notamment pour la chasse, la trappe et la pêche. La carte 16 présente le monde animal nommé de son lieu de vie.

Carte 16. La représentation du monde animal nommé.



Ce qui est remarquable dans la carte 16, c'est que même si la famille était en déplacement et hors des frontières de son territoire, elle s'adonnait, comme la famille de monsieur Moar, à des pratiques de pêche à la ouananiche, à la pose de collets pour le lièvre et à la chasse à la perdrix. Comme mentionné précédemment, le territoire est un lieu ouvert et selon le droit coutumier *ilnu* véhiculé, on pouvait s'y nourrir sans restrictions particulières.

Les déplacements entre les zones d'occupation servent également à apprendre les techniques particulières pour la chasse et l'appât des animaux. En effet, dans le

récit de madame Bégin, les enseignements de la part de ses parents faisaient partie de son quotidien, entre la chasse à l'orignal et la chasse à l'ours, elle apprenait.

Les zones 2 et 3 de la carte 16 correspondent à un territoire lié à ce quotidien, car on y retrouve des camps pour résider plus longtemps et ceci permettait de faire des transferts de connaissances plus approfondies.

De son père, elle apprit les rudiments et les ruses liés à la capture des animaux. L'apprentissage le plus intéressant de son discours est sans doute celui lié à l'ours. Ayant un besoin de graisse pour terminer l'hiver, le père de madame Bégin décida d'aller chercher l'ours à la tanière et amena sa fille avec lui.

(...) y'a des fois où tu peux manquer ou presque manquer de graisse surtout. On sait que l'hiver la graisse d'ours, c'est l'idéal dans le fond, au cours de l'hiver. Pis mon père mettons ce qui faisait, y'arrivait...je peux dire, mettons fin janvier, mettons jusqu'à fin février. Là, dans c'te période pour lui, c'était propice si on avait besoin de graisse.

À ce moment-là, au cours des voyages qui faisaient sur le territoire, c'était une chose qui remarquait les tanières d'ours où c'est qui peuvent être. C'est vraiment important quand tu sais où il y a une tanière d'ours. C'est sûr qui a des façons de procéder. Premièrement, c'est qui me montrait y dit : « R'gard cet hiver si on a besoin », entre autres on était au lac Shamushuan. Là, on était dans le portage pis tout ça. Là, y'avait un ours qui avait cassé du sapinage. Après ça, y dit : « R'gard, l'ours va toujours casser le sapinage à l'envers d'un être humain, pour cacher à quelle place où il a cassé son sapinage. » Parce que ce sapinage-là, y va le prendre pour boucher sa tanière, quand y va rentrer. Là, à ce moment-là, ce que mon père y me disait : « Regarde ben, nous autres on va casser le sapinage comme ça, tandis que l'ours va le casser par en dessous, pour pas que ça parait, où qui a

cassé. Mais la seule chose qui faut que tu « saves », y va mordre l'arbre à quelque part, y va mordre un arbre avant d'entrer. Pis le côté qui va mordre l'arbre, c'est le côté où va être sa tanière ». Ça fait que là, j'ai regardé ça. Pis là, on est allé, on s'est rendu à la tanière. C'est à peu près 50 pieds dans le plus, là, y'avait une grosse roche, fait que là, mon père a dit : « R'gard là. R'gard la tanière est là. Pis le sapinage qui a pris là, ben y'a bouché sa tanière avec le sapinage. Si on a besoin, au cours de janvier, février, on va venir icitte. Y'en a un autre par là, mais... » Y savait où sontaient les tanières. Fais que là, lui y savait où ce que c'est. Pas besoin de faire une remarque, rien. Au cours de l'hiver, on sait que le portage est là. Le portage y passe là. On passe finalement tout le temps-là, à toutes les fois qu'on descend par là. Fait que là, une bonne fois, y dit : « On va y aller parce qu'y a quasiment pu de graisse, avant d'aller chercher l'autre graisse plus bas, ben là, ça va prendre encore trois ou quatre jours. Ben, on va aller chercher l'ours ». Fait que là, j'ves avec.

On va où la tanière, c'est qui a faite quand on a arrivé là, y'a parlé à l'ours, y'a dit : « J'te remercie de m'avoir montré la place que t'étais... où est ta tanière. Je sais que t'es là, pis là ben tu vas me servir. Tu vas me rendre service ». Fait que là, y'a enlevé le sapinage. Fait que là, y'me dit à moé : « R'gard va cogner plus loin là-bas, plus loin où la tanière. La « wash¹ » est là, pis va cogner plus loin. J'ves le faire sortir le trois quarts, parce que lui, yé comme engourdi. Y dort. Pis y'est pas encore changé de place, y'est pas encore viré de bord ».

Fait que là, quand l'ours sort, lui y'est sur le dessus de la tanière icitte (montre en haut du trou), fait que là, il peut le tirer. L'ours y tombe là, dans le fond. Fait que, y reste juste à le sortir. L'ours, je ne sais pas si tu le sais, là... nous autres, là, on a vu c't'ours-là, y'était tellement gros, là, tellement gras, y'avait quasiment pas de viande. C'était quasiment rien que du gras. J'pense ça avait donné quatre chaudière de vingt livres de graisse. Mon père était tellement content que ça avait pas de bon sens. On a eu de la graisse amplement. Ma mère a toute arrangé la viande, pis a

¹ Tanière d'ours

toute arrangé la peau. La peau ben souvent, c'était des mitaines, des bottes ou encore, des couvertures. Pis quand t'as une couverture avec ça, t'as jamais frette. Le frette passe pas au travers. (BÉGIN, 2011 : 14)

Ce long extrait illustre bien les connaissances subtiles du chasseur et des ressources de son territoire. En référence à la carte du monde animal, un chasseur savait où trouver les savanes, les montagnes de feuillus, les endroits propices pour trouver l'ours. L'expérience, l'observation, la transmission du savoir réunissent un ensemble de savoirs liés à cette chasse.

Quant à la mère, les enseignements se concentraient à préparer l'animal en lui enlevant la peau pour dépecer la viande. Elle savait quel type de bois utiliser pour conserver la viande ou pour la cuire. C'étaient des techniques et des savoirs détenus principalement par les femmes.

(...) du côté de ma mère, moé j'ai commencé ben jeune à faire la « popote » comme on dit. Faire la bannique, la faire comme il faut, comment la pétrir, comment la faire cuire. (...)Dès l'âge de huit ans, je commençais à faire ces routines-là. À travers ça, a (sic) me montrait à coudre aussi, à me montrait à broder. Comment teindre aussi... des fois on avait rien que du fil blanc. (...) Surtout au cours de l'été, c'était une facilité pour elle, elle allait chercher des cocottes. Elle allait chercher des bleuets. Elle allait chercher même de la vase, de la terre noire. Même là, ça faisait du fil noir, des fois ça donnait du fil brun, dépendamment comment de temps qu'y'é là-dedans. C'est toutes des affaires que ma mère, elle, elle m'a transmis. (BÉGIN, 2011 : 176)

Dans la société *ilnu*, une certaine égalité des sexes était respectée. En forêt, pour survivre, tous devaient contribuer aux tâches.

(...) je l'accompagnais... tendait des collets, elle avait toujours sa petite .410 (fusil). Des fois, on voyait des perdrix. Pis un peu plus tard, a montrait comment viser avec le fusil. Comment être prudente surtout avec le fusil. Elle me l'a appris ben, ben jeune aussi.

Pis du côté de mon père lui, c'était surtout la chasse aux castors, comment tendre des pièges. Aller chercher un ours au cours de l'hiver. Y'a toujours une tradition, là, aussi à apprendre. Aller chasser l'orignal, si on a besoin. C'est sûr comme lui y disait : « Si on a un ours, on a pas besoin d'orignal dans le fond. Même si tu n'en vois un, tu le tires pas pour rien, tu gaspilles pas dans ces viandes-là ». Tout ça, la façon de respecter les animaux. Pis aussi, comment tendre au rat musqué. J'ai voyagé beaucoup aussi avec mon père. Comment ramer en arrière d'un canot. Tsé c'est toutes des affaires que lui y m'a appris. Comment travailler avec le couteau croche. Faire les raquettes. Ma mère c'était le laçage qu'a me montrait. Moé mon père savait lacer aussi, mais sauf que c'était ma mère ça, le laçage qu'a me montré. Mon père faire un manche de hache, autrement dit, y m'a montré la façon de travailler les outils utiles quand on est en forêt. (BÉGIN, 2011 : 177)

Pour madame Bégin, les enseignements donnés par chacun de ses parents sont très distincts, mais complémentaires. À travers cette transmission, elle apprenait aussi comment se comporter en forêt, car dans les pratiques d'*ilnu aitun*, il existe un savoir-être et cela se déploie notamment par le partage du territoire entre les familles et même celles d'autres membres de nations voisines. Comme déjà précisés, les frontières des territoires familiaux étaient ouvertes. Malgré les bornes limitrophes,

les territoires des familles et ceux des autres nations demeuraient accessibles, et ce, malgré des délimitations géophysiques fixes. Tout est dans la manière d'agir afin de respecter les occupants de ce milieu. Voici un exemple :

Mon père, un moment donné, était allé avec un autre monsieur. Parce que le monsieur voulait aller voir un lac. Mon père a tiré un castor. Ben y'a été donné le castor au monsieur, à la personne finalement, à (...) Bernard Manigouche. C'était l'autre côté, parce que nous autres, je te dis le pont, y'avait faite un autre boute, y'avait un lac. (...) Mon père était allé avec et mon père y dit : « Le castor, je l'ai tiré y'était juste-là ». Et eux autres étaient pas tenté ben, ben loin eux autres, monsieur Manigouche, et y'a été lui donner le castor. Là, monsieur Manigouche y'a dit : « R'gar, je vais le faire cuire soit dans deux ou trois jours et je vais le faire fumer pis toute ça et vous viendrez le manger toé et toute la famille. » Y nous a invités autrement dit...

(...) y se côtoyaient beaucoup. C'était vraiment un respect comme ça. C'est pour ça que même si on voyait d'autre chose à l'extérieur du territoire, on n'oserait pas parce que ce serait de manquer de respect (...) (BÉGIN, 2012 : 170)

C'est donc pendant la chasse à l'orignal et la chasse à l'ours que madame Bégin a appris les activités liées au rôle de la femme en forêt. Ses parents ont su maintenir un équilibre entre elle et ses frères, en faisant peu de différence quant au sexe. Car en forêt, on sait que tout peut basculer et que tous doivent être prêts à chasser, trapper ou pêcher pour la survie de la famille.

Subséquemment à ces démonstrations des pratiques de cet homme et de cette femme, on peut élaborer des constats face au régime alimentaire. L'occupation saisonnière du territoire laisse place à une variété nutritive souvent influencée par les caractéristiques écologiques du milieu occupé. Toutes ces actions mènent à une appropriation du territoire et à une organisation spatiale particulière. C'est ce que nous analysons au chapitre suivant.

CHAPITRE VI

LE RÉGIME ALIMENTAIRE SELON LA MOBILITÉ SAISONNIÈRE

LE RÉGIME ALIMENTAIRE SELON LA MOBILITÉ SAISONNIÈRE

Ainsi, à travers les discours de monsieur Moar et de madame Bégin, on perçoit que la vie en forêt exigeait de nombreux déplacements et une connaissance fine du territoire occupé. À l'origine, l'assise du nomadisme était reliée à la survie en apparence, car la quête de nourriture est un élément important certes, mais ce mode de vie recèle en outre un contexte culturel riche et diversifié d'appropriation du territoire. C'est pourquoi la présente étude s'est basée prioritairement sur la variable de l'alimentation.

6.1 La nourriture de transition

Ce qui ressort du récit des informateurs, c'est le régime particulier qui était différent lorsqu'ils étaient en déplacement et lorsqu'ils occupaient un endroit pendant plusieurs semaines. En effet, une nourriture dite de transition était de mise en expédition. Cette nourriture était consommée fraîche et pouvait se cuire rapidement sur un feu. Elle était facile d'accès et demandait peu de techniques d'apprêt. Le tableau C reconstitue le régime lors des déplacements en territoire.

Tableau C. Nourriture de transition	
<i>Aliments de subsistance</i>	<i>Techniques de capture</i>
Poisson (ouananiche, corégone, doré, brochet, carpe, truite)	Pose d'un filet, Corde au bout d'une perche de bois ou corde qui traîne près du canot avec un hameçon
Lièvre	Collet de racine
Perdrix	Lance-pierre, collet au bout d'une perche
Petits oiseaux	Lance-pierre
Écureuil	Lance-pierre

Cette nourriture était consommée le plus souvent à la saison d'automne et au printemps, mais on mangeait aussi le poisson et le lièvre en hiver et pendant l'été. Ils servaient de transition en attendant la prochaine chasse au gros gibier ou la capture de gibiers. Le poisson et les petits animaux étaient toujours disponibles et maintenaient une certaine stabilité au niveau du nombre dans leur habitat. L'*Ilnu* connaissait ces endroits prédisposant à leur capture, par exemple le lièvre, plutôt sédentaire, demeurait dans des lieux de végétation composés de graminées.

6.2 La nourriture liée aux périodes déterminées

Les informateurs mentionnent qu'une fois rendus à leur lieu de camp principal, ils étaient là pour plusieurs jours, voire plusieurs semaines (période déterminée et arrêt plus long). À ce moment, la chasse au gros gibier pouvait s'enclencher, car avec

la quantité de viande que cela apportait, il fallait arrêter un certain moment. Non seulement pour abattre l'original ou l'ours, mais surtout pour l'apprêt de la viande afin d'éviter le gaspillage. Aux dires de monsieur Moar et de madame Bégin, la technique de fumaison était de mise pour conserver les viandes. Tout un ensemble de connaissances est associé à cette technique. La façon de tailler la viande pour permettre la fumée d'entrer en contact avec la chair, le type de bois à choisir selon l'animal à apprêter et, surtout, avoir le temps de permettre à la fumée de faire son travail pour la conservation car cela pouvait s'échelonner sur au moins sept jours. Ensuite, on plaçait ces viandes dans des endroits stratégiques destinés à réserver de la viande, nommés caches, ou *teshepetakan* en langue *ilnu*. Madame Bégin avait sur son territoire plus de cinq caches et monsieur Moar en avait également.

Au camp principal, pendant la saison d'hiver, c'était le moment de capturer les animaux à fourrure. Le castor et le rat musqué notamment étaient trappés et leur viande était aussi consommée. Donc, on retrouvait ce type de gibier dans l'alimentation durant cette période de l'année. Le tableau D montre ce que contenait le régime alimentaire lorsqu'ils étaient au camp principal.

Tableau D. Nourriture de période déterminée

<i>Gibier</i>	<i>Techniques complémentaires liées à l'animal</i>
Orignal	<p>La chasse s'effectue en groupe ou individuellement. Le débitage de l'animal en gros quartiers est fait par les hommes.</p> <p>La coupe de la viande est réalisée par les femmes afin de la préparer pour la conservation, et ce, par la technique de fumaison.</p> <p>On utilise l'essence du tremble pour fumer la viande.</p>
Ours	<p>On le chasse seul.</p> <p>Le débitage de l'animal et la coupe de la viande sont exécutés par les femmes.</p> <p>On conserve la viande par la fumaison avec du bois de tremble. Cette tâche est aussi effectuée par les femmes.</p>
Castor	<p>L'activité de la trappe se fait seule en installant une ligne de trappe (chemins reliant les lieux de pose de piège).</p> <p>On récupère la peau pour se vêtir.</p> <p>Les tâches sont effectuées par l'homme et la femme.</p> <p>On conserve la viande par la technique de fumaison de la avec du bois de tremble.</p> <p>Cette viande est consommée assez rapidement. (1 à 7 jours)</p>
Rat musqué	<p>L'activité de la trappe se fait seule en installant une ligne de trappe (chemins reliant les lieux de pose de piège).</p> <p>On récupère la peau pour se vêtir.</p> <p>Les tâches sont effectuées par l'homme et la femme.</p> <p>La fumaison est de courte durée avec du bois de tremble.</p> <p>Cette viande est consommée dans les (1 à 2) jours suivant sa capture.</p>

De ces constats, on découvre que deux genres de nourriture composaient le régime alimentaire des *Ilnuatsh* pendant l'année, soit la nourriture de transition

utilisée en cours de route et celle liée aux périodes prolongées de campement. Cette alimentation était directement liée à l'occupation du territoire, à l'espace-temps et aux pratiques effectuées pendant une saison particulière, car il y avait adaptation à l'environnement occupé. Ainsi, on peut résumer leur régime annuel de cette façon, dans le tableau suivant.

Tableau E. Régime alimentaire annuel		
Type de nourriture →	Nourriture de transition	Nourriture de période déterminée
Variables d'influence ↓		
Territoire	En déplacement vers le territoire familial	Camp principal et camp temporaire
Espace-temps	Repos (1 à 2 nuits)	Période déterminée (plusieurs semaines)
Pratiques	Facile d'accès, Demande peu de techniques de chasse	Demande une planification, Technique de chasse réfléchie, Technique de conservation,
Saison	Été, automne, printemps, hiver, en tout temps	Hiver, pré-printemps

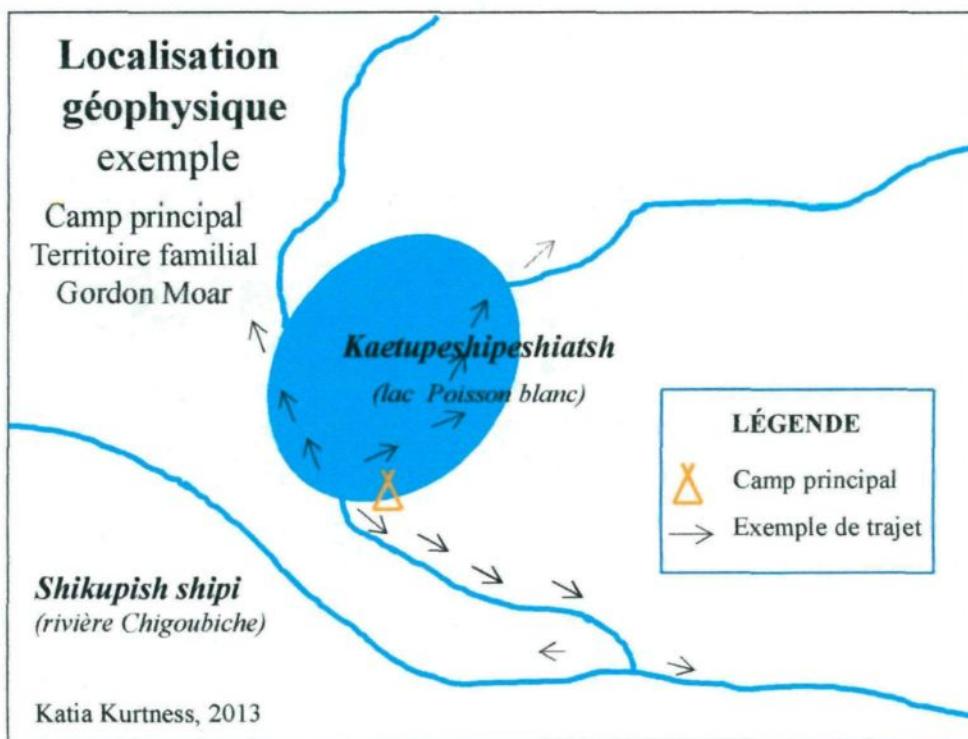
6.3 Le concept de territorialité selon l'*ilnu aitun*

Tous ces éléments mènent vers un concept en géographie culturelle, soit le concept de territorialité. Il réfère à la relation qu'entretient un groupe envers son territoire environnant. À partir des actes culturels et sociaux posés par les humains, il se développe une appropriation territoriale qui mène à des phénomènes d'organisation de l'espace occupé. Ainsi, chez les *Ilnuatsh*, cela se manifeste par l'occupation continue, mais dans une mobilité liée au cycle des saisons et du milieu lui-même où se définissent des zones liées aux pratiques culturelles et traditionnelles des *Ilnuatsh*. Ces lieux de pratique sont définis par les activités (chasse, trappe, pêche et cueillette) et selon les ressources du milieu. On n'occupe un lieu que s'il présente un objectif ultime pour combler un besoin. La carte 13 du monde animal nommée par monsieur Moar, située dans les pages précédentes, confirme bien ces faits. Dans la zone d'occupation 1, on voit qu'on se nourrit d'aliments de transition. On privilégie ce qui est frais et rapide à consommer, comme les poissons et les petits gibiers. Dans les autres zones, soit, les 2, 3, 4 et 5, on capture principalement le gros gibier et les animaux à fourrure.

Mais le plus important dans l'occupation annuelle du territoire de monsieur Moar, c'est la zone 2. C'est un lieu où il passe plusieurs semaines, car le camp principal y est installé. On peut considérer cet endroit comme un territoire lié au quotidien. Étant géographiquement bien placée au centre du territoire familial, une

dynamique liée aux pratiques s'installe. Les déplacements se font en aller et retour dans la même journée, notamment pour la visite des pièges des animaux à fourrure et la récolte de petits gibiers. La caractéristique géophysique particulière du lac Poisson blanc est qu'il possède des affluents qui permettent d'atteindre d'autres lieux. La carte 17 montre un exemple du lieu géophysique de ce lac.

Carte 17. Localisation géophysique du camp principal de monsieur Moar.



C'est un moment d'occupation prolongée, où l'on procède à un bon nombre d'activités, car on a le temps d'effectuer des tâches qui demandent plus d'attention, par exemple le tannage des peaux d'orignal et des animaux à fourrure.

Dans cette zone, l'occupant perçoit aussi les traces de la mémoire familiale. Ce qui veut dire qu'il y voit le passé, le présent et l'avenir, car il occupe naturellement les mêmes endroits que ses prédecesseurs. L'interaction dans ce contexte avec son milieu est plus importante. On sait que son grand-père et sa grand-mère ont parcouru ce territoire. Cela se traduit par la projection des savoirs dans la quotidienneté.

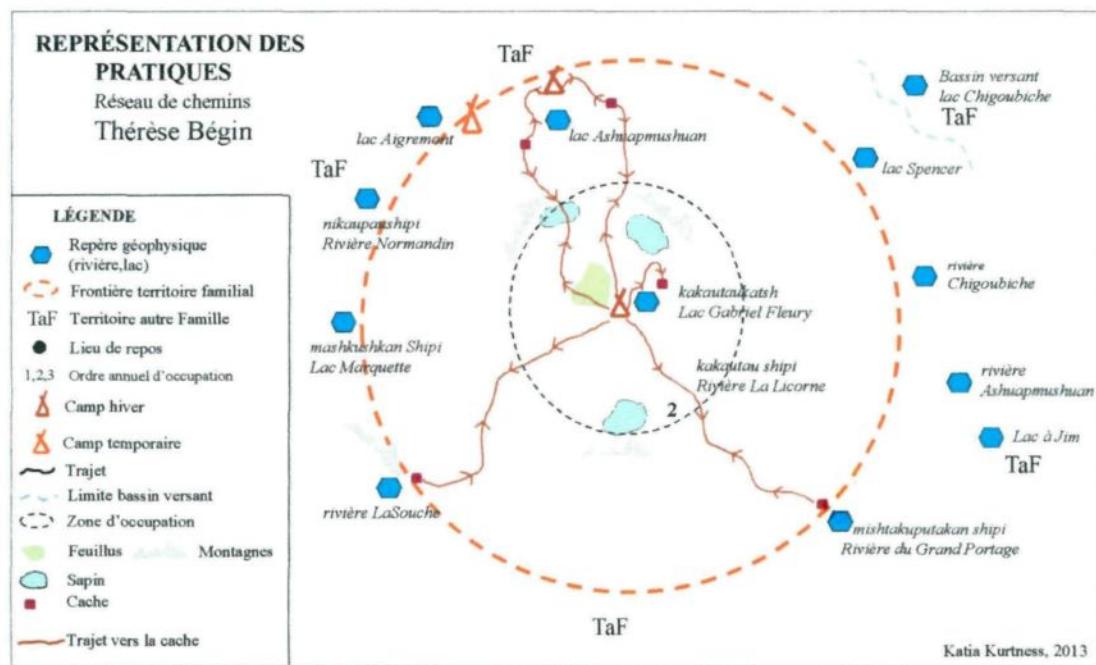
Tout acte est relié à la spiritualité. L'acte de chasser, de trapper ou de pêcher est le moyen de contact entre l'humain et son milieu. L'ingestion de cette nourriture lui prouve qu'il réussit à maintenir un équilibre de ces ressources. Il sait qu'il a respecté l'animal en pratiquant le rituel approprié et qu'il a un comportement digne du rôle de gardien du territoire qui lui a été enseigné. Il a le résultat devant lui. Cet acte sacré lui semble un privilège accordé par la nature et le monde des esprits des animaux.

Ainsi, dans la zone d'occupation 2 de la carte 17 on peut déduire que les ressources disponibles pour s'alimenter devaient être plus stables. Souvent on installe un camp non loin des étangs artificiels créés par les castors. Comme ceux-ci se tiennent en groupe et se nourrissent près de leurs étangs, l'*Ilnu* sait qu'il pourra en capturer en tout temps pour s'alimenter.

6.4 L'organisation spatiale

Les *Ilnuatsh* aménagent leur territoire en créant un réseau de sentiers permettant de parcourir de grandes superficies. Les rivières aussi font partie de cette organisation spatiale. Ces sentiers servent à relier les zones d'occupation. Ils sont un support aux pratiques. Monsieur Moar et madame Bégin empruntent ceux déjà tracés par leurs ancêtres. Ils sont maintenus en bon état et ont déjà été utilisés au fil des pratiques sur le territoire familial. La carte 18 produite d'après le récit de madame Bégin montre bien comment un réseau de sentiers et de chemins est important.

Carte 18. Représentation du réseau de chemins sur le territoire de madame Bégin.



Sur son territoire familial, il est remarquable de voir comment l'organisation liée à la pratique de la mise en réserve (cache) est une activité importante. À partir de la zone d'occupation 2, des parcours balisés par son père et son grand-père sont faits à partir du camp principal. Tout était calculé en fonction du temps de marche pour atteindre le lieu. C'est à partir de repères stables et immuables, comme des rivières et des lacs, que les occupants installent une dynamique d'organisation de leur espace pour y faire leurs pratiques et répondre à leurs besoins de subsistance.

6.5 La toponymie *ilnu*

Dans le récit des informateurs, on retrouve des noms de lieux mentionnés dans leur langue maternelle. Ces lieux nommés rejoignent le concept d'appropriation du territoire occupé. Ces mots sont reconnus entre les pairs et cela est un support essentiel à l'organisation de l'espace, et du même coup, du respect et au maintien de la paix avec les autres. À travers la mémoire collective et familiale, il se transmet tout un vocabulaire, une manière de nommer les lieux inspirés des particularités géophysiques, écologiques ou biologiques. Ces toponymes incarnent des limites stables, immobiles dans le temps. Ce transfert oral est appelé *langue du territoire*. Elle est l'assise du transfert de la langue à la nouvelle génération. Par ces mots, l'apprenant peut se projeter dans l'espace et y trouver un sens à son identité et à son appartenance, comme on peut le constater à la carte 13. Ainsi, on remarque que les

limitations géophysiques comme les lacs et les rivières sont les repères qui délimitent le terrain de monsieur Moar et des familles environnantes. Toutes les familles ont les mêmes façons de circonscrire leur lieu de chasse. Il existe donc une forme de compromis et de respect des frontières limitatives, mais avec une ouverture au voisinage.

Monsieur Moar nomme un lieu de chasse ayant probablement une importance quant à la pratique qu'il y fait, il mentionne que le lieu nommé *Peshpeshetau uitshi*, qui signifie la perdrix grise, est un endroit ayant des caractéristiques particulières pour la chasse à l'original, à l'ours et possiblement à la perdrix grise. Cette niche écologique est habitée par des animaux prisés pour sa subsistance.

Quant à madame Bégin, la nomination est plus abondante. La vision du territoire et l'importance face à ces lieux de pratiques sont peut-être plus développées chez la femme que chez l'homme. Non pas par le fait que l'homme les considère moins, mais parce qu'il existe une différence dans la façon de raconter des faits entre l'homme et la femme.

On suppose qu'ayant à envisager le menu des repas, la femme aura tendance à porter plus d'attention au nom des lieux. La visite des lieux aussi peut jouer un rôle dans le degré d'importance, un lieu qui est fréquenté pour la capture du petit gibier, qui est souvent le rôle de la femme, fera en sorte qu'elle y accordera plus d'intérêt. Il

y a une satisfaction d'un besoin rapidement, car le petit gibier est à proximité et l'interaction est plus présente entre elle et son milieu nourricier.

6.6 Les pratiques traditionnelles selon le sexe

Ainsi, les nomades qui vivent sur ce territoire possèdent un genre de vie adapté à leur milieu. La transmission des savoirs est essentielle pour perpétuer les us et coutumes à travers les générations. L'apprentissage hâtif des enfants est l'enseignement privilégié par les *Ilmuatsh*.

Effectivement, les deux informateurs ont été initiés très jeunes aux besognes en forêt. La femme a un rôle primordial pour le départ dans la vie de l'enfant, et ce, autant pour le garçon que pour la fille. Pour monsieur Moar, les savoirs transmis par sa mère le soutiennent encore dans la vie de tous les jours. La chasse au petit gibier, entre autres, était l'expertise de sa mère. Quant à madame Bégin, cela menait surtout à l'initiation de la préparation de mets et de l'apprêt de la viande, notamment les techniques de cuisson et de conservation. Même la jeune femme adulte assistait son père à la chasse pour apprendre à se débrouiller seule.

Ainsi, à partir de leur discours, on peut décrire leurs pratiques déployées pendant une année complète. Les tableaux F et G font état de celles effectuées par monsieur Moar et de celles de madame Bégin.

Tableau F. Pratiques annuelles selon monsieur Gordon Moar

Saison→ <u>Activités↓</u>	Automne Fin août, mi-octobre Mi-octobre, mi-décembre		Hiver	Pré- Printemps	Printemps	Été
Chasse Gros gibier		Orignal, Ours	Orignal			
Chasse petit gibier	Lièvre, Perdrix					
Cueillette	Atocas				Atocas	Bleuets
Pêche	<u>R.Ashuapmushuan</u> : ouananiche, doré, brochet <u>R.Chigoubiche</u> : Poisson, brochet blanc, carpe					
Trappe		Rat musqué		Lynx, Castor		
Chasse oiseaux migrateurs		Canard				
Pratiques	Pêche à la ligne, Tend collets lièvre, Pose de filet, Séchage du poisson	Sécher la viande, Cuisson dans le sable, Alliance pour chasse orignal, Tendre piège à ours, Transport de l'ours en canot	Repérer orignal et chasse, Tannage de la peau	Pâques : Repas avec autres familles		
Rituels		Rituel du tabac : orignal et ours, accroche organes génitaux à un arbre, demande esprit animal de le pardonner de l'avoir tué				
Utilisation du territoire	Déplace en canot sur rivières, Prend portage, Montage de la cache pour printemps suivant, Planification de la chasse,	Lac Poisson blanc : camp principal, Camp temporaire : Petits cours d'eau, <i>Peshpeshtau shipi</i> (orignal)	Repérage des animaux pour chasse et trappe	Déplacement du lac Poisson blanc vers le lac <i>Chigoubiche</i>	<i>Pespeshtau shipi</i>	Sur une pointe de lac

Tableau G. Pratiques annuelles selon madame Thérèse Bégin

Saison→ Activités↓	Automne Fin août, mi-octobre Mi-oct., mi-décembre	Hiver	Pré- Printemps	Printemps	Été
Chasse Gros gibiers		Orignal	Orignal, Ours		
Chasse petit gibier	Perdrix, Lièvre				
Cueillette	Écorce de bouleau (copeau)				
Pêche	Ouananiche, poisson				
Trappe					
Chasse oiseaux migrateurs					
Pratiques	Pêche au filet, Femme : récolte sapin, bois, prépare nourriture, Homme : Portage, Tend collets, Chasse perdrix, écureuil, Fume le poisson	Prépare la cache, récolte du sapin pour couvrir les aliments, Récolte de bois pourri pour fumer viande orignal	Chasse ours pour graisse, Tannage peau d'ours		Récolte écorce de bouleau pour cache- roulé en cône
Rituels			Rituel ours on lui parle avant d'ouvrir la tanière, Rituel du tabac, Accroche les organes à un arbre		
Utilisation du territoire		Chasse orignal dans la rivière	1 ^{re} neige- Repérage du sapin par l'ours, Planification de la chasse, Repérage ravage orignaux, utilise les portages d'hiver		

Ce qui se dégage des tableaux F et G est sans doute la démonstration que la saison d'automne est une période importante dans l'année. Elle est scindée en deux périodes, soit de la fin du mois d'août à la mi-octobre et de la mi-octobre à la mi-décembre. Ceci pourrait même représenter deux saisons distinctes, et ce, selon l'écologie qui se modifie en fonction des conditions climatiques. La première période correspond en grande partie aux trajets menant au camp principal sur leur territoire familial. La deuxième partie est celle de la planification de la chasse et de la trappe des animaux à fourrure, lors de l'arrivée au camp d'hiver. Cette façon de représenter les pratiques démontre qu'en tout temps, il y a des tâches à faire pour l'homme et pour la femme. Mais en approfondissant un peu plus le récit de madame Bégin, il en ressort que la femme est un pivot dans la sphère familiale de la société *ilnu*. C'est par elle que passe la majorité des connaissances à transmettre, surtout en ce qui a trait à la capture du petit gibier.

6.7 Les actes liés aux rituels à travers les pratiques

À travers les activités du quotidien, se transmettaient aussi les actes rituels liés à l'animal. Monsieur Moar et madame Bégin ont reçu les mêmes enseignements face au respect spirituel de l'animal. Le geste du tabac après une chasse à l'ours est présent dans chacun des discours car l'ours est placé dans une classe à part dans le

monde animiste des *Ilnuatsh*. Il est considéré comme le grand-père des animaux de la forêt.

D'après les tableaux F et G, on découvre que l'ensemble du territoire peut être sacré. Au tableau des pratiques de monsieur Moar, le rituel lié à l'ours s'est effectué à l'automne, parce que son père avait tué un ours à cette période. Tandis que pour madame Bégin, ce rituel s'est produit en hiver. Ainsi, on peut en comprendre qu'il n'existe pas de lieu précis pour effectuer des rituels. C'est l'endroit où l'on abat l'animal qui devient un lieu sacré. Selon les principes de l'*ilnu aitun*, l'esprit des animaux est partout et guette le chasseur. Donc, il doit bien agir, car il n'aura pas de gibier à manger s'il ne le respecte pas. De ces faits, tout le territoire devient un lieu sacré.

6.8 Le phénomène des alliances

Sur leur territoire respectif, monsieur Moar et madame Bégin mentionnent que leurs frontières n'avaient pas des limites fixes. Les alliances entre les familles servaient à survivre dans des conditions climatiques moins clémentes, surtout à l'époque où on faisait de grandes chasses à l'orignal. Selon le souvenir de monsieur Moar, il y avait son oncle, son grand-père, une famille du nom de Blacksmith, une famille du nom de Charlish et une autre du nom de Verreault. Madame Bégin, quant à elle, c'était un de ses oncles, dont le nom de famille est Raphaël et la famille Manigouche, près du lac *Ashuapmushuan*. Même les deux familles Moar et Bégin se côtoyaient pendant l'année, notamment pour partager un repas.

Dans un but d'entraide et d'harmonie, les alliances entre les familles étaient une pratique courante qui faisait partie de la transmission des savoirs. Ainsi, les adultes se voisinaient et les enfants jouaient ensemble. C'est de cette manière que les liens se tissaient et menaient même à des mariages entre les enfants devenus grands. Selon la tradition, la femme qui se marie va rejoindre sa belle-famille et revient occasionnellement sur le territoire de ses propres parents. Ce qui a pour conséquence qu'aujourd'hui, il existe plusieurs mésententes entre les membres de la même bande et aussi, entre les nations avoisinantes.

Comme décrite dans des lignes précédentes, l'appropriation d'un lieu est un processus lié à des perceptions qui se construisent autour de pratiques, de rituels, de rencontres, d'alliances de l'humain dans son environnement et dans un territoire donné. Ainsi, le fait d'occuper différents territoires laisse place à de l'attachement à des milieux de vie qui ne se sont pas nécessairement dans leur territoire familial. Comme on a pu le constater, selon les parcours des deux informateurs, on voit bien sur les cartes produites que même s'ils ne sont pas dans leur territoire de chasse, ils pratiquent des activités quand même. Cela fait partie du développement du concept de territorialité. Les passants ressentent un sentiment d'appartenance à ces lieux et appliquent les mêmes règles d'usage liées à l'*ilmu aitum*, soit d'agir comme gardien de l'équilibre de la nature.

À l'époque où la vie en forêt était privilégiée, c'est-à-dire où l'on vivait plus souvent en forêt qu'au village, l'harmonie sur le territoire était quand même maintenue. Mais avec l'arrivée de l'exploitation des diverses ressources naturelles, cela a placé le territoire sous une autre façon de le voir. L'intention d'assimiler les Autochtones a fait développer une forme de révolte dans les années 1970 de la part des premiers peuples. Divers organismes ont vu le jour à partir de ce moment. Ils avaient pour but principal de trouver une place pour les autochtones dans le développement économique des ressources du territoire. De ce fait, la mésentente entre les nations a été de plus en plus présente, surtout pour la question de délimitation du territoire, car cela a permis de découvrir des chevauchements d'occupation par diverses nations avoisinantes des *Ilmatsh*. Le territoire du peuple *ilnu* est cintré à l'est par les *Cris* de *Mistissini*, au sud par les *Attikamekw* de *Weymontachie* et à l'ouest par les *Ilnu* de la bande de *Betsiamites*.

Cependant, on peut soumettre une hypothèse sur ces lieux de chevauchement, tout ceci peut être relié à une occupation saisonnière momentanée. Comme on y pratiquait des activités et on se nourrissait dans ces lieux de passage, la perception sociale d'un groupe s'est développée dans le sens d'appropriation du lieu prioritairement occupé dans un but alimentaire. Tout comme les *Ilmatsh*, les *Cris* et les *Attikamekw* vivaient selon le cycle des saisons, ces rassemblements ou ces rencontres n'étaient pas le fruit d'un hasard non plus. Ils avaient la même façon de se

déplacer sur leur territoire respectif et arrivaient à ces lieux à peu près à la même période. Même la notion de frontière ouverte était sous-entendue dans leurs us et coutumes. Le partage et l'entraide étaient aussi des valeurs véhiculées par ces nations. Aussi, on peut prétendre qu'on allait à ces lieux de rassemblement pour effectuer des échanges d'objets, d'aliments et de fourrures. Selon la tradition orale véhiculée, ces endroits donnaient lieu à des moments de fraternisation entre les nations.

Le jésuite François de Crespieul séjourne à M8chau 8ragnish du 2 avril au 6 mai suivant. Il est le premier Français à visiter les lieux. (...) pendant un mois entier, c'est la fête indienne, la visite journalière de divers groupes dont les campements s'élèvent aux alentours. (...) L'endroit est le lieu d'une foire où depuis fort longtemps les Porcs-Épics du lac Saint-Jean et de Tadoussac viennent commercer avec leurs congénères. Au Saguenay et au lac Saint-Jean, les commerçants européens n'ont pas créé les lieux de foire. (...) Ces rendez-vous existaient bien avant que n'apparaisse la culture matérialiste des Européens. (SIMARD, 1976 : 3-7)

Aujourd'hui, avec la reconnaissance des droits sur les territoires qui ne sont reconnus que par un positionnement géographique satellitaire, cela devient complexe de faire comprendre à ceux qui se fient aux délimitations faites selon leurs traditions que leur territoire se réduit à une superficie bien inférieure à leur occupation quotidienne et saisonnière.

C'est pourquoi la cartographie produite pendant cette étude souhaite faire réfléchir au sens du concept de territorialité des *Ilnuatsh*. Lorsque le domaine scientifique et le domaine de l'empirisme se rencontrent, il suppose encore, malheureusement, une opposition des concepts d'appropriation et d'organisation liés à un territoire.

Dans les lignes précédentes, par le biais de multiples moyens de démonstration, un essai d'explication du concept de territorialité du peuple *ilnu* a été élaboré. Il ressort de cela que le passage d'une zone d'occupation à une autre n'est pas aléatoire dans les déplacements sur le territoire. Il est basé sur la disponibilité des ressources écologiques et selon le cycle des saisons. Les conditions de déplacements sont dictées par la nature.

Les pratiques établies dans ces milieux de vie mènent l'*Ilnu* à vouloir prendre soin de la terre qui le nourrit. Il se sent le gardien de son territoire et il sait selon son expérience qu'il est responsable du maintien de l'équilibre des ressources de ce territoire familial. Ces activités liées aux coutumes sont soutenues par une organisation spatiale. Ce territoire construit et représenté est un construit social. Il est entouré de *géosymboles* (Bonnemaison, 1981 :249) significatifs et maintient l'interaction avec le milieu.

Avec les exemples de cartographie liés à la traçabilité des espaces vécus des informateurs, j'ai essayé de rendre intelligible le territoire raconté par les *Ilnuatsh* et, surtout, par des informateurs choisis. Il n'est pas un vécu fictif et imaginaire, il est tiré d'un vécu qui est dit et raconté par nos informateurs. Il est réel. Il déroge possiblemement de la cartographie où l'on retrouve une échelle et des points cardinaux, mais il a un sens, une logique et une cohérence repérable à travers l'oralité de la mémoire et le rapport au territoire réel représenté autour d'un cercle qui sert de modèle pour représenter cette réalité vécue.

CHAPITRE VII

LES PRATIQUES ALIMENTAIRES

TRADITIONNELLES

LES PRATIQUES ALIMENTAIRES TRADITIONNELLES

Pour les *Ilnuatsh*, la forêt est le lieu où ils vivent, non seulement pour se nourrir, mais aussi pour atteindre l'équilibre physique et mental. Les arbres, les lacs, les rivières, les montagnes qui composent le paysage, signifie pour eux un milieu de sens lié aux us et coutumes de leur peuple. Cela déroge à toutes les perceptions habituelles de la vision capitaliste qui voit les arbres comme un élément exploitable financièrement ou encore ceux qui perçoivent les rivières comme un moyen de produire de l'électricité.

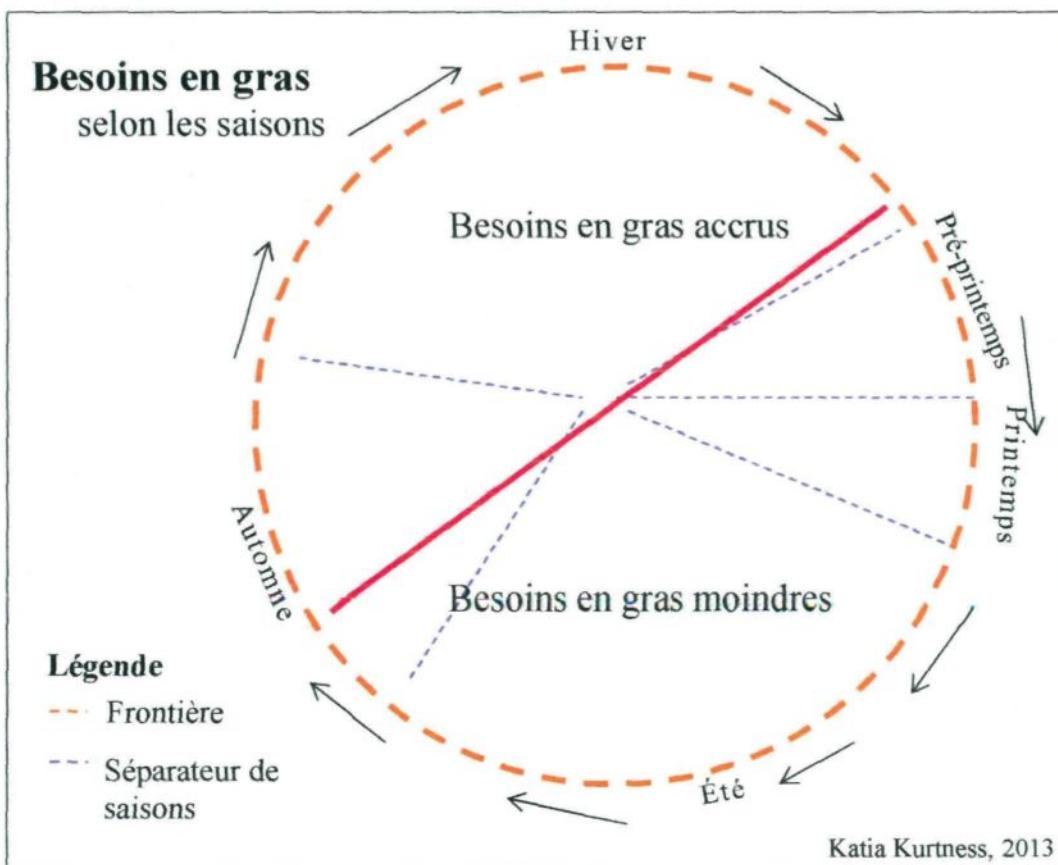
L'*Ilnu*, à travers la forêt, distingue son présent, son passé et son avenir. Le jeune homme de 20 ans qui chasse aujourd'hui sait, par les enseignements reçus de son père ou de son grand-père, qu'il perpétue des traditions familiales et il en ressent un grand sentiment de fierté. À son tour, en se déplaçant, il peut mettre en pratique les gestes qu'on lui a appris, et ce, même si à son époque on ne rejoint plus le territoire familial en canot. Il sait qu'on vit en forêt selon le cycle des saisons. Le même régime alimentaire est suivi comme au temps de son grand-père. Peut-être avec moins d'accessibilité dans certains secteurs, mais avec les connaissances écologiques, il sait ce qu'il pourra capturer selon le moment dans une saison.

7.1 Portrait du menu alimentaire

C'est ainsi qu'à travers les expéditions racontées par monsieur Moar et par madame Bégin on a pu recenser des informations liées à la nourriture. Un portrait alimentaire saisonnier des *Ilnuatsh* a pu être élaboré. Dans ce régime, on retrouve une nourriture appelée « de transition ». Elle est celle qu'on mange pendant les déplacements. L'autre type d'aliment est celui qui se mange lorsque les *Ilnuatsh* sont installés pendant une période de durée prolongée, dans un lieu où ils passeront l'hiver.

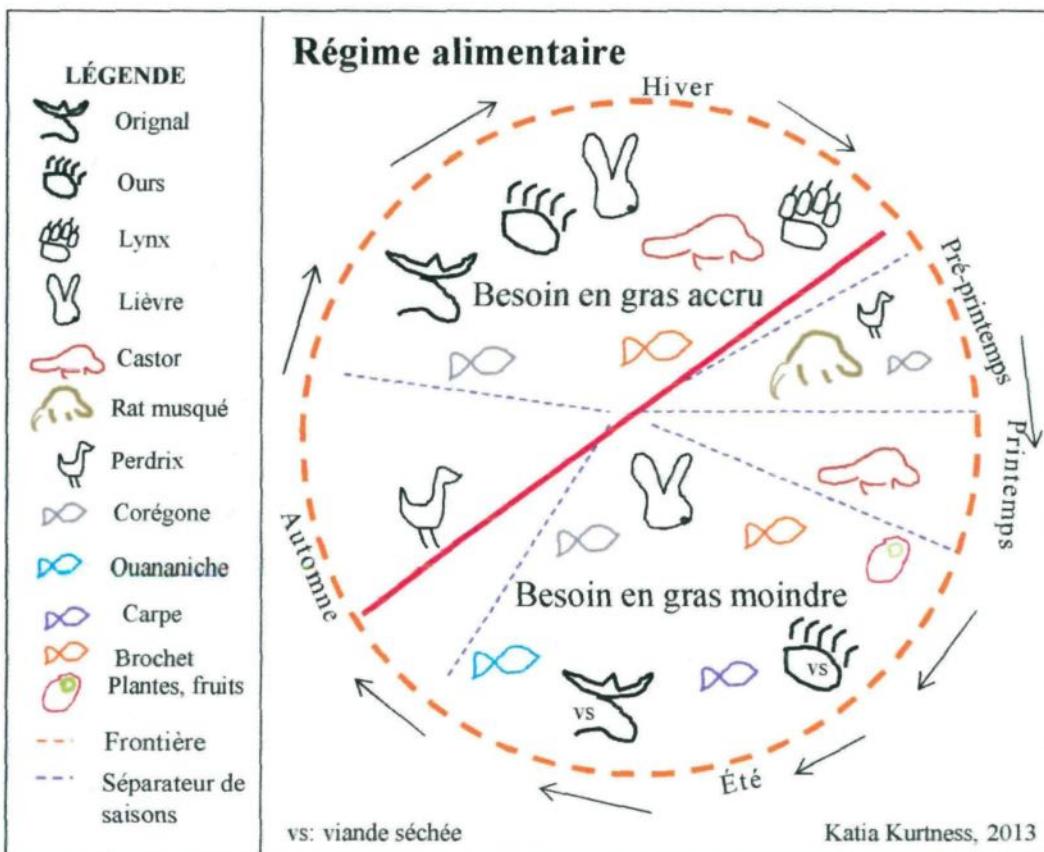
Pour acquérir ces denrées, les *Ilnuatsh* déploient une dynamique d'activités influencée par le cycle des saisons qui prévaut dans la forêt boréale. Que ce soit au moment où il y a de la neige, le temps du dégel des cours d'eau ou encore pendant la saison estivale, la nature offre une variété de gibiers, de plantes comestibles ou de petits fruits qu'on peut récolter. C'est par leur propre acquisition de connaissances et celles transmises par la génération précédente qu'ils parviennent à combler leur besoin calorique. L'été, ce sont des aliments légers et peu gras. Tandis qu'en hiver, on mangera plus de gras afin de se réchauffer. En ces moments de froidure, on privilégiera la viande de gros gibier, dont le caribou et l'orignal. Le castor, plutôt sédentaire, joue aussi un rôle important dans le maintien de la chaleur du corps, car il possède une viande qui contient assez de gras et il est très prisé également dans ces temps froids. Le schéma 6 démontre ce besoin de gras au fil des saisons

Schéma 5. Cercle des besoins en gras selon le cycle des saisons.



Dans ce schéma, on remarque que les besoins en gras sont accrûs pendant la saison automnale, c'est-à-dire à partir des premières neiges, au moment où le climat devient plus froid. Ce régime s'échelonnera jusqu'au début du printemps. Lorsque la température est plus chaude, l'apport calorique est moindre. On va privilégier le poisson, les végétaux et le petit gibier. De ces faits, on pourra imaginer le régime alimentaire selon les saisons. C'est ce qu'on peut voir au schéma 7.

Schéma 6. Le régime alimentaire



Partant du fait que l'*Ilnu*, à travers son milieu de vie, perçoit des symboles liés à ce qui l'entoure, la représentation des animaux dans ce schéma réfère à des codes universalisés pour décrire son régime alimentaire. L'écriture n'existant pas pour les nomades, on développa malgré tous des moyens de communication ou autres moyens graphiques. Cette symbolique culturelle se transpose même dans des éléments de leur patrimoine matériel. Elle se perpétue notamment sur les contenants d'écorce de

bouleau fabriqué par les *Ilnuatsh*. L'anthropologue Frank G. Speck, lors de son passage dans la région du *Pekuakami*, a fait un inventaire intéressant des motifs qu'on retrouve sur les façades des paniers. L'annexe II donne un exemple des symboles liés au monde animal que les *Ilnuatsh* reproduisaient sur les paniers. Ainsi, de façon naturelle, la transmission des éléments composant leur quotidien se faisait à travers ces récipients. C'est pourquoi, au schéma 7, dans un but de respect envers les *Ilnuatsh*, le régime est reproduit selon une symbolique lisible par les initiés.

7.2 Le concept de territorialité

Subséquemment, pour atteindre cet équilibre alimentaire, il fallait se déplacer sur le territoire. Les trajets se faisaient au rythme des saisons, en passant d'une zone d'occupation à une autre afin de récolter les denrées; c'est la vie du nomade. Dans ces zones d'occupation, il déploie des pratiques normalisées par des règles appelées l'*ilnu aitun*. Ce concept largement étalé dans la présente étude est la base des us et coutumes de ce peuple. Il en découle des façons de faire, d'agir et de penser et est reconnu comme définissant l'identité et l'appartenance au territoire. Ces manières rejoignent aussi le processus d'appropriation à une terre d'occupation.

Ces constats se relient à une branche de la géographie appelée la géographie culturelle, où le concept de territorialité est abordé. Cette notion répond au processus d'appropriation territoriale de l'humain qui agit dans son environnement. Par des

interventions ou des actes ritualisés, on réussit à maintenir une relation harmonieuse avec son milieu de vie, ce qui aide à développer un fort sentiment d'appartenance à un territoire. L'être humain aura tendance à vouloir organiser son espace afin d'en retirer avantage.

L'exemple démontré de la cartographie réalisée d'après les discours des informateurs illustre la traçabilité du territoire occupé par les *Ilmuatsh*. On peut y découvrir que les occupants organisent leur univers de vie, et ce, de façon sensée et réfléchie. Ils réussissent par leurs pratiques à se projeter dans leur milieu et tendent à vouloir le protéger, notamment en maintenant des techniques de protection des ressources. C'est dans ce sens qu'ils ont adopté des comportements liés à la sauvegarde de l'espèce, et ce, pour la faune, la flore et le milieu aquatique. Leurs croyances fermes liées au monde animal leur font craindre le pire advenant un non-respect d'une bête. Ce monde parallèle animiste existe pour eux et ils font tout en leur pouvoir pour ne pas décevoir l'esprit des animaux.

Ainsi, l'utilisation du territoire influencée par les saisons donne lieu à une dynamique à l'intérieur de repères géophysiques immuables. Les frontières sont ouvertes et fluides. Les occupants sont les gardiens du territoire et assurent une certaine accessibilité aux membres de la bande et même parfois aux membres d'autres nations. Régulièrement, dans le discours de la mémoire collective et aux dires des deux informateurs de cette étude, on fait référence à cette façon d'agir et cela semble acceptable pour eux.

CONCLUSION

C'est ainsi que les pratiques traditionnelles s'organisent dans une dynamique saisonnière. Dû au fait qu'il devait se déplacer constamment en respectant les caractéristiques écologiques qu'apporte l'arrivée d'une nouvelle saison, l'*Ilmu* connaissait bien son environnement et s'en servait d'abord pour se nourrir, mais aussi comme élément essentiel à son univers social.

Le but de cette recherche était de connaître le régime alimentaire plus traditionnel que celui connu d'aujourd'hui. Pour ce faire, il fallait comprendre pourquoi les *Ilmuatsh* se déplaçaient constamment sur le territoire et surtout, comment ils utilisaient leur territoire familial, car c'est à ce niveau que tout le régime alimentaire prend son sens. Le fait de faire des rotations tantôt basées sur les saisons, tantôt basées sur les principes liés à l'*ilnu aitun* porte à établir qu'en connaissant les pratiques, on peut définir leur menu quotidien. Toutes ces pratiques sont appuyées de gestes et d'actes qui permettent à l'*Ilmu* d'interagir avec son milieu de vie. Donc, l'ensemble de ces pratiques dictées par l'*ilnu aitun* définit son identité et son appropriation territoriale.

Selon l'étude de leurs déplacements, il existe une logique. La cartographie intégrée à la présente recherche démontre que l'organisation du territoire influence le régime alimentaire, et ce, en fonction du cycle des saisons. On remarque que deux

types d'alimentation sont présents, soit la nourriture liée aux périodes de déplacement, nommée de transition, et celle liée aux périodes de temps déterminé. Donc, pendant qu'on se déplace quand la température est plus chaude (été, automne), il n'est pas nécessaire d'avoir une alimentation grasse. Tandis que pendant les saisons froides (hiver, pré-printemps), on cherchera celle où il y a plus de gras.

Ainsi, l'alimentation des *Pekuakamiulnuatsh* est tributaire du cycle des saisons et du lieu géographique de leur territoire de chasse. L'homme et la femme qui ont été interrogés pour ce travail de recherche l'ont bien démontré. Leur discours tend à raconter leur vie en forêt selon le cycle des saisons. Ils organisent leur mode de vie sur leur territoire en tenant compte des caractéristiques reliées à chacune de ces saisons. Il y a peu de différences quant à la description de leur menu quotidien se sont présentées ni dans leurs façons respectives de percevoir le territoire. Les deux respectent les enseignements reçus de leurs parents et de leurs grands-parents et continuent de perpétuer cette transmission de savoirs. Il faut mentionner que ces savoirs font partie aussi de la mémoire collective et les mêmes façons d'agir, de penser et de faire tendent à se perpétuer à travers les familles. C'est pourquoi que les discours lors des entrevues ont maintenu une certaine cohérence quant à la vision du territoire d'occupation et ne semblent pas différer selon l'homme ou la femme.

Sur ce, il en ressort qu'il est encore possible de vivre en harmonie avec son milieu de vie. Pour eux, la forêt est le lieu où les traits culturels prennent un sens. Elle devient un repère essentiel, car il y a un passé, un présent et un futur. Cependant, pourront-ils encore longtemps vivre et penser de cette manière? Probablement que oui. Car la tradition du nomade a comme avantage de pouvoir s'adapter constamment à son environnement. Avec le présent travail, cela prouve que malgré les affectations qui se trouvent sur le territoire depuis des années, les *Pekuakamiulnuatsh* ont su maintenir une harmonie et un équilibre avec la forêt car on est encore capable de discuter avec une personne qui vit selon un mode de vie basé sur cette tradition.

Les résultats de cette recherche ont permis à l'auteure de voyager au pays des siens. Le territoire, les gens et leurs façons de faire sont des éléments d'inspiration immense pour une chercheuse ou encore une artiste dans l'âme. Redéfinir son identité culturelle est toujours béatifiant pour celui ou celle qui veut s'y aventurer.

De plus, le fait de pouvoir naviguer entre un monde d'empirisme et un monde de savoirs académiques est tentant pour une personne curieuse. Vivre à travers une tradition orale où la transmission et le respect des générations sont importants, cela devient un terrain de jeu intéressant. Peu d'initiés peuvent le faire et pourquoi ne pas tenter le coup. Ce qu'on y gagne? Une revalorisation de ces savoirs et de ces connaissances dans un monde où les traditions sont de moins en moins à la mode.

Espérant amener le lecteur et les développeurs dans une idéologie plus conforme aux pensées des *Pekuakamiulnuatsh* et aux autochtones en général, l'auteure a voulu par ce document mettre sur papier ce à quoi ils aspirent encore aujourd’hui et sur quoi ils se basent pour s'affirmer. Souvent, ils tendent tant bien que mal à se faire comprendre aux différents organismes qui interviennent sur le territoire et n'y arrivent pas toujours. Trop de frictions sont encore présentes car on croit à tort qu'ils vivent dans le passé, dépassés par le présent et atterrés par un futur où ils ne font pas partie des décisions. C'est pourquoi cette étude se veut avant tout un moyen de communication afin d'éduquer le public sur un peuple qui vit à côté d'eux et que trop souvent inconnu pour eux. Enfin nous prenons la parole avec nos mots et nos noms pour le dire.

BIBLIOGRAPHIE

BARRIAULT, Yvette, *Mythes et rites chez les Indiens montagnais*, Hauterive, Québec: La Société historique de la Côte-Nord, 1971, 216 pages <http://classiques.uqac.ca/>, version numérique du document : Word, consulté le 25 octobre 2012.

BERTAUX, Daniel, sous la direction de SINGLY, François, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*. 2^e édition, Armand Colin, 2005, 127 pages.

BÉGIN, Thérèse, *Verbatim d'entrevue réalisée le 6 septembre 2011, Territoire familial, Lac Gabriel Fleury, Réserve faunique Ashuapmushuan*, Québec, 2011.

BRODY, Hugh, *Maps and Dreams*, Waveland Press, 1981, 249 pages.

BONNEMAISON, Joël, « Voyage autour du territoire », *L'Espace géographique*, n°4, Doin, 8, Place de l'Odéon, Paris-VI^e, 1981, pages 249-262.

BOUCHER, Nathalie, *La transmission intergénérationnelle des savoirs dans la communauté innue de Mashteuiatsh, le savoir-faire et le savoir-être au cœur des relations des Pekuakamiulnuatsh*, Faculté des sciences sociales, Université Laval, 2005, 188 pages.

BURGESS, J. Allan, *Nos Montagnais*, Causerie présentée devant le Club Richelieu de Saint-Joseph d'Alma, 1953, 18 pages.

CHAMBARON, Dominique, *Étude technique et socio-historique du piégeage et de la chasse des amérindiens Montagnais du Lac-Saint-Jean*, Thèse 3^e cycle, École des Hautes études en sciences sociales, Centre d'études arctiques, sous la direction de prof. J.N. Malaurie, 1983, 493 pages.

CHAREST, Paul, « Les stratégies de chasse des Mamit Innuat », *La nature culturelle*, Vol. 20, no. 3, 1996, pages 107-128.

CLAVAL, Paul, *Géographie culturelle, une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Collection Armand Colin, 2003, 287 pages.

CLÉMENT, Daniel, *Le rapport homme-animal chez les Amérindiens au nord du Mexique, 2. Les thèmes*, Document n° 14, Musée de la civilisation, Service de la recherche et de l'évaluation, Québec, 1993, 95 pages.

COLLEYN, Jean-Paul, *Éléments d'anthropologie sociale et culturelle*, 6^e édition, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1998, 225 pages.

GAGNOL, Laurent, « Le territoire peut-il être nomade? Espaces et pouvoir au sein des sociétés fluides et mobiles », *L'information géographique*, Vol. 75, 2011. 86-97 pages.

GARINE, Éric, ÉRICKSON, Philippe, in SEGALEN, Martine, sous la direction de, *Ethnologie, concepts et aires culturelles*, Éditions Armand Colin, 2001, 320 pages.

GIRARD, Camil, *Culture et dynamique interculturelle. Trois femmes et trois hommes témoignent de leur vie, Québécois, Montagnais (innus) et néo-Québécois témoignent*, Chicoutimi, Les Éditions JCL, Collection: INTERCULTURE, 1997, 400 pages.

GIRARD, Camil, BOURASSA, Marc-André, TREMBLAY, Gervais, *Identité et territoire. Les Innus de Mashkeuiatsh et la trappe aux castors sur la rivière Péribonka*, Alliance de recherche université-communauté ARUC, Chicoutimi, Les Éditions du GRIR-UQAC, 2003, 255 pages.

KURTNESS, Harry et GIRARD, Camil, *La prise en charge. Témoignage d'un Montagnais. Tipeli mitshun. Ilnu utipatshimun.*, Les Éditions JCL, 1997, 157 pages. <http://classiques.uqac.ca/>, version numérique du document : Word, consulté le 15 août 2012

LAMY, Michel, *Introduction à l'écologie humaine*, Ellipses, 2001, 270 pages.

LIPS, Ernst Julius, «Naskapi law», *The American Philosophical Society Independance*, Philadelphia, 1947, pages 379- 492.

LOISELLE, M., MCKENZIE, L., « La roue de médecine : une contribution autochtone au travail social », in *INTERVENTION, la Revue de l'Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec*, numéro 131, 40^e anniversaire, hiver 2009, 279 pages.

LEACOCK, Eleanor, *The Montagnais Hunting Territory and Fur Trade*, 1981, Columbia University, microfilm

LEJEUNE, Paul, ds Site web: www.canadiana.org, *The Jesuit Relations and Allied Documents Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New-France, 1610-1791*, Cleveland, 1897, consulté le 12 mai 2012.

MAILHOT, José, *Au pays des innus. Les Gens de Sheshashit*, Recherches amérindiennes au Québec, Collection Signes des Amériques, 1993, 184 pages.

MALINOWSKI, Bronislaw, *Argonauts of the Western Pacific*, 1932, George Routledge & Sons, LTD, New York, 527 pages.

MESTOKOSH, Mathieu, BOUCHARD, Serge, *Récits de Mathieu Mestokosh, chasseur innu*, Édition Boréal, 2004, 193 pages.

MOAR, Gordon, KURTNESS, Katia, « Le territoire ancestral: Pêche, chasse et récrétourisme, Récit de Gordon Moar », ds GIRARD, Camil *La pêche et la chasse chez les innus du Piékouagami (Lac-Saint-Jean), Gestion et mise en valeur du territoire innu au Québec*, Collection pêches autochtones, pages 37-62, n°4, Les Presses de l'Université Laval, 2008.

MOAR, Gordon, *Verbatim d'entrevue réalisée le 6 août 2011*, Territoire familial, Lac Centaures, Réserve faunique *Ashuapmushuan*, Québec, 2011.

MOAR, Gordon, *Atelier de tannage de peau d'orignal*, offert par Secteur de la culture, *Pekuakamiulnuatsh Takuhikan*, Cours pratique donné du 15 février au 31 mars 2009, dans le cadre d'une série d'activités de transmission de la culture *ilnu*, *Mashteuiatsh*, Lac-Saint-Jean, Québec, 2009.

MOREAU, Jean-François, « Réflexions sur les chasseurs-cueilleurs, Les Montagnais décrits par LeJeune en 1634 », *Recherches amérindiennes au Québec*, Vol. X, nos 1-2, 1980, pages 40-49.

MOREAU, J.-François, LANGEVIN, Érik, « Le peuplement postglaciaire de l'Amérique du Nord. 7000 ans d'occupation du Saguenay-Lac-Saint-Jean », sous la direction de VIALOU, Denis, *Peuplement et préhistoire en Amériques*, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2011, pages 153-165.

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION, Les six saisons attikamekws : guide d'accompagnement, Québec, Ministère de l'Éducation, 56 pages.

OLDS, Sally W., PAPALIA, Diane, adaptation sous la direction de BERGERON, Jean-Serge, DEVAULT, Annie, HUOT, Alain, LAQUERRE, Nicole, *Psychologie du développement humain*, 6^e édition, Édition Groupe Beauchemin, 2005, 398 pages.

PIAGET, Jean, *Introduction à l'épistémologie génétique. (III) La pensée biologique. La pensée psychologique. La pensée sociologique*, 1950, Vol. 2, www.fondationjeanpiaget.ch/, consulté le 5 janvier 2013.

ROUSSEAU, Jacques, « De menus rite païens de la forêt canadienne », *Le Cahier des Dix*, Volume 19, Montréal, 1954, pages 87-233.

SIMÉON, Anne-Marie et GIRARD, Camil, *Un monde autour de moi, Témoignage d'une montagnaise*, Les Éditions JCL, 1997, 217 pages. <http://classiques.uqac.ca/> version numérique du document : Word, consulté le 6 juillet 2012.

SIMARD, Jean-Paul, « Le meeting de M8chau 8raganish », *Recherches amérindiennes au Québec*, pages 3-16, Vol XI, numéro 2, 1976.

SPECK, Frank Gouldsmith, «Family Hunting Territories of the Lake St. John Montagnais and Neighbouring Bands», *Anthropos* 22, 1927, pages 387-403.

SPECK, Frank Gouldsmith, *Montagnais Art in Birch-Barck a Circumpolar Trait*, a series of publication relating to the relating to the American Aborigines, Indian notes and monographs, Vol. XI, NO 2, New York, Museum of the American Indian, Heye Foundation, 1937, 157 pages.

TARTAR, Élise, « L'équipement en os. Une fenêtre sur le quotidien des Paléolithiques », pages 59-68, sous la direction de deBEAUNE ARCHAMBAULT, Sophie, *Chasseurs-cueilleurs. Comment vivaient nos ancêtres du Paléolithique supérieur. Méthode d'analyse et d'interprétation en Préhistoire*, Paris, CNRS, 2007, 294 pages.

ANNEXES

ANNEXE I

Exemple de mordillage d'écorce de bouleau

SPECK... MONTAGNAIS BIRCH-BARK.

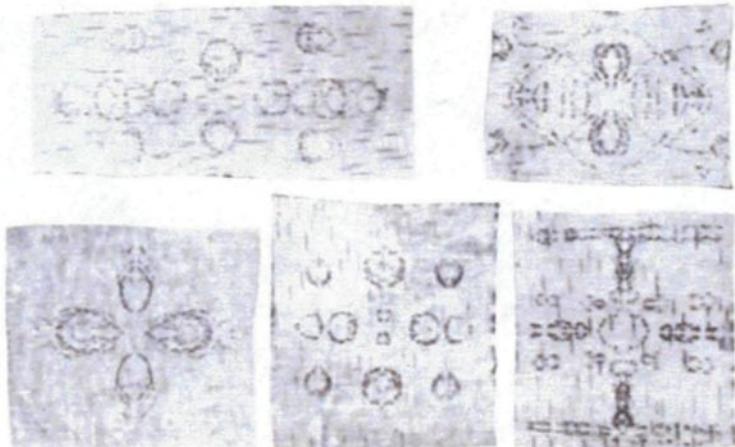


PLATE XXIII

 PLATE XXIII
 BITTEN PATTERNS IN BIRCH-BARK (L.S.J.)
 All 16 4/14

Référence : SPECK, F.G (1937) "Montagnais art in birch-barck a circumpolar trait", a series of publication relating to the relating to the American aborigines, Indian notes and monographs, Vol. XI, NO 2, New York, Museum of the American Indian, Heye Foundation, 157 pages

ANNEXE II

Exemple de motifs sur des paniers d'écorce de bouleau



Référence : SPECK, F.G (1937) "Montagnais art in birch-barck a circumpolar trait", a series of publication relating to the relating to the American aborigines, Indian notes and monographs, Vol. XI, NO 2, New York, Museum of the American Indian, Heye Foundation, 157 pages

ANNEXE III

Canevas – Thèmes abordés

Scénario d'entrevue Recherche : Témoignage d'un homme et d'une femme ilnu sur la pratique des activités traditionnelles sur leur territoire familial
MISE EN CONTEXTE
Explication du sujet de recherche (but recherché / décrire l'occupation du territoire selon la dimension alimentaire), Les questions vont porter sur les 5 saisons et leurs activités traditionnelles, Le début des saisons est : l'automne, La façon de procéder est que j'interroge sur des thèmes et on interagit ensemble (l'interviewer et l'informateur), Tout au long de la discussion, je mentionne que je prendrai des notes. Endroit des entrevues : idéalement sur leur territoire de chasse familial (lieu idéal pour raviver les souvenirs)
Questions :
Kuei, j'aimerais que tu me dises à quel endroit se situe ton territoire de chasse. Existe-t-il un nom en ilnu pour le nommer? Si tu nommes ce nom, les gens vont-ils savoir que c'est votre coin de chasse familial? Depuis combien de temps que ta famille vient chasser ici?
SAISON AUTOMNE
Quand on parle du cycle des saisons, on sait qu'il en existe cinq chez les ilnus. Pour la présente entrevue, on va commencer le cycle par l'automne. Peux-tu me dire comment on peut savoir que la saison d'automne arrive? Quelles sont les particularités?
Quelles activités traditionnelles fait-on à ce moment? Si on parle, de l'orignal : demande si c'est ce qu'on appelle les gros gibiers? Définir Si parle de perdrix : demande si c'est ce qu'on appelle les petits gibiers? Définir Qui fait la chasse ?
Est-ce qu'à l'automne, il y a de la cueillette qui se fait? Par exemple : plante, racine, sapin Qui prépare les médicaments?
La viande des animaux qu'on tue à l'automne, qu'est-ce qu'on en fait?
Q:
ORIGNAL
De façon générale, quels sont les lieux propices pour la chasse à l'orignal? Lorsqu'on abat l'orignal, existe-t-il un rituel spécial?
L'orignal qu'on veut tuer est un mâle ou une femelle? Au niveau de l'alimentation, comment considères-tu l'orignal? Qu'est-ce qu'on mange de l'orignal? Qu'est-ce qu'on fait du reste? Peau, os, etc.
Par rapport au territoire et à ta façon de le gérer, l'orignal exige-t-il une planification de la chasse? Fait-on de l'exploration pendant la saison précédente pour savoir les lieux propices pour le succès de la chasse?
Sur ton territoire, es-tu en mesure de connaître approximativement, sans le nombre exact, combien y'a-t-il de mâles et de femelles?
Est-ce que tu essaie de planifier ce que tu vas tuer? (mâle ou femelle / préservation des originaux et gestion de la ressource)
Quand on entend parler que certain tue une femelle en gestation, qu'est-ce que tu penses de cela?

OURS
On va parler d'un autre gros gibier, l'ours.
Est-ce qu'on le tue en automne?
SI OUI :
Pourquoi on le tue à ce moment?
La fourrure est-elle bonne à ce moment?
On fait quoi avec la viande ?
Qu'est-ce qu'on mange tout de suite et qu'est-ce qu'on garde pour plus tard?
Pourquoi tout de suite et pourquoi plus tard? (tendreté de la viande ou pas de technique de conservation pour ces parties)
Mange-t-on les organes de l'ours?
Que fait-on avec la graisse d'ours?
Existe-t-il des rituels quand on tue un ours?
Quel est l'importance de l'ours dans l'alimentation?
Est-ce que tu dois à chaque automne tuer un ours ou tu laisses passer une année?
Si oui, pourquoi tu dois en avoir tous les ans?
SI NON : À quelle saison le chasse-t-on et pourquoi?
Note, poursuit avec les petits gibiers
CARIBOU
Pendant ta vie de chasseur, est-ce que tu as déjà chassé du caribou sur ton territoire?
As-tu reçu quand même des enseignements face au caribou?
Y'a-t-il une différence entre le caribou et l'orignal? (par rapport à la quantité viande, qui est plus bénéfique à tuer et à avoir pour manger)
As-tu déjà entendu des légendes qui parlent de l'orignal? Lequel?
Si non, est-ce que tu t'es déjà demandé pourquoi?
CHASSE AUX PETITS GIBIERS
Pendant la saison automne, fait-on la chasse aux petits gibiers? Cela comprend quoi?
Le pluvier était-il un oiseau qu'on chassait?
Mangeait-on de l'écureuil? Il était destiné à qui?
On l'apprête comment?
Quand on fait la chasse aux petits gibiers, est-ce qu'on consomme la viande immédiatement?
PÊCHE
Est-ce qu'on pêche à l'automne?
Quelles sortes de poissons?
Le poisson le mange-t-on tout de suite ou bien on le conserve?
Si conserve demander technique utilisée et où le place-t-on.
Quel est la façon de consommer le poisson? Cuit=comment (technique)
Quelles parties du poisson mange-t-on?
Les arrêtes ou les os du poisson s'en servait-on?
Quel est la technique pour broyer?
Qu'est-ce qu'on faisait avec la poudre et l'utilisait quand? (saison)
Quelles sortes de poissons retrouve-t-on sur ton territoire de chasse?
Dans l'alimentation, le poisson était-il important?
A qui il était principalement destiné?

TRAPPE
À l'automne, c'est le moment où les animaux changent de fourrure. Comment sait-on que c'est le temps de le trapper?
Quels sont les animaux qu'on trappe?
Les animaux à fourrure se tiennent-ils dans les mêmes milieux? Exemple : martre et lynx ensemble, loutre et rat musqué
Pourquoi ces animaux se tiennent-ils ensemble, le sais-tu?
Est-ce que ce sont tes connaissances sur le comportement de l'animal qui te permettre de le trapper?
Est-ce que la trappe, c'est quelque chose que tu planifies d'avance?
Sur quoi tu te bases?
Vises-tu un animal en particulier?
Pour le castor – Quand tu fais la trappe aux castors, essaies-tu de prendre des jeunes ou les vieux castors? Pourquoi?
RÉCOLTE
Fait-on des activités de récolte en automne, en vue de l'hiver?
Exemple : bouleau pour raquette, matière première pour fabriquer un outil.
PRATIQUES CULTURELLES
Est-ce qu'à l'automne, c'est un moment où est-ce qu'on a beaucoup de travail en vue de l'hiver? (dépeçage, déplacement, préparation + conservation de la viande, provision)
Est-ce qu'on prépare les peaux des animaux?
Voir si prépare la peau d'orignal – fait quoi?
Voir si prépare les peaux à fourrure – fait quoi?
Quand on sait qu'on va travailler une peau d'orignal, qu'est-ce que cela nous prend?
Est-ce un travail échelonné sur plusieurs mois?

ANNEXE IV

Formule de consentement

**FORMULAIRE D'INFORMATION
ET DE CONSENTEMENT**

Recherche universitaire portant sur :

Témoignage d'un homme et d'une femme ilnu

sur la pratique des activités traditionnelles sur leur territoire familial

Étudiante-chercheure :

Katia Kurtness

1984, OUIATCHOUAN

MASHTEUIATSH, G0W 2H0

Tél : 418-275-1729

Co-direction de recherche :

M. Jean-François Moreau

Ph. D. Archéologue

Université du Québec à Chicoutimi

555, boul. de l'Université

Chicoutimi, Qc.

Tél : 418-545-5011 poste 4580

M. Camil Girard

Dr. Historien

Université du Québec à Chicoutimi

555, boul. de l'Université

Chicoutimi, Qc.

Tél : 418-545-5547

But de la recherche :

Définir les techniques et les moyens de subsistance des *Pekuakamiulnuatsh*, selon la pratique d'*ilnu aitun*.

Cartographier le territoire de trappe de l'informateur, selon son utilisation.

Mettre en valeur la mémoire collective des *Pekuakamiulnuatsh*.

Déroulement :

Par le biais d'au moins trois (3) rencontres, à intervalle d'un mois chacune, d'une durée de 1 heure 30, l'informateur sera appelé à raconter son mode de vie en forêt.

L'entrevue sera non dirigée, c'est-à-dire que l'entrevue sera bâtie autour de thèmes pré-établie par la chercheuse.

Un support cartographique sur papier sera utilisé afin d'approfondir certains sujets.

L'entrevue sera effectuée idéalement en forêt, au territoire de trappe de l'informateur ou selon sa disposition.

La demande d'entrevue est sur une base volontaire et aucune compensation ne sera émise.

L'entrevue sera enregistrée sur bande audio et filmée pour les besoins d'analyse.

Avantages et risques :

Il n'y a pas d'avantage pour vous ni pour votre famille. Les informations recueillies serviront de prime abord, à la présente recherche, mais contribuera à perpétuer les savoirs traditionnels.

Utilités :

Les données recueillies contribueront aux fins de la présente recherche.

Tous les documents recueillis seront déposés au bureau du directeur de recherche à l'Université du Québec à Chicoutimi, soit Monsieur Jean-François Moreau et ce, par une durée minimale de 7 ans.

Une copie des documents recueillis sera déposée au Musée amérindien de *Mashkeuiatsh*. Il est à noter que seule la chercheuse avec l'accord de l'informateur pourra donner l'autorisation pour une utilisation ultérieure quelconque.

Diffusion des résultats :

Les résultats seront diffusés pour la rédaction d'un mémoire, exigence pour l'obtention de la Maîtrise en études et interventions régionales.

Notes supplémentaires :

En tout temps, le sujet peut se retirer de la recherche sans préjudice à ses droits.

La chercheuse se laisse le droit de retirer le sujet de la recherche.

La chercheuse est accompagnée pour la recherche par deux (2) directeurs de mémoire soit : Monsieur Jean-François Moreau Ph. D. Archéologue et Monsieur Camil Girard Historien, professeurs au Département des Sciences Humaines de l'Université du Québec à Chicoutimi.

Information :

Pour toutes questions supplémentaires sur la recherche, vous pouvez contacter Monsieur **François Guérard**, président du *Comité d'éthique de la recherche* de l'Université du Québec à Chicoutimi, au (418) 545-5011 poste 5095.

Dispositions particulières

Dépôt d'une copie des documents recueillis au Musée amérindien de *Mashteuiatsh*, 1787, *Amishk, Mashteuiasth* Tél : (418) 275-4842

J'accepte Je refuse

1. Restriction d'utilisation: Oui Non

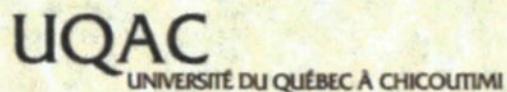
Nom de la chercheuse : _____ Date : _____

Nom de l'informateur : _____
Date : _____

Signé en deux (2) copies

ANNEXE V

Certification éthique



APPROBATION ÉTHIQUE

Dans le cadre de l'*Énoncé de politique des trois conseils : éthique de la recherche avec des êtres humains* et conformément au mandat qui lui a été confié par la résolution CAD-7163 du Conseil d'administration de l'Université du Québec à Chicoutimi, approuvant la *Politique d'éthique de la recherche avec des êtres humains* de l'UQAC, le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université du Québec à Chicoutimi, à l'unanimité, délivre la présente approbation éthique puisque le projet de recherche mentionné ci-dessous rencontre les exigences en matière éthique et remplit les conditions d'approbation dudit Comité.

La présente est délivrée pour la période du *13 avril 2011 au 31 décembre 2012*

Pour le projet de recherche intitulé : *Témoignage d'un homme et d'une femme innu sur la pratique des activités traditionnelles sur leur territoire familial.*

Responsable du projet de recherche : *Madame Katia Kurtness*

No référence – Approbation éthique : *602.306.01*

Fait à Ville de Saguenay, le 13 avril 2011

François Guérard
Président
Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains

ANNEXE VI

Verbatim de l'entrevue de Gordon Moar

VERBATIM DE L'ENTREVUE DE GORDON MOAR

- **Lieu** : Territoire familial, rivière *Chigoubiche*, rivière *Ashuapmushuan*, le 06 août 2011
- **Durée** : 1 h 26 min 50 s

Gordon : Ça va ressembler un peu à ce que tu m'as fait l'autre jour ?

Katia : Oui, ça va ressembler un peu à ça, mais tu vas voir je vais avoir des questions un peu plus spécifiques. Ce qu'on va faire c'est qu'on va discuter ensemble. Moi, j'ai des thèmes, là ça paraît *ben* pleins de questions, mais...c'est au fur et à mesure que l'on va discuter. Moi, c'est des thèmes assez larges *pis* c'est comme si c'est toi qui diriges l'entrevue aussi en même temps, avec des idées que moi, je vais te donner. Tu vas voir j'ai un ordre quand même. Pour débuter, comme d'habitude on va faire le formulaire de consentement ensemble. Ça va être signé en deux copies. (Lecture du formulaire de consentement)

K : On va voir comment on va se diriger là-dedans, tu me le diras. *C'est pas* grave s'il y a des changements parce qu'à quelque part, y'a toujours une base au niveau de tes connaissances personnelles par rapport à la forêt, de tes connaissances de ce que la nature est autour de toi. *Y'a* toujours eu une adaptation aussi autour de ça. Je pense que c'est, de même qui faut voir cela...

G : Absolument, il faut s'adapter à la situation où on est, hein ?

K : Je vais commencer par, j'aimerais que tu me dises verbalement comment on peut localiser ton territoire que tu te situes, ton territoire de chasse familial.

G : Le territoire que j'occupe ici est situé dans la réserve faunique *Ashuapmushuan* qui est délimitée par une partie de la rivière *Ashuapmushuan*, le début du *Grand Portage*, le lac *Canard*, le lac *Gatien*, le lac *Long*, ça fait le tour un peu ça là. *J'ves* accoté le terrain à Charles Raphaël, côté nord. Le territoire, on appelle ça les trois ça là-bas nous autres. Ça avait pas de noms, on appelait ça les trois lacs. Après cela, ça s'en va jusqu'au lac des *Mériques*, à partir de là. Ça s'en va pas mal en ligne droite au nord. En partant du lac des *Mériques* ça s'en va au lac *Uistash*. Ça, ce lac-là, c'était un lac reconnu par tous les Indiens d'ici. On descendait une partie...on prenait le lac *Uistash*, la rivière *Uistash* tout ça et on allait vers le *Grand Portage*, la sortie du *Grand Portage* là-bas. Ça délimitait pas mal notre territoire vers l'ouest. Et puis, vers le sud, ça partait du lac *Chaland* qui est *drette* à côté des terrains des Launière aujourd'hui. Anciennement, c'était le terrain à *Bavian Verreault* ça, mais c'était Fabien son nom. On allait accoter Fabien Verreault de ce côté-là nous autres. Côté nord-ouest, on accotait Thaddée Bégin et Jean-Baptiste Bégin, ça c'est les deux qu'on accotait de ce côté-là. Bien sûr, peut-être que ce sont les garçons qui sont là aujourd'hui peut-être. Côté sud, ça, c'était *Bavian Verreault* qui était là-bas. Et puis, on traversait la rivière *Vermillon* à partir du lac *Chaland*, on traversait la rivière *Vermillon* et on se rendait au lac *Canard*, lac *Gatien*, ça, c'était le côté sud, qu'on pourrait dire. Encore là, on accotait Nanny Verreault qui était là. C'est lui qui me disait que ça, c'était son terrain ça lui. Aujourd'hui, ça appartient à des Launière aussi, ces terrains-là. Côté Est, on est accoté après les Robertson là-bas. Je ne sais pas quel Robertson ou quelle famille au juste... c'est la famille à Bernard pis eux autres là, Welly Robertson pis Roland. C'était eux autres qui avaient le terrain par là-bas. Aujourd'hui, c'est les garçons qui sont là. De là, ben ça part jusqu'à la *Chute Chaudière*. Ça, ça fait le contour du terrain. Bien sûr, qu'au début de tout, mon père m'expliquait toujours, lorsqu'il était arrivé ici eux autres, il avait rencontré la famille Napoléon Bégin, à qui ça appartenait justement ce terrain-là qu'on occupe aujourd'hui. Eux, nous on donner, nous on léguer cette partie-là. C'était à mon grand-père à ce moment et ils ont dit : « *Ça sera à toi Tommy Moar de rester ici et ta famille pour tout le temps que tu vas être avec nous autres* ». Ils nous donnaient à ce moment-là, tous les dépendants de la rivière *Chigoubiche* et la rivière *Vermillon*. Ça allait grand à ce

moment-là, c'était très grand comme terrain. *Pis lorsqu'y'on* diviser les terrains, je ne sais pas trop en quelle année qu'ils ont divisés ça... *j'suis pas* sûr, mais je pense que c'est en 53 (1953), ils ont divisé les terrains, c'était un dénommé Morissette qui était là à ce moment-là, une personne qui travaillait pour le gouvernement du Québec, je pense. C'est lui qui était venu et il a délimité les terrains et il a demandé aux gens, aux trappeurs du temps, les familles qui étaient ici, donc il disait : « *ça ressembles-tu à votre terrain ?* » Ils ont dit : « *oui, c'est correct ça !* » Pour eux, c'était acceptable parce qu'il y avait une délimitation qui se faisait et puis, *c'était pas* important même si ça délimitait pas à bonne place. Parce que les lignes, les terrains étaient divisés par la coupe naturelle des terrains, les hauteurs naturelles du terrain.

K : Comme on peut dire les montagnes... les cours d'eau ?

G : Ouais, c'est ça. Les cours d'eau pis les montagnes, surtout les montagnes parce que c'est qui est les hauteurs. C'était les délimitations des terrains à ce moment-là. Donc, c'est comme ça qu'on a eu ce terrain-là et qu'on est là depuis ce temps-là. Ça s'est fait dans les années 1920, *j'pense*, ces choses-là ou peut-être plutôt aussi, parce qu'aujourd'hui, je vois des choses, des écritures que mon grand-père était ici, dans les années 1800 ou aux alentours des 1900 ou après, c'est à peu près à ce moment-là que ça, c'est fait ces choses-là. Qu'on imagine nous autres, c'est seulement des suppositions qu'on peut faire. Parce que d'après l'âge des familles et puis ça donnerait à peu près dans ces temps-là.

K : Pis c'était une coutume ça de donner des terrains ou c'est parce *qu'y'était* amis avec Napoléon ? C'est un besoin que ton grand-père avait ?

G : C'était coutume que certaines familles occupaient certaines parties du territoire dans le temps. Lorsque mon grand-père est arrivé ici, il s'est lié d'amitié avec Napoléon et c'est comme ça qu'il l'a eu ce terrain. Parce que nous, on venait de la *baie James*. On a resté longtemps, peut-être à *Chibougamau*. Donc, il y a eu déjà un mélange à *Chibougamau* et *Mistassini*, je pourrais dire, où ils vivaient eux autres avec les *Cris* et les *Montagnais* qui faisait beaucoup d'échanges ensemble. C'est juste des suppositions que je vais parce que *je vois pas* des écrits là-dessus. Les personnes de notre famille à nous, restaient à *Mashteuiatsh* déjà. Je parle du côté de ma mère, les *Coonishish*. Y restaient à *Mashteuiatsh*. Ces gens-là voyageaient de *Mistassini*, *Mashteuiatsh*, ça allait partout. Parce que dans mon histoire familiale, j'entends parler de mon arrière-grand-père qui descendait à *Québec*, toutes ces choses-là. Pourquoi qui descendait à *Québec* là, *j'l'sais pas*. Y'avait toujours *ben* des intérêts là-bas ou *ben*, y faisait des échanges qui y faisait avec les gens de là-bas. *J'l'sais pas* j'en ai aucune idée.

K : Est-ce que dans... Ton origine est de la *baie James*, est-ce que tu sais si aujourd'hui, qui a beaucoup de similitudes quand même avec les *Montagnais* ? *Y'avait pas* nécessairement de changement au niveau des pratiques, je veux dire des façons de faire. Est-ce qu'il y a beaucoup de choses qui diffèrent ou...

G : Pour moi c'est pareil.

K : Oui hein ?

G : C'était du pareil de mon vivant j'ai eu connaissance des gens qui vivaient alentour de nous autres, comme les *Blacksmith* étaient reconnus comme des gens de *Mistassini*. Et puis, les autres familles les *Bégin* et les *Thisselmann*, beaucoup de familles, les *Charlish* qui montaient par ici. *Tsé* on était tous pareil, on voyageait ensemble, on vivait ensemble, on montait sur le territoire ensemble. Ça, je me souviens de ça, j'ai vu ça.

K : Tu l'as faite à partir de *Mashteuiatsh* ?

G : À partir de *Mashteuiatsh*, j'ai vécu ces choses-là. *Ça fait pas* longtemps ces choses-là.

K : Est-ce que t'es capable de me décrire un voyage type ? Je veux dire vous partiez de *Mashteuiatsh*, on arrêtait à tel endroit, *tsé* comme ça en montant.

G : Oui, oui. À partir de *Mashteuiatsh*, nous autres...je me souviens très *très* bien de ces choses-là. Passer le village de *Saint-Félicien* dans le temps qui était pas tellement grand et puis, monter la rivière voir les pêcheurs-là qui pêchaient sur le bout des crans, *au ras* les rapides et puis, qui prenait du saumon, du doré aussi, j'imagine. Car c'était très poissonneux dans le temps. Dans ce temps-là, tout ce qu'on avait à faire c'était de tirer une ligne, près du canot et on trainait ça. Notre dîner on l'avait déjà, c'était comme ça en montant. On arrêtait dans les portages en montant. Pour certains rapides, on pouvait rester embarquer...nous les jeunes on pouvait rester embarquer, parce qu'on pleurait pour rester embarquer dans les canots avec nos parents. Mais moi, je vais parler de mon père parce que c'était avec lui que j'embarquais lorsqu'on montait les rapides. Pis les endroits où c'était trop *rough* si je pourrais dire...je ne sais pas trop comment dire ça...quand *y'avait* trop de *bouillons*, trop difficile à monter, dangereux *ben* on montait par les portages. Les femmes, les chiens montaient à pied le long de la rivière. Il faisait l'homme des fois le long de la rivière pour embarquer dans l'eau plus calme, plus douce. Pis le soir quand on arrivait dans un campement, on tendait les collets alentour du *tentement*.

K : Est-ce que vous restiez là, peut-être une nuit dans ce campement-là ?

G : Oui, des fois ça peut être deux nuits, trois nuits, ça dépendait de tout le bagage, parce qu'on montait, y'avait beaucoup de bagages.

K : Ah oui ! Le temps qui aille le chercher dans le portage...

G : C'est ça, *y'avait* beaucoup de bagages qui transportaient et transféraient ça d'une place à l'autre toujours. Ça c'était du gros travail et puis pour...les hommes pendant ce temps-là, *y'avait* beaucoup d'attention y fallait pas perdre rien, parce que c'était notre nourriture pour un an. On montait beaucoup de farine, raisin, thé, sucre, lait en poudre, ça existait déjà le lait en poudre de ce que je me rappelle tantôt... des fèves.

K : Quand tu parlais des campements tantôt, tu posais des collets, on chassait *d'la* perdrix aussi ou...

G : Oui, tout se faisait là, la perdrix, le lièvre, le petit gibier, ça se faisaient en montant. Même moi, j'entendais des fois le lièvre qui se prenait des fois dans le collet et je voulais aller le chercher. Ma mère m'empêchait, elle disait : « *Non. Demain matin, on va aller le chercher.* » C'était comme ça qu'il nous initiait à cette chasse, car pour nous c'était avec nos mères qu'on apprenait ces choses-là. *C'est pas* nos pères qui nous montraient ça, c'est nos mères qui nous montraient ça. C'est avec ma mère qui m'a tout montré de A à Z, de la petite chasse. La grosse chasse ça c'est plus tard un peu. Même quand on était très *très* jeunes, on était toujours ensemble la famille. La chasse à l'orignal se faisait aussi en même temps, donc on voyait notre père qui abattait l'orignal ou qui faisait venir l'orignal...

K : Il pouvait chasser l'orignal en montant...

G : Nous autres on faisait surtout en arrivant là-bas. En arrivant sur nos territoires, au lac *Poisson blanc* où on restait nous autres, c'est là qu'on faisait la chasse à l'orignal. On faisait sécher *d'la*

viande, pour pouvoir le conserver jusqu'aux neiges. On manquait de rien *y'avait* toujours quelquechose à manger. Pour le temps que moi, *j'ai pas* connu d'année dure où on parlait de famine, moi j'ai pas connu ça.

K : Comme le poisson qu'on parlait tantôt, comme la perdrix et le lièvre, est-ce qu'on le mangeait tout suite ?

G : Oui, ça, c'était de la nourriture que l'on mangeait toujours frais. Lorsqu'on n'avait pas ces choses-là, on pouvait faire un chaudron de fèves au lard, c'est vrai, on montait aussi un peu de lard aussi. Le lard salé, déjà on pouvait avoir du lard salé, je ne me souviens plus si c'était en seau ou en petit baril là. *Y'avait* beaucoup de nourriture, c'était des caisses, caisse de raisins, des gros sacs de farine de 100 livres, ça *y'en* avait plusieurs. Des sacs de gruau, des sacs de sucre...

K : Pis tout ce bagage-là est-ce qu'il était placé quelque part ?

G : Oui, ça, lorsqu'on arrivait sur le site... mais *y'avait* des endroits le long des portages, des endroits où on pouvait placer ces choses-là. Parce *qu'il fallait pas* que ça mouille ces choses-là. Ils étaient placés sur des genres de petites étagères, du bois par terre, quand *y'avait* pas *teshepetakan*², parce que des fois on laissait des denrées pour l'année dans suite. Pour les gens qui allaient *ben loin* là, ils laissaient des denrées à certains endroits. Donc, on faisait des échafaudages... *y'avait* des échafaudages à certains endroits sur des îles où on pouvait laisser des choses comme ça. Ça, j'ai vu ça et puis, c'était quatre piquets avec des travers dessus, sur les deux piquets chaque *butte*. Après ça, *y'avait* des morceaux de bois à travers ces pièces-là... on prenait des sceaux. Moi, qu'est-ce que j'ai vu, on mettait des sceaux qu'on mettait à l'envers pour pas que les souris, les écureuils, toutes ces affaires-là montent dans l'échafaudage, pour briser les sacs de denrées secs qu'on laissait là. Ça, c'était laissé *là* pour le printemps dans la suite, lorsqu'on descendait. On avait *de bon* thé frais, parce qu'on manquait de thé, *y'avait* ben des choses qu'on pouvait prendre à ces endroits-là.

K : C'était important quand même d'avoir de la réserve ?

G : Oui, c'était très très important, puis... durant, j'imagine pour les temps de misère, les gens pouvaient se ravitailler là, mais... très important de le remettre, parce que des fois ça appartenait à un autre personne. C'était très respecté ces choses-là.

K : Tu parles qu'on faisait ça sur une île, c'était quoi les avantages ?

G : Sur une île, moi l'avantage que je voyais, c'était que... celui-là que j'ai vu, c'était pour les animaux, les autres animaux *y'allait pas* là durant l'été. L'hiver bien sûr, c'était accessible par les renards et *toutes* ces choses-là, mais *y'était* assez haut que...

K : Y pensait au niveau de la neige...

G : *Ouais*, mais aussi la manière que c'était enveloppé. C'était enveloppé dans de l'écorce.

K : L'écorce de bouleau ?

G : L'écorce de bouleau, *ouin*.

K : L'île était assez grande, avec du bois ?

² Une cache

G : Ah ! C'était pas grand l'île. Moi, qu'est-ce que j'ai vu de l'île c'était pas grand. Là-dessus y'avait la place d'échafaudage, peut-être... j'me suis déjà tenté moi, sur cet île-là. Mais y'avait pas plus que deux ou trois tentements peut-être sur cette île-là, pis des p'tites tentes, pas des grosses tentes.

K : On restait là une nuit ou deux ?

G : Ouais. Mais quand on allait passer une nuit là, on allait se tenter juste en face, sur la terre ferme. *On restait pas* sur l'île. C'est arrivé une coupe de fois que j'ai tenté là, moi, c'est parce que j'aimais le bruit de l'eau et le temps avait changé un peu, c'est pour ça.

K : Et si on continue ton parcours, on était rendu, *t'avais campé*, un peu...

G : Ouais ben c'est ça. Un moment je me souviens d'un endroit que dans le portage, y'avait comme une marche à un endroit. Mais c'était des marches, c'était des roches plates et puis moi j'avais de la misère à monter dans le portage, dans ce secteur-là. Mais c'était comme des marches, mais qui était assez haute, il fallait que je grimpe sur une roche et que je grimpe sur l'autre roche. Finalement, dans le même portage, y'a un endroit, c'est deux petites marches pareilles, comme on va voir dans nos maisons qu'on avait à *Mashteuiatsh*. Donc, j'arrivais à cet endroit-là et... Hé ! que j'étais content d'arriver à cet endroit-là, je montais la marche, je redescendais et je montais, c'était comme une place pour les jeux pour nous autres.

K : Est-ce que t'avais ton petit collier de portage ?

G : Oui, on portait des p'tites affaires. Souvent, nous autres c'était un p'tit 10 livre de farine, de graisse, on portait des p'tits sceaux de graisse. Ça, c'était nos voyages qu'on faisait nous autres. Sûr, lorsqu'on avait du gibier ou *ben*, des rats musqués à porter, là, on nous donnait un petit sac ou bien, on attachait avec nos p'tits colliers de portage qu'on nous donnait. Nos p'tits colliers de portage, *Mishkuapan*³ qu'on appelle nous autres. On attachait les animaux avec ça. Je me souviens, on a resté un bout de temps avec Kitty Bossum qui était un p'tit plus âgée que moi, peut-être une coupe d'années plus âgé que moi et à un endroit, où elle voulait absolument porter. Elle avait quatre rats musqués à porter. *Ben* elle a été juste, juste, pour se rendre à l'autre bout du portage. Donc, on voyait comme *on était pas* grand dans ce temps-là. Porter quatre p'tits rats musqués, c'est pas beaucoup ça, là. Mais c'est ça qu'on faisait. On faisait chacun notre part. Lorsqu'après ça, on montait dans la rivière et puis, après avoir monté cette chute-là, la chute *gras* qu'on appelait, justement où je parlais où il avait des genres d'escalier. Plus loin, *ben* c'était des *cirés* seulement. Là tout le monde était embarqué dans les canots et ça donnait des coups de main, y'avait les hommes qui avait les perches et qui... ça perchait dans le... pis les femmes *ben* ça retenait le devant du canot, pour le tenir droit, c'était toute que...

K : T'es toujours dans la rivière *Ashuapmushuan* ?

G : *Chigoubiche*...

K : Ah ! dans la rivière *Chigoubiche*.

G : On est dans la rivière *Chigoubiche*. La rivière *Shamushuan* elle, c'est très vague ça là-bas, moi. La rivière *Shamushuan*, c'est très vague. J'écoutes ma mère et mon père qui parlait ensemble et qui nous disait... ma mère disait à mon père : « pourquoi on se tentait pas à *Iskuestau* », ça, c'est la *Chute Chaudière*. « Aaah ! », mon père y dit : « les enfants peut-être... ». Y dit : « on avait peur que

³ Lanière servant à transporter des bagages sur le dos

les enfants approchent les rivières ». Ça doit être ça, parce que c'était une place dangereuse. *Ah ! Oui, pis ma mère qui avait très peur des couleuvres, c'était un endroit où il avait des couleuvres un peu.* *A* dit : « *y'a ben des couleuvres aussi, hein ?* » (Rire) Ça se me faisait rire ça, *a t'avais tout une* peur des couleuvres, là. Ça, c'était une affaire que les femmes avaient peur ça, dans ce temps-là, ça représentait le mal *s'i'affaire-là*. Ça représentait plein de choses. Ça doit être après que les religions sont rentrées *ça*, qui ont découvert *toute* le mal qui avait alentour de ça. Mais c'était ça la vie qu'on vivait le long de cette rivière-là.

K : Quand tu partais de *Mashteuiatsh*, c'était quelle saison ou quelle saison qui s'en venait ?

G : Nous autres on partait dans le mois d'août, fin d'août à peu près, fin d'août début septembre peut-être quelque chose comme ça. Parce que les feuilles commençaient déjà à changer aussi, déjà. Parce que quand on arrivait ici, les feuilles étaient toutes changées déjà. Parce que pas longtemps après y'avait juste la pêche qui se faisait, *y'avait* peut-être la chasse aux gros gibiers qui se faisaient aussi. On préparait des viandes *là, tsé*, pour l'automne, pour pouvoir chasser aussi. Moi, je parle de chasse, mais c'est le trappage là qu'on faisait durant l'hiver.

K : Mais comme l'automne, par rapport à la nature, c'était pour les bleuets, les fruits ? C'était plutôt la chasse ?

G : Les bleuets, on l'avait *faite* déjà dans le mois d'août déjà, à *Mashteuiatsh*, ça. C'est plus tard un peu moi, dans mon histoire. J'étais plus vieux moi, quand on allait aux bleuets nous autres. J'avais peut-être 8, 10 ans dans ce temps-là, 12 ans peut-être quand on a commencé à aller aux bleuets nous autres. On engageait quelqu'un qui nous amenait au bout des chemins. Après ça, on allait dans les brûlés récents et c'était à ces endroits-là qu'on ramassait les bleuets. Moi, ce que je parle c'est après les bleuets et on commençait à monter en forêt là. C'était mois de septembre, peut-être fin d'août.

K : Par rapport aux gibiers, quand on monte... Tantôt on a parlé *y'avait* le lièvre que tu mangeais et le poisson, le poisson c'était du doré ou de la truite ?

G : Le poisson nous autres qu'on prenait dans la rivière, on prenait la ouananiche en partant de *Saint-Félicien*, même dans le *Lac-Saint-Jean* qu'on prenait de la ouananiche, pis le doré, là. *Pis* rendu sur nos territoires nous autres, c'était le brochet. *Y'avait* beaucoup de brochet dans la rivière *Chigoubiche*.

K : C'était au filet ?

G : Oui, on tendait le filet aussi, mais pour pogner le poisson blanc, la carpe qu'on mangeait beaucoup à ce moment-là aussi. On pêchait beaucoup l'automne, lorsqu'on arrivait ici parce que c'était une bonne nourriture pour nous autres. *Pis* ça ménageait le lait pour nous autres, je pense. Parce qu'on buvait beaucoup de bouillons de poisson. Tête de carpe qu'on faisait bouillir, pour nous les enfants on buvait beaucoup de bouillons, on mangeait les têtes aussi. Moi, j'aimais moi, les têtes, *tête* de poisson blanc, tête de carpe. Finalement, tout se mangeait, *y'avait* rien qu'on jetait nous autres. C'était important pour nous autres, parce qu'on ménageait le lait *qu'on avait pas* beaucoup. On avait déjà du lait en canne, je crois, ou du lait en poudre, je m'en rappelle plus, mais on avait du lait. C'est plus tard un peu qu'on avait du lait en canne, le lait *Carnation*. Je me souviens du lait *Clim* aussi, c'était le lait en poudre qu'on avait. C'est des choses qu'on montait, mais *y'en* avait pas beaucoup de ça. Donc, on ménageait un peu le lait, pour les enfants, pour les bébés surtout.

K : Est-ce qu'on en donnait de bonne heure, le bouillon de poisson ?

G : Je pense que oui, parce *qu'y'en* avait toujours de *ça*, du bouillon de poisson.

K : Quand vous posiez le filet, c'était des poissons qu'on mangeait tout de suite ou bien, est-ce qu'on faisait une technique de conservation ?

G : Oui, on le faisait sécher aussi. Parce qu'on le conservait longtemps. On le mangeait à mesure, *j'pense*. On le faisait boucaner, sûre que ça aidait à garder le poisson un peu plus longtemps. Mais on faisait attention aussi dans notre récolte, hein ? On n'essayait pas de cumuler de grosse, grosse *affaire là*, pour en jeter, *on jetait rien de bord*. *Y'avait* pas de gaspille, c'est-à-dire qui se faisait.

K : On savait quand même selon le nombre de personnes...

G : Il fallait gérer *ça* absolument, pour pas faire de *gaspille*. C'est très très important, car les anciens, je parle des parents à moi et les aînés du temps, avaient vu la famine un peu avant, dont...les temps durs. Parce qu'on avait entendu parler de gens qui étaient décédés à cause de *ça*. Là, on faisait *ben* attention pour ne pas faire de *gaspille* et de tout conserver.

K : De ton souvenir, *mettons* quand on faisait la pêche, combien de personnes que vous étiez à peu près ? Est-ce que vous étiez toi et tes parents ? Est-ce que *t'avais* les oncles, les autres enfants...

G : C'est *ça*. C'était la famille au complet qui était là, nous autres. Même on avait d'autres personnes de d'autres familles qui étaient avec nous. Parce que moi, je me souviens des Blacksmith qui étaient avec nous autres, ils pouvaient rester des hivers avec nous autres. *J'tais* très jeune moi là et puis, ces *gens là*, je rappelle de Jean-Pierre Blacksmith, William Blacksmith, Samuel Blacksmith, le *p'tit* Johnny. Hélène, *j'me* rappelle pas d'elle, peut-être elle restait dans une autre famille quelque chose... Après *ça*, quand les autres familles passaient *ben* y restait... on voyait pendant une *coupe* de semaine au même endroit des fois. Parce que quand la montée se faisait, *y'avait* des campements où les gens restaient un *p'tit* peu plus longtemps. Les endroits où mon oncle était construit son camp, un moment donné. Ça, c'est Clément Moar aujourd'hui, qui reste là. C'était un grand campement *ça*, là.

K : Localiser géographiquement c'est quoi ?

G : On appelait *ça le 54* aujourd'hui, sur la route Chibougamau *là*.

K : C'était le bord de la rivière ?

G : Oui, c'était le long de la rivière, c'était la route qui se servait dans le temps.

K : *Chigoubiche* ?

G : Oui. La route principale était pas là, il y avait juste un chemin de cheval. La route des chevaux Armand Lévesque, *j'pense*. *Pis* y n'a eu un autre avant lui, Armand Lévesque aussi, lui je le vois qui passait à travers du terrain ici, les parents aujourd'hui seraient capables encore de le trouver... et puis, Armand Lévesque lui, il *suit pas mal* la route de Chibougamau aujourd'hui. Les ponts étaient aux mêmes endroits, c'était des ponts de bois qui avait construit dans le temps eux autres. Ils traversaient les rivières comme *ça*.

K : Et le moment où vous restiez ensemble, est-ce qu'on peut dire une semaine, deux semaines ensemble ?

G : Oui, ça avait *d'l'air à ça* parce que les gens... *j'me souviens* aller visiter les gens qui était là, avec ma mère et puis, mon père qui était là aussi, j'imagine. Là, *y'avait* beaucoup de femmes qui se faisaient à manger, faire *d'la bannique*⁴ dans le sable, de faire les cuissons sur les feux, *tout à ras* leur tente.

K : La cuisson c'était le *shakupuan*⁵ qu'on dit ?

G : Oui, *shakupuan*, *y'avait* aussi des marmites accrochées avec des bouts de bois. Tout le monde avait déjà ces *ustensiles-là* dans ce temps-là. Ces gens *s'avaient* procuré toutes ces choses-là.

K : Le partage entre eux autres, est-ce que c'était un *makushan*⁶ qu'on faisait ?

G : Le *makushan* dans ces endroits-là, non *j'en* ai pas vu là.

K : Non ?

G : C'était plus tard ça les *makushan*. Là, à ce moment-là, on pouvait se visiter d'un terrain à un autre. C'était dans ces moments-là, que les *makushan* se faisaient.

K : Ça veut dire à peu près dans quelle saison ça ?

G : Ben on s'était déjà adapté aux Fêtes qui existent aujourd'hui Noël et Jour de l'an, Pâques. Mais je le sais pas si à l'automne *ça*, se faisait, mais je sais que moi à Pâques, je me souviens, partir du lac *Poisson blanc* s'en aller vers le nord, pis prendre le chemin à travers le bois pis se rendre sur le lac *Chigoubiche* là-bas. Pis allez voir la famille des Bégin et on allait prendre un repas avec eux autres là-bas. J'imagine que les arrangements étaient *faites* déjà et puis on était invité à ce moment-là, pour aller manger un repas avec eux autres, un *makushan*.

K : Est-ce que tu te souviens ce que tu avais mangé, ce que tu avais mangé un peu, des viandes ?

G : Oui, je me souviens comme il faut c'était du lynx qu'on mangeait. Du castor... du lynx... castor ! *y'en* avait pas trop dans ce temps-là. Ça avait comme... trop chassé peut-être ? Trop chassé parce que le marché de la fourrure existait et il y avait une grosse demande et puis, un moment donné c'était rare de manger du castor. Prendre un castor c'était la fête et si *y'avait* des gens aux alentours, on était à le partager avec eux autres. On faisait venir les gens et puis on mange du castor aujourd'hui. C'était une viande et un repas... une viande très très *très* prisée par les gens dans ce temps-là. Parce que c'était fort, hein ?

K : Pis les parties du castor, est-ce que certaines parties étaient pour des gens, des catégories...

G : Moi, je me souviens de la tête, était toujours pour le chef du clan, si on peut dire au chef de famille, c'est lui qui mangeait la tête. La moelle par contre, était partagée, la moelle. Là, *y faisait* goûter, parce que moi, je l'ai goûté la moelle. K : Qu'est-ce qu'on mange du castor ?

⁴ Pain traditionnel

⁵ Cuisson de viande suspendue près d'un feu

⁶ Repas traditionnel

G : Tout se mangeait.

K : Tout se mangeait ?

G : Toute se mangeait, la queue, les pattes, *toute* se mangeait.

K : Est-ce qu'on gardait des os pour des rituels ? Est-ce que le castor avait un rituel par rapport à ces os ?

G : Oui, oui. Les os, ça, c'est... *y'avait* les os de castor, oui. (réfléchi) *Y'avait* les deux os, *tsé* où le bassin. Moi, j'appelle ça les os *reinté* (référence aux reins), c'est ici en arrière là, où les reins, où les pattes sont prises après ça. On prenait cet os-là et on le passait derrière notre tête de même. (Lève les deux bras et essaie de rejoindre les mains. Une main tient l'os du castor) On tenait l'os, par le grand os et il avait comme un rond ici, *pis ça*, c'était le lac et on s'imaginait que le trou, où la patte était prise... que ça, c'était la cabane. On mettait ça en arrière comme ça et on disait : « *Tante makusheu tshi tain ? Tshi petateian.* » Quelle place que je *vas* sortir dans le lac ? Donc, si tu arrivais dans le lac, *t'arrivais* dans le lac. Ça *t'étais* moins chanceux un peu, mais si tu arrivais en plein dans le trou, où la cabane à castor est située dans ce rond-là. Ça, ta chasse était bonne pour le lendemain, *t'étais* chanceux. C'était... ça, je me rappelle de ça.

K : *J't'avais* déjà vu faire ces choses-là, mais *j'avais* jamais entendu le décrire.

G : (Rire) C'est difficile un peu...

K : Non, c'est bien dit... *Pis* tout en montant comme ça dans la rivière, est-ce qu'on faisait la récolte de plantes, de fruits ou de...

G : Moi, je me souviens, oui. Manger des *atoca*⁷s, moi j'appelle ça des *atocas*, c'était comme des petits fruits rouges, qu'on ramassait à certains endroits. *Y'en* a pas partout ça. Ça, ressemble à des *atocas*. Ça, ça se garde tout l'hiver. *Pis* quand arrive le printemps à ces endroits-là, *ben* tu peux en manger encore. Ça goûte un peu *suret* un peu ces choses-là.

K : C'est à effleurement d'eau ça je pense, hein ?

G : Non, c'est par terre ça.

K : Dans des marécages, non ?

G : Non, ça c'est l'autre qui est une autre sorte encore ça qui sont dans les marécages, ça y ressemble.

K : Toi c'est-tu comme dans la mousse ?

G : Dans la mousse... *j'l'sais pas* trop comment on appelait ça si c'est *uishitsemenan*.

K : Ça on le mangeait comme ça, on faisait une gelée ou le mangeait comme ça ?

G : Moi, je me rappelle de l'avoir mangé comme ça, mais *j'pense* qu'on faisait des gelées aussi avec. Parce que moi, *j'en* mangeais beaucoup de même, quand c'était frais.

⁷ Airelles qui poussent dans la mousse

K : Ici, sur ton territoire est-ce qu'il y en a de *ça* ?

G : Oui, *oui*, j'en trouve des fois. Même des fois, je retourne dans les vieux campements ou *tentements* où on était, *j'en* trouve encore.

K : Qu'est-ce que tu penses, on parle de *tentement*... Est-ce que tu peux me décrire pourquoi on choisissait cet endroit-là pour se tenter ? D'après toi, si tu regardes un peu autour, qu'est-ce *qui avait* ?

G : *Ben* qu'est-ce qui avait *ben*, *y'avait* un peu de tout. L'eau était bonne, *y'avait* du bois sec un peu alentour, *y'avait* du sapin pour mettre sous la tente, le terrain était plat, pas trop de roche ou si *y'avait* des roches on enlevait les roches carrément. On enlevait des aulnes, parce que *ça* c'était la place de tente, *ça* toujours été la place de tente, c'est là qu'on se tente.

K : Est-ce qu'on était caché du vent ?

G : Oui, on était toujours caché du vent. Comme *y'en avait* aussi sur le bout des pointes aussi, ça *y faut* pas oublier ça dans le temps des mouches. *Y'avait* des *tentements* sur le bout des pointes aussi, *là*, c'était pour les moustiques l'été. Comme dans le temps des bleuets on choisissait des endroits de même, pour pas qu'on se fasse trop piquer par les moustiques. Dans les endroits où on trappait et chassait l'automne c'était pas mal caché, nous autres ici, on en avait dans les petites rivières toutes petites. *C'était pas* grand, *c'était pas* trop ouvert trop *trop* non plus. On avait nos campements au travers de *ça*, mais, comme je disais il y avait un p'tit peu de tout alentour *là*, c'est pour *ça* qu'on se tentait à ces endroits-là.

K : Tu dis tes *p'tites* rivières, c'était juste assez pour naviguer.

G : Ouais, c'est ça très *très* dur à naviguer. C'est des rivières qui serpentaient beaucoup, dur à virer le canot pour reprendre l'autre *bout* droit *qui a*, parce que tu virais carré *pis* c'était comme *ça*. *Ça* serpentait les rivières où on chassait le rat musqué, c'était comme *ça*. C'est un endroit beaucoup de rat musqué, de canard, *y'avait* plein de petits gibiers là-dedans. L'original...

K : *Ah ! OK !* Je partais pour te demander pourquoi choisir une rivière si sinuuse, c'est parce *qu'y avait* la nourriture...

G : Oui. *Pis* quand on arrivait au bout *ça* prenait une journée, une grosse journée pour monter au *tentement*, là-bas on arrivait comme une montagne *là*, là-bas. Là, on était pas loin de *Peshpeshtu uitshi* qu'on appelait, *ça*, c'était la montagne où la perdrix, qu'on appelait.

K : Comment tu nommes *ça* ?

G : *Peshpeshtu uitshi*.

K : *Ça*, c'était votre campement pour l'hiver ?

G : Non, juste un *tentement* *qu'on s'était* fait là pour chasser l'automne, le printemps. L'automne et le printemps, on allait à ces endroits-là.

K : *Y'avait* de l'original dans ce coin-là ?

G : *Y'avait* de l'original et surtout, le rat musqué, on allait *là*, pour le rat musqué nous autres. C'est beaucoup au printemps qu'on fait la chasse au rat musqué aussi. Mais on en faisait un *p'tit* peu l'automne parce que...on se rendait au bout là-bas. On se rendait pour l'ours aussi. L'ours était là, *y'avait* une belle place pour l'ours. Mon père partait une journée lui, pour aller tendre son piège. Je me souviens un moment donné, *y'avait* tué un gros ours, *Y'était* gros, pour moi, *Y'était* immense cet ours-là. Quand je le voyais debout c'était à la hauteur de la porte sûrement et puis y semblait gros, grosse tête. Par-dessus le marché, mon père a dit à ma mère : « *C'est toi qui vas le tirer* ». Pis dans ces chasses-là nous autres, jamais qu'on chassait avec des grosses carabines, c'était toujours la .22. C'est drôle à dire, mais c'était l'arme que mon père utilisait pour *toute*. L'ours, l'original...c'était son arme lui, la .22. Là on avait juste la .22 pour tuer l'ours.

Donc, c'est ma mère qui doit tirer. Mon père lui dit : « *Vise-hui dans tête* ». *A* frappe l'ours, mais *a* frappe l'ours en plein d'un œil. Et puis, l'ours *ben* y s'essuie l'œil avec sa patte comme *ça*, pis y semblait pleurer c'est comme si pleurait *j've* voyais faire. *J'pars* à brailler moi aussi, parce que je voyais l'ours qui pleurait. (Rire) Là, mon père prend le fusil, parce que ma mère voulait *pu* le tirer. Mon père prend le fusil et a tiré un coup *pis* l'ours a tombé. Là *y fallait débiter* l'ours bien sûr, vider l'ours. Ensuite, fallait l'amener au canot. Mon père était assez fort, *y'a* jamais été capable de le mettre sur son dos, *y'était* tellement gros. Quand on l'a embarqué dans le canot, ma mère était assise sur la tête en avant. Moi j'étais assis sur l'ours. Mon père lui, était en arrière. *Y'était* très très gros cet ours-là. *J've* toujours m'en souvenir. C'est un ours *ça*, qu'on a consommé et *pis*, c'est la première fois, que je me rappelle d'avoir mangé les rognons d'ours. *Hé ! que* j'avais aimé *ça*.

K : Comment ils les apprêtaient *ça*, le sais-tu ?

G : Ils les faisaient bouillir seulement. C'est comme des rognons de mouton, j'imagine. Parce que c'est tout en petite boule. *Ah !* Que c'était bon. *Hé ! que* j'aimais *ça*.

K : Est-ce que par après *t'as* continué à en manger quand tu tuais un ours ?

G : Dans ce temps-là, on en mangeait tout le temps nous autres ces choses-là, après *ça* on a arrêté. Je ne sais pas pourquoi on a arrêté cette coutume-là. J'imagine c'était la pollution, je pense. Et les gens ont commencé à arriver ici et qu'on a vu les ours commencer à manger dans les dépotoirs. *Y'avait* pleins de cochonneries dans ces endroits-là. On n'a pas délaissé l'ours, on a continué à chasser l'ours, mais on essayait de s'éloigner de ces endroits pour tuer l'ours. On essayait de tuer l'ours assez éloigné des chantiers forestiers et des compagnies forestières. C'était eux autres qui étaient ici et le constructeur de chemin aussi qui passait ici, O'Connell dans ce temps-là, en 1950, dans la fin 40 peut-être.

K : (...) Si on parle de l'ours, on le met dans la catégorie des gros gibiers.

G : Oui.

K : Quand on dit « gros gibiers » est-ce qu'y'a un mot qui existe pour désigner les gros animaux ou faire un groupe d'animaux ? Ou, si le mot « gros gibiers » c'est un mot qui est arrivé par la langue française.

G : Moi, je pourrais pas le dire, je ne suis pas capable de dire ce mot, là. Je ne me souviens pas si *y'a* un mot qui existe pour *ça*. (réfléchi) On dit le « vieil ours », « gros original », le *p'tit*, mais...

K : Pis quand on dit à quelqu'un : « *je suis à chasse à l'ours ou à chasse à l'orignal* », qu'est-ce qu'on dit ?

G : *Ben* on dit : « *je cherche l'ours ou ben, je cherche l'orignal* ».

K : Comme on le dit en français.

G : C'est un peu de même... « *Ntumushuan*⁸ », « *Natu nepau mashk*⁹ ».

K : Ça doit être la même chose pour les petits gibiers.

G : « *Nan tuamau mashk*¹⁰ », « *Nan tuamau mush*¹¹ »

K : Moi, je veux voir parce quand on parle d'*ilnu aitun*, on met des catégories « chasse au gros gibier »...

G : *Y* doit l'avoir le mot, parce que notre langue était très *très...y'avait* un mot pour chaque chose. C'est parce que nous autres on a perdu la pratique, on le parle presque plus. Très rare qu'on va le parler à *Mashteuiatsh*, parce que *y'en* a plus beaucoup non plus qui le parle à *Mashteuiatsh*, ou ceux qui parle *y* vont parler le français, parce *qu'y* pense que *tu comprends pas*.

K : *OK. J'vas...* peut-être avec *Telesh*, quand je vais voir *Telesh*, je vais lui en parler.

G : Parce que moi, *sheiash* c'est le vieil ours, *mush*¹², *tshemush*¹³, ça c'est le gros orignal.

K : Quand on parle d'orignal, est-ce que tu peux me décrire des lieux propices pour la chasse ?

G : *Ben* oui, sur le terrain ici, l'orignal se tenait juste à un certain endroit où il a sa nourriture d'abord, *ça* lui prend des feuillus. *Y* va se tenir dans le feuillu. Nos feuillus ici on va le trouver dans ce qu'on appelle nos *p'tites* montagnes, des collines, mais c'est des *p'tites* montagnes. De temps en temps, *y* vont descendre dans les savanes, c'est pour se rafraîchir *y* vas se coucher dans la savane. Une journée comme aujourd'hui, *y* vas se coucher dans la savane ou *y* vont passer dans une savane et *pouf!* *y* vont s'écraser à terre, là. Comme si *y* tomberait... mais *y* se couche. Moi, je le sais c'est comme ça que je l'ai vu faire pour son lieu, *ben* c'est surtout où il y a de la nourriture.

K : Quand tu parles de savane, *ça*, c'est à l'automne, c'est ça ?

G : Non, durant l'été ces temps-ci là, *y* va faire ça, quand *y* fait ben chaud là. *Y* va se coucher dans une savane dans un endroit frais. Parce que c'est toujours frais une savane, c'est de l'eau fraîche en dessous.

K : *T'en a* toi ici sur ton territoire ? (savane)

⁸ Signifie : je cherche l'orignal

⁹ Signifie : je cherche l'ours où il dort

¹⁰ Signifie : je cherche ou je chasse l'ours

¹¹ Signifie : je cherche ou je chasse l'orignal

¹² Signifie : orignal

¹³ Signifie : le vieil orignal

G : Oui, oui, *y'en* a plein ici.

K : Par rapport à l'original, *y'as-tu* un rituel qui est fait ? Un rituel spécial ?

G : Lorsqu'on chasse ? Oui, oui. *Y'en* a pour toutes les animaux, le respect, la spiritualité si on parle. C'est des choses qu'on faisait encore autrefois, nous encore on le pratique, je respecte *ben ça* moi, les vieilles traditions. Pour l'original d'abord, lorsque l'on va tuer l'original, c'est, le rituel du tabac qui se fait. Tu peux le faire avec l'original aussi, *ça* se fait en tout temps. Dans la neige... quand tu tues un original, on le fait. Lorsque tu viens pour dépecer ton original, tu veux le vider, on prend les parties génitales et on va accrocher *ça* dans un arbre. *Ça*, c'est encore une autre affaire qu'on doit faire. Pourquoi tu fais *ça* ? On le demandait. Tu dois le faire c'est tout. C'était la seule explication que nous donnait nous autres, on nous donnait pas la raison de *ça*. C'est une affaire que tu dois faire. C'est comme *ça* que moi j'ai appris, ce n'est que plus tard, qu'on apprend la signification de ces choses-là, le pourquoi de ces choses-là. C'était le respect envers l'animal qui s'était donné sa vie pour que tu te nourrisses, te vêtir et nourrir ton entourage avec toutes ces choses-là, qu'on a de l'original. Et puis, côté croyance c'est *qu'y est un* abondance à l'avenir, que tu demandes aux esprits de l'animal de te... presque de te pardonner là, *tsé* pour lui avoir enlevé la vie et que lui va se recréer par la suite. C'est un peu *ça*, *là*, que les indiens voyaient *ça*. L'ours, *ben* c'est la même chose aussi.

G : C'est des choses que moi, j'ai appris et je pratique encore, que j'ai été enseigné par mon père. *Y m'a* jamais dit le pourquoi de *ça*. Mais ce n'est que plus tard que l'on voit, lorsqu'on a l'âge de raison. On commence à comprendre des choses, le pourquoi de *ça*. Je lis un peu aussi des traditions d'autrefois et ils l'expliquent de cette façon-là aussi, eux autres.

K : Aussi à force de pratiquer, c'est ta propre expérience, c'est ta propre vision que tu développes aussi par rapport à *ça*. Tantôt, on parlait de gestion de ressources, par rapport à l'original, est-ce que tu savais à peu près le nombre de mâles ou de femelles que tu pouvais avoir ? Est-ce que tu faisais des fois un repérage ?

G : Quelqu'un qui est sur son territoire de trappe, de chasse se promène sur son terrain. Il regarde par terre et voit des traces, c'est une femelle *pis* un *p'tit* mâle qui est passé *icitte*. À l'autre endroit encore, la même affaire, mais les pistes différentes un peu, sont différents un *p'tit* peu, plus gros peut-être, peut-être plus petit. *Y'a* peut-être ben un chevreuil aussi qui est passé à travers de *ça*. Ici, aujourd'hui, *y'a* des chevreuils maintenant. Moi, je le vois qui a un chevreuil alentour. Le nombre exact ? Non. C'est difficile parce qu'on les voit pas, des fois y peuvent se croiser aussi.

K : Parce que ça se promène aussi un original ?

G : *Ça* se promène beaucoup. L'hiver tu vas voir *ça* mieux. L'hiver y sont dans leur ravage, *là* tu vas voir comment *y'a* de l'original. Mais y faut que tu fasses le tour de ton terrain pour faire *ça*. *Y* sont rares le monde qui vont faire le tour de leur terrain, aujourd'hui. Mais dans le temps, *ça* se faisait à pied, *y'avait* beaucoup de marche à pied qui se faisait. Marcher au-dessus 20 milles par jour, c'était normal, *ça*. 20-25 milles par jour, c'était normal. Aujourd'hui, *ben* non pu capable de faire *ça*, c'est trop dur. Peut-être parce que c'est *pu* rentable aussi. La rentabilité de tout *ça* quand tu parles de ces choses-là, *ça t'autre* peut-être l'envie de faire ces choses-là. Pour une personne qui a du temps par exemple, y vas le faire lui.

K : Fait que, il y avait une préparation...

G : Oui, oui absolument.

K : Une planification en vue de la chasse...

G : Nous autres sur le terrain, *y'avait* toujours une forme de rotation qui se faisait sur le terrain, on n'allait pas toujours aux mêmes endroits et chasse forts dans ces endroits-là. C'était une rotation qui se faisait du terrain parce que, *y s'en* prenait beaucoup de castors. *Y* prenaient beaucoup de gibiers qu'on prenait à certains endroits, il fallait faire absolument une rotation si *on veut pas*, exterminer un secteur. *Y* faut que tous les gens chassent fort si on veut faire mal au cheptel. Si *y'a* juste un terrain qui chasse fort ça dérange pas trop. Parce que l'autre, ceux qui ne chassent pas, viennent dans ton terrain. Le gibier c'est-à-dire vient dans ton terrain. On a remarqué *ça* ici nous autres, un moment donné. Les gens ne chassaient pas trop à côté, sur nos territoires, on a chassé fort et puis, le castor arrivait pareil, *ça* se remplaçait. Mais on le laissait se reproduire un peu, on chassait un *p'tit* peu plus loin. Et si on revenait tout de suite au bout de 2-3 ans, on revenait, *là* et on pouvait chasser le castor déjà. Moi, j'ai remarqué *ça* ici, moi. *Y'a* des gens qui ont chassé leur terrain fort. *Ça* arrivait nous autres qu'on allait sur l'autre terrain pis on faisait un grand bout. On avait eu la permission d'aller dans ce territoire-là. On visitait la cabane à castor, toutes les cabanes à castor vides, *y'avait* pu rien là. On redescendait sur notre territoire nous autres, le castor était là. *Y'avait* été trop chassé fort à un endroit et *y'avait* une gestion qui avait pas été faites. *Y'avait* des chasseurs qui chassaient et qui chassaient fort et qui exterminaient toute. *Y* vidaient toutes les cabanes.

K : Autant les jeunes, les vieux... (castor)

G : *Y* faut pas faire *ça*. Tu peux le faire vider une cabane, mais *y* faut que tu fasses attention, *y* faut que tu t'assures que les autres alentour, que tu vas avoir un mélange qui peut se faire quand même. C'est *touch...é* quand on chasse de cette façon-là. Il faut toujours prévoir un peu pour essayer d'entretenir ton terrain. Entretenir, *c'que cé* que je veux dire dans ce temps-là. Que tu chasses, mais que tu laisses une reproduction se faire pareil. Si tu le chasse, comme je disais toute à l'heure, si on le chassait beaucoup à un certain endroit, mais l'autre (endroit) *ça* revenait. On a été chanceux dans ce temps-là que *ça* revienne, mais que si les gens avaient fait la même chose que nous autres, on aurait tout exterminé. Parce que nous autres à ce moment-là, on dépendait beaucoup de *ça*. On vivait de *ça*, nous autres ici.

K : Toi, *ça* veut dire, de t'assurer de garder un certain nombre de castors dans tes cabanes ?

G : Oui, oui. *Ben* plus tard un peu, mon père me voyait chasser un peu, *pis*, même si mes cabanes *y'en* restait encore, *ben* j'enlevais mes pièges. *Y* disait : « *Gordon, c'est correct c'que cé tu fais là* ». Moi, j'avais cette notion-là, de pas trop les chasser fort et d'essayer d'en conserver. C'était correct, mon père me disait que c'était correct de faire *ça* de même. Parce que comme je te dis, je suis allé à l'autre territoire et comme j'ai vu toutes les cabanes vides, en visiter sept, huit cabanes et tout était vide. *Y'avait que que* chose qui s'était passé dans ce secteur-là, un peu fort.

K : *Pis* autour de l'étang du castor que lui crée, *y'as-tu* du gibier, *y'as-tu* de la nourriture autour de tout *ça* ?

G : C'est des choses qui faut tout voir, l'abondance de nourriture alentour des cabanes si *y'a* des cabanes...*ça* c'est encore un autre affaire, *ça*. Des cabanes que moi, je voyais des cabanes qui étaient trop...tout est stagnantes alentour. *Y'a* pas trop de nourriture, je vidais la cabane à ce moment-là. Je ne sais pas si je faisais *ben*, mais c'était ma méthode à moi, de vider la cabane à ce moment-là.

K : Tu voyais peut-être qui avait un cycle. Comme si elle avait atteint un cycle.

G : C'est comme si c'était stagnant. *Ça* devient stagnant un moment donné. La nourriture *y'en* a pas beaucoup alentour tu le vois *ça*. Quand tu vois ces signes-là, moi je vidais la cabane. Mais les autres cabanes soit en amont, je faisais attention, *là, tsé*.

K : Qu'est-ce qu'on retrouve quand tu dis que *c'est pas* stagnant ?

G : *Ah ! Ben*, là, tu trouves la nourriture du castor, *y'a* des trembles alentour, *y'a* des herbages, des aulnes, c'est en vie, là, *tsé*. *Y'en* a beaucoup là le castor a pas de misère dans ce temps-là, de se faire un amas pour passer un hiver, là. Mais quand tu vois que « tout est mort alentour...c'est sec » et que tu commences à avoir du bois sec alentour, *ça*, c'est stagnant.

K : *Pis l'Ihuu*, lui *y* pouvais-tu se nourrir à l'étang, avec ce qui avait? Souvent, on voit un étang ou un barrage *y'a d'la* truite...

G : Souvent dans ces endroits-là, si *y'a d'la* truite, si c'est poissonneux dans son coin, *y* peut y avoir *d'la* truite, là, bien sûr, parce *qu'y a* juste la loutre qui peut faire du dommage dans cet étang-là. Parce que la truite est comme emprisonnée, là, elle, si *y'a d'la* truite, là. Le seul qui peut venir faire du dommage, là, c'est la loutre.

K : Est malcommode, elle ?

G : *Ben* la loutre elle, a besoin de poisson.

K : Elle est tu... parce que j'entends des fois des gens qui mettent des pièges pour *pogner* le castor, la loutre a joue des tours des fois ?

G : *A* peut pas jouer des tours, parce *qu'a* peut pas trop jouer avec nos pièges sûrement, parce que si *a joue* autour de nos pièges on va la prendre, elle.

K : *OK*, c'est elle qui va se faire prendre.

G : La loutre, c'était très recherchée aussi. C'est une bête qui faut faire *ben* attention. Moi, aujourd'hui ici, faut *ben* que je fasse attention parce *qu'y en* a pas beaucoup. *J'vas* voir des pistes alentour de loutre, je vais essayer de *n'en* prendre. Mais on surveille ce que l'on prend, si on prend trop de femelles, on enlève nos pièges. Le mâle *c'est pas* pire un peu, mais la femelle surtout, on veut pas trop *n'en* prendre de *ça*.

K : C'est à moment-là, quand tu vois ce que tu prends dans tes pièges, peu importe l'animal, si tu vois qu'il y a plus de femelles, c'est là que tu vas savoir ce qui faut que tu fasses attention ?

G : *Ben*, c'est pour la loutre moi, que je parle.

K : *Ben*, pour les autres animaux ?

G : Non, non pour les autres animaux le castor est abondant ici. Dans le temps, j'imagine qui fallait faire attention à ces choses-là. Mais à ce moment-là, *y'avait* pas de chasse si on découvrait une cabane à castor quelque part, on était très très limité. Je me souviens sur mon territoire *y'avait* 20 castors à prendre ici, quand j'ai commencé à trapper ici. *Ça* c'était dans les années 50 ce que je parle. *On pouvait pas* trapper plus que ça. On avait un *quotas* à ce moment-là. Mais aujourd'hui *y'en* a tellement de castors que...on pourrait en prendre beaucoup. Même *ça* serait bon d'en prendre plus parce que si le castor devient trop proche, c'est pas bon non plus pour sa santé, il peut se détruire par la *sanguinité*¹⁴ qui appelle, là, je ne sais pas trop comment il dise *ça*. Trop proche parent, là.

K : Par rapport à l'alimentation dans votre famille, est-ce qui avait une nécessité pendant les saisons, *qu'on se dise* qu'il fallait avoir mangé un tel animal plus qu'un autre ou *ben*, ce qu'on chassait et ce qu'on voyait *ben* c'était notre nourriture ?

G : *Ça* dépend, *ça* ces choses-là, dans la famille où les hommes devaient partir. On chasse l'orignal parce que *ça*, c'était facile. On pouvait tuer trois orignaux d'un coup. *Pis* nous autres qu'est-ce qu'on faisait, les jeunes, *on charroyait l'orignal et avec le grand-père, on charroyait l'orignal* au campement et on nourrissait la famille. Les hommes étaient partis ailleurs eux autres, aller travailler ou *ben*...c'est arrivé *ça* nous autres. Mon père et mon oncle étaient partis au nord au lac *Mistassini*, au lac *Albanel* parti pour deux mois. Finalement, *y* ont été longtemps. *Y* c'était faite prendre là-bas, *y'a* une saison là, que *t'es pas* capable de rien faire pour venir nous rejoindre, donc on a resté tout seul, là. C'est grâce à ces orignaux-là, qu'on a...*ça* doit être au printemps, parce qu'aux autres sont allés chasser l'hiver et nous autres, on est allé chercher de l'orignal durant l'hiver. J'étais jeune moi, là. J'avais cinq, six ans dans ce temps-là. *Pis* déjà on suivait le grand-père nous autres. *Y'avait* moi, *Ti-Robert*, *Ti-Noune* Sinclair qu'on appelle, on était trois. On suivait le grand-père, nous autres. Je ne sais pas si Len était là, peut-être, il était là aussi. On était quatre petits, on était *toute* de la même âge. *Ti-Robert*, c'est lui qui était le plus vieux. *Ti-Robert* *y'avait* sept ans, je suppose, lui, sept, huit ans. Moi, j'ai deux ans plus jeunes que Robert, j'avais six ans, après *ça* les autres, *y'ont* cinq ans. Déjà *y'était* avec nous autres à *charroyer* la viande. Mais je pense que le grand-père *y* nous initiait à ce moment-là. Nous initiait à faire des choses, à nous tenir occupé.

K : En même temps quand on dit l'orignal, c'est la quantité de viande qu'on pouvait avoir avec *ça*. C'était important ?

G : *Ben* pour nous autres on avait beaucoup, parce qu'on avait trois orignaux là. Le grand-père s'occupait de nous autres, lorsqu'on était parti, parce que les femmes étaient pas là, *y'avait* juste nous autres. On se tentait pas loin d'où on avait tué l'orignal, où mon oncle avait tué les orignaux. Je ne souviens mon grand-père nous laissait, là, une partie de la journée à la tente. « *Amusez-vous. Faites n'importe quoi, alentour de la tente, jouer* ». Lui, *y* partait pour faire son ouvrage que lui avait à faire, parce que ce n'est que le lendemain que nous autres on est allé. On n'était pas vieux, c'est *ça*, là. Le lendemain, on partait avec notre *orignal* dans nos traîneaux. Avec des chiens on avait chacun nos chiens, nous autres. Et là, *y* fallait marcher. *Pis* nous autres *on pouvait* pas marcher *ben ben*, on marchait des *bouttes* et puis, mon grand-père arrivait en arrière : « *Hé ! Marchez-vous autres là. Y faut marcher là, nous autres, les chiens seront pas capables de traîner là.* » On embarquait sur les chiens, mon grand-père avait tout préparé d'avance. *Y'avait* mis juste une *p'tite* charge sur le chien, parce *qu'y* savait qu'on allait embarquer. Mais quand *y* fallait monter des côtes, j'imagine, *y* fallait marcher nous autres. *Ça* devait être à ces endroits-là nous autres, qui nous disputait, car *y* fallait marcher. *Ah ! y'était* bon avec nous autres.

¹⁴ Dans le sens, l'accouplement entre même génétique.

K : C'est l'fun, car c'est toute la transmission et l'apprentissage qu'on pouvait faire avec eux autres. C'était pas à la *dure*, mais tu pouvais pas dire : « *ah ! Non, non, ça me tente pas aujourd'hui* ».

G : Non, nous autres, *ça*, nous faisait plaisir et le grand-père lui...qu'est-ce que ça pouvait y faire. *Y'était* heureux aussi, *y'était* avec nous autres.

K : C'est *ça*.

G : Nous, nous nourrir là-bas. En plus de *ça*, chauffer le poêle, faire le bois de poêle, lui *y'avait* beaucoup d'ouvrage à s'occuper de nous autres. En même temps, aller chercher son orignal...les orignaux que mon oncle avait tués, ramener *ça*, là-bas au campement. De bord, on était rendus, les femmes étaient toutes là. Là-bas c'était facile, *ben* c'était facile, c'était l'ouvrage qui commençait. *Y fallait* tout arranger les peaux d'orignal, *y fallait* toute faire *ça*. *Ah ! y'ont* travaillé, *y'ont* travaillé, moi je me rappelle de toute *ça*.

K : Les peaux, c'était ta mère ou ta grand-mère qui faisait *ça*, c'était les hommes ?

G : C'était ma mère, mes tantes, ma grand-mère, mon grand-père. *Y'était* quatre femmes plus un homme. Nous autres on faisait ce qu'on pouvait. *Y* nous donnait des outils, on travaillait nous autres aussi. Mais *on faisait* pas grand-chose là.

K : On parle à peu près dans quel moment dans l'année ?

G : *Ça*, c'est l'hiver *ça*. En plein hiver, *ça* doit être dans le mois de février mars.

K : Eux autres *y* faisaient ces étapes-là, toute suite d'arranger les peaux.

G : Oui, on arrangeait toutes les peaux tannées *drette*, là. *Y'avait* beaucoup d'ouvrage. Les viandes *s'étaient* pas si mal, on faisait des échafaudages. On serrait de la viande là-dessus, enveloppée dans des écorces ou *ben*, dans des toiles qu'ils avaient. *Y'avait* pas de plastique dans ce temps-là, c'était juste des toiles en coton, en gros coton, on appelait *ça* des...je me souviens pu des noms de ces toiles-là. *Y'avait* beaucoup de travail alentour de *ça*.

K : Pour arranger les peaux, puisqu'on en parle, là, pour faire fumer, *y* devait ramasser le bois un moment donné ?

G : *Ah !* Oui, le bois pourri ? *Ah ! ça*, c'est encore un gros travail quand même aller chercher *ça*. Mais on était dans un endroit nous autres où y avait de tout. On allait dans un endroit ben spécifique, on cherchait un peu alentour de cet endroit-là, on trouvait le bois pourri qu'on avait besoin. On cherchait de l'épinette rouge, nous autres dans ce temps-là. Je me souviens fouiller dans les bois avec eux autres, ramasser le bois mettre *ça* dans des sacs pour ramener au campement.

K : Donc, partout autour de vous, vous aviez des endroits spécifiques, une utilisation pour une chose, une utilisation pour autre chose...

G : Absolument, *y'avait* tout. Mais c'est comme *ça* encore aujourd'hui. Si *tu connais pas* ces choses-là, essaie pas de trouver ton bois pourri n'importe où, là. *Bah* ! Tu peux trouver du bois pourri, mais *ça* va être du résineux que t'as. Un résineux que t'as pas l'habitude de te servir. *Ça* prend ton épinette rouge, ton épinette blanche, *meneik* qu'on appelle. C'est des bois qu'on se sert pour *ça*.

K : Dans le fond...

G : Ben y faut qui soit à point c'te bois-là. *T'arrives* à côté d'une épinette rouge, pensant que ton bois est là. Non, non. Y faut qui soit...un bois pourri. Un bois pourri, c'est du bois qui est mort, qui est brun, qui se défaît dans nos mains facilement.

K : Si je te dis...Est-ce que tu crois, dans le fond, que tu vis dans ton garde-manger ? Est-ce qu'on pourrait dire *ça* ? Tu vis, t'es couché, t'es debout dans ton garde-manger ?

G : C'est en plein *ça*. Je l'ai toujours expliqué comme *ça* moi. Dans le temps que j'ai pris ici, depuis mes vingt-cinq dernières années que je vis, j'ai toujours dit que mon garde-manger c'était *ça*, là-bas. C'est vrai *ça*, *pis* c'est encore de même.

K : Est-ce que toi t'es au centre ? Est-ce que tu le vois comme si tu étais au centre ? *Y'é* autour de toi ?

G : Oui, c'est *ça*, *y'é* autour de moi. Oui, alentour de moi, aujourd'hui, j'ai plus de connaissance un peu. Peut-être qu'autrefois, les gens mangeaient pas les champignons, mais aujourd'hui, je mange des champignons.

K : *Ouais* ? (rire) Parce *qu'y* paraît que...je ne sais pas si les *Ilnu* en mangeaient tant que *ça* ?

G : Je ne comprends pas moi, pourquoi que les *Ilnu* n'en mangeraient pas de *ça*. C'est tellement bon. Quand tu connais *ça* bien sûr. Moi, jeune, ma mère disait toujours : « *Touche pas à ça. Tu dois pas toucher à ça.* » C'est vrai qui en a qui sont venimeux, mais lorsqu'on connaît *ça*, c'est...

K : Peut-être parce que c'était utilisé par... je ne sais pas, les *shamans*...

G : *Ben*, aujourd'hui, ce que je sais là-dessus, c'est que...des écrits que j'ai lus, qui avait des médecines qu'on allait chercher là-dedans. Les shamans s'en servaient dans leur pratique rituelle, pleins de choses de même, là.

K : Je pourrais clore aujourd'hui comme *ça*.

ANNEXE VII

Verbatim de l'entrevue de Thérèse Bégin

Entrevue Thérèse Bégin

- Lieu : Territoire familial, Lac *Gabriel-Fleury*, Secteur Lac *Ashuapmushuan*, le 06 septembre 2011,
- Durée : 1 h 20 min 22 s

Katia : Moi, c'est que je suis venue te rencontrer aujourd'hui parce que mon sujet de maîtrise, c'est...ça s'appelle *Témoignage d'un homme et d'une femme ilmu sur la pratique d'activité traditionnelle sur le territoire de chasse*. Moi, c'est dans le but...on dirait encore, je me répète, mais pas vraiment...Parce que moi, étant donné que ma base est en géographie, bien moi, je veux voir qu'est-ce qui se passe. Des façons que vous utilisez votre territoire. La façon qu'on va faire...moi j'ai quand même des notes et des thèmes assez général. Mais l'entrevue, c'est comme si, c'était nous deux qui va diriger. Moi, je vais te poser des questions à travers les choses que tu vas m'améné aussi. C'est vraiment comme ça, à bonne franquette, *on devrait* durer à peu près une heure. J'avais prévu venir te rencontrer une deuxième fois, qui va être une autre étape suite à ça. Tu dois déjà avoir fait des entrevues, tu dois savoir comment ça fonctionne avec les formulaires de consentement. (Lecture du formulaire de consentement)

Katia : Ça se peut que durant qu'on va discuter, que je prenne des notes. Mais ça, c'est pour mes notes personnelles. Bon et bien, j'ai déjà introduit *pour ce...que j'étais* pour te questionner. Moi, la base ça aussi ça rapport avec l'alimentation, veut, *veut pas* la pratique d'*ilmu aitun* ça a rapport avec l'alimentation. Pour commencer, j'aimerais ça que, verbalement que tu me décrives ton territoire, tes limites, ton territoire où est-ce que c'est.

T: Moi, premièrement le territoire, ça a 25 km². Ça commence justement, juste avant mon oncle Thaddée. Autrement dit, quand on monte vers la 117 (km), ça commence...y'a une p'tite rivière, on dépasse la p'tite rivière *pis* c'est juste en haut de la côte qui passe finalement, la ligne de territoire. Et ça, c'est la rencontre de toutes les cours d'eau. Autrement dit, de l'autre côté du chemin (route 167) vers *Spencer*, le lac *Spencer*, dans ce coin-là y'a deux lacs. Y'a un lac qui déverse vers le lac *Chigoubiche*, vers mon oncle Thaddée et l'autre y déversent vers nous autres, autrement dit, à partir du 117 (km). *Pis* ça va rejoindre jusqu'où l'autre bord, l'hôtel *Aigremont*. Dans ce coin-là, l'hôtel *Aigremont* qui veut dire, où le pont de la rivière *Normandin*. *Pis* ça, c'est la limite de territoire. Et si on va, vers de l'autre côté vers le lac *Marquette*, ça passe au deuxième rapide en traversant la rivière et ça va jusqu'où la rivière la *Souche*, que ça s'appelle. Ça la limite-là, y'a encore une hauteur, c'est pour ça qui a le rapide qui est là, avant de prendre la rivière *Marquette*. Autrement dit, y'en a un bout en descendant la rivière *Marquette*, mais où les hauteurs qui contient finalement, l'autre territoire qui appartient aujourd'hui à mon oncle George. Parce que l'autre côté, ça appartenait à Barthelemy avant ça. Là, y'ont changé eux autres. Là, le territoire se limite, là, de ce coin-là. Après ça, ça va rejoindre en descendant de l'autre côté, ça va rejoindre la rivière du *Grand Portage*. *Fais que* le territoire c'est ce que ça donne finalement, environ 25 km².

K : *Pis* quand on parle, tu me décris ce territoire-là, est-ce qu'il y avait des noms en *ilmu* ?

T : Oui, oui, c'est sûr.

K : Est-ce que tu peux me les nommer ?

T : Les lacs et les rivières là, c'est sûr y'ont été changé. Parce que comme la rivière *Normandin* c'est *Nikapau*¹⁵ *shipi*¹⁶, après ça la rivière *Marquette* ben là, c'était encore un autre nom qui avait été avant ça...

¹⁵ Rivière Nicabau

K : C'était ? La rivière *Marquette* tu dis...

T : Oui. (réfléchi)

K : *Ça se peut-tu mashkushkan?*

T : *Mashkushkan shipi, ça, c'est ça.* Après *ça* tu t'en vas à *mistikuputakan shipi* (rivière *Grand Portage*) de l'autre côté. *Ça fait que* là, autrement dit, ce qu'on voit ici en face (lac où se situe son camp aujourd'hui), *ça* vient *pogner* finalement... parce qu'ici avant *ça* le nom du lac *icitte* en avant là, *ça* s'appelait *kukutaukatsh*, *pis* le lac aujourd'hui c'est le lac Gabriel Fleury. Après *ça*, *ben* la rivière qui descend, là, *icitte* en face qui descend vers *l'Ashuapmushuan* en *faite*, *ben* aujourd'hui c'est la rivière *Licorne* qui appelle, *kukutau shipi*, nous autres. C'était, finalement, ce qui désigne les lacs. C'est sûr qu'à l'intérieur y'a beaucoup de lacs et d'autres rivières qui ont eu d'autres noms.

K : C'est intéressant de voir ta délimitation...

T : *Ben moé*, j'ai eu la chance de le parcourir justement avec mes parents. C'est pour *ça* que je sais exactement où c'est que la limite à passe. On me l'a montré et on me l'a appris aussi. Parce que mon père y me disait toujours : « L'autre côté, oubliez pas, ça appartenait... » par exemple « ...à mon oncle Thaddée ». De l'autre côté plus loin, parce que nous autres, où le grand chemin, là, on peut mettre 1 km ½ quasiment encore de territoire, là. Puis *ça c'ta limite*, là, c'est pour *ça* que je dis y'a le lac, là et l'autre lac, là. Le lac qui descend là-bas, c'est la limite à mon oncle Thaddée et l'autre côté, *icitte* c'est à nous autres.

Autrement dit, toutes les lacs et les rivières descendant vers la rivière finalement, *Ashuapmushuan*. Un *boutte pas toutes*, un *boutte toutes* les rivières et les lacs qui descendent aussi dans le lac *Ashuapmushuan*, où les limites de terrain, là, *ben ça* été toujours *ça*, par mes parents et mes grands-parents. C'est comme *ça* quand on y allait. On allait faire la chasse *pis toute ça*, la trappe. *Ben là*, mon père disait : « *Icitte, oui on est correct. Mais on va pas tendre des pièges, ni des collets l'autre bord, on tente icitte, c'est icitte qui est la limite.* » On faisait mettons une demi-heure, trois quart d'heure et la limite elle, était là, *pis c'est par icitte* qu'on chasse.

C'est comme *ça* qu'on a pu toute savoir comment notre territoire est limité. *Ça*, je pense que c'était une bonne chose pour toute notre famille, autrement dit qu'on soit capable de dire, « *Ben de l'autre côté, ben c'est pas chez nous* ». C'est de valeur, même assez que... Je peux te conter une petite anecdote là-dessus. Mon père, un moment donné, était *allé* avec un autre monsieur. Parce que le monsieur voulait aller voir un lac. Mon père a tiré un castor. *Ben y'a* été donné le castor au monsieur, à la personne finalement, à... Manigouche, à monsieur Manigouche, Bernard Manigouche. C'était l'autre côté, parce que nous autres, je te dis le pont, *y'avait faite un autre boute*, *y'avait* un lac. Et avec *qui mon père était*, *y voulait* aller voir *c'te* lac-là, je ne sais pas trop dans ce temps-là, c'était les chercheurs d'or, *c'était un affaire* de même. Mon père était allé avec et mon père y dit : « *Le castor, je l'ai tiré y'était juste-là* ». Et eux autres étaient pas *tenté ben* loin eux autres, monsieur

¹⁶ Signifie : rivière

Manigouche, et *y'a été lui* donner le castor. Là, monsieur Manigouche *y'a* dit : « *R'gar, je vais le faire cuire soit dans deux ou trois jours et je vais le faire fumer pis toute ça et vous viendrez le manger toé et toute la famille.* » *Y nous a* invités autrement dit...

K : C'était des belles coutumes, hein ?

T : Oui, ça nous autres y se côtoyaient beaucoup. C'était vraiment un respect comme ça. C'est pour *ça* que même si on voyait d'autres choses à l'extérieur du territoire, on n'oseraient pas, parce que ce serait de manquer de respect finalement envers...

K : C'était comme ça pour *toutes* les animaux, tu penses ?

T : Oui, oui.

K : Parce que des fois, l'orignal se promène, je pensais des fois que...

T : Ça fait pas longtemps *qui peuvent* aller partout. *Ça* fait pas tellement longtemps parce qu'avant ça, quasiment *toutes* les chasseurs allaient dans leur propre territoire. *Ça* fait pas longtemps que c'est libre d'aller partout dans le temps de la grosse chasse. *Y peuvent* aller partout, mais je pense *qu'y* ont juste trente jours pour le faire. Après *ça*, *y* sont sensés de chasser dans leur territoire si jamais *y'ont* pas tué. *Ça* fait que c'est *ça* notre limite de territoire pour nous autres, pour la famille à mon père, là, Malek Bégin.

K : C'est bien. J'aime comment que tu le décris. À travers tes yeux, on dirait que je fais le voyage. Quand on parle des saisons, on vit au cycle des saisons. Un moment donné, on est comme sur le lac-Saint-Jean, comme pour débuter, je vais partir du lac-Saint-Jean. Est-ce que toi t'as vécu *ça de* partir du lac-Saint-Jean pour monter en territoire, en canot ?

T : Oui, une fois, j'ai eu le privilège comme on dit de partir du lac pour monter... c'est sûr que j'étais pas vieille, mais je m'en rappelle.

K : À peu près, quel âge tu penses ?

T : Je devais avoir 6 ans. Justement mon père avait dit... cette année-là, *y'avait* acheté un grand canot 18 pieds. Mes deux frères avaient eu la chance d'avoir un canot de un de mes oncles au lac à Jim, mon oncle Jean Raphaël et *y'avait* un canot de 16 pieds. On avait finalement parti du lac, le matin *ben* de bonne heure quand s'est *ben* calme et là, on avait pris la rivière *St-Félicien (Ashuapmushuan)* et tout *ça*. On avait monté. Mais pour monter, *ça* prend pas loin d'un mois, pas loin deux mois, avec le bagage avec tout, ce que tu montres, autrement dit. *Ça* je pense que mon père *y l'a* faite au moins une fois, pour *qu'on aille* cette expérience-là une fois, dans notre vie. Parce qu'après *ça*, on l'a pas refaite de *toute* le trajet.

K : *Pis* quand tu pars de *Mashueiatsh*, tu passes par la rivière *St-Félicien*, est-ce que tu te souviens si on faisait de la pêche ?

T : Oui, c'est sûr. Surtout quand t'arrive après les portages, quand t'arrive après les rapides, là, *en en haut*, le soir c'était le souper. Plus tard, mettons, si t'avais un filet, tu mettais un filet de *nuite*¹⁷. Une *nuite* c'était assez, tu vas avoir du poisson pour deux, trois jours. Surtout pour la ouananiche, là, parce que plus haut tu n'avais pas de la ouananiche, là. Elle se rendait pas *ben, ben* loin avant *ça* la ouananiche.

K : *Pis* quand on montait comme *ça*, t'avais des endroits où est-ce que tu campais ? C'était une nuit ou deux nuits ?

T : Non, c'était juste une nuit. Parce que mon père la façon qui procédait, quand on arrivait vers la fin de l'après-midi, pendant que ma mère préparait le souper, lui prenait... Mettons qui avait *un portage à faire*, y prenait le bagage et *y allait*, le porter à l'autre *boute* du portage. Où, on pouvait reprendre le canot pour continuer la rivière. C'était exactement, chaque fois, c'était toujours la même chose. *Ça*, c'était pour prendre de l'avance. *Pour pas* attendre là-bas, le lendemain et *ça* auraient peut-être été une perte de temps aussi. Parce que nous autres, on n'a pas resté trois ou quatre jours à la même place. *Ça* tu restes quand *y mouille*, tu restes là, pour une journée ou deux. Quand *y fait beau*, c'est à *toutes* les jours que tu avances.

K : *Pis* ta mère elle, elle s'occupait du campement. Est-ce que c'est elle ou ton père qui montait la tente ?

T : Non, non. Il l'aidait pour monter la tente. Après la tente est montée, c'est surtout ma mère autrement dit, le sapinage *qu'a* mettait. Elle allait *casser* son *sapinage*¹⁸. Après ça, elle aidait à mon frère le plus vieux pour le bois. Elle s'occupait aussi de faire la nourriture.

K : Les enfants participaient aussi au campement ?

T : Oui, oui.

K : À partir de là, le portage... Est-ce que vous étiez d'autres familles aussi ?

T : Non. On l'a *faite* juste notre famille.

K : Vous étiez à peu près combien ?

T : On était sept.

K : Ça veut dire deux adultes avec les enfants.

T : Oui.

K : Tu étais la plus jeune dans ce moment-là ?

T : Oui, j'étais la plus jeune.

K : Le voyage quand même tu t'en rappelles bien ?

T : Oui.

¹⁷ nuit

¹⁸ Appellation populaire signifiant plusieurs branches de sapins

K : Est-ce que tu peux me dire à peu près les endroits où vous campiez ? *Y'avait*-tu des noms de lieux ?

T : *Moé*, la seule place qui m'a resté, c'est la place qui s'appelle *lushkahitan*. C'est une place où c'est *ben* dangereux, là, pour le rapide. Je ne sais pas si c'est parce que ma mère a répété dans cette journée-là, vers la fin de la journée, *y fallait pas que j'aille* sur le bord de la rivière. Parce que dans ce temps-là, l'eau a montait. *Ça* faisait comme un gros bouillon. Pour elle, quelqu'un qui regarde *ça*, *ça* peut devenir étourdissant. C'est pour *ça* que *c'te* place-là, je m'en rappelle. *Lushkahikan*, *c'te* place-là, j'ai resté marqué. D'autres places aussi, *y'avait* où... la Chaudière. *Y'a c'te* place-là, qui est quand même assez spéciale. Dans ce temps-là, *c'était* pas comme aujourd'hui. Parce que je suis allée voir dernièrement, c'est changé.

K : Est-ce que vous campiez là ?

T : Oui, oui.

K : En bas de la Chaudière, j'imagine ?

T : Oui, en bas. C'est un petit peu plat et c'est là qu'on campait.

K : Pis le mot que tu m'as dit tantôt, ça veut dire ?

T : *Lushkahikan*, ça veut dire que, où le rapide *ça* fait comme une grosse chaudière.

K : L'eau qui revient...

T : Oui, quelque chose comme *ça*. C'est comme *ça* qui l'appelait eux autres, ma mère. *Ça* m'avait toujours resté *ça*. *Ben* j'étais impressionnée de voir *ça*.

K : *Ben* avec des yeux d'enfants. Est-ce que tu te souviens que tu avais rencontré d'autres familles ?

T : Non. On avait rencontré personne, personne.

K : Pis c'était l'automne, ça ?

T : Oui, c'était au début de l'automne. Même de *ça*, c'était quasiment les dernières semaines *d'août* (sic). Parce qu'on était allé passer une *coupe* de semaines au lac à Jim, où mon grand-père et mon oncle Ti-Jean. *Pis* quand on avait parti, *ben* c'est là, qui avait donné le canot à un de mes frères. Là, mon père avait dit *ça* : « *J'aimerais ça le refaire* ». *Ça* fait qu'on *l'a* refait une fois au moins.

K : Un coup vous avez monté l'*Ashuapmushuan*, est-ce que vous bifurquez vers une autre rivière, pour monter jusqu'ici ?

T : Nous autres on a pris, *on a pris* l'embranchement vers la rivière *Chigoubiche*, là. On a pris cet embranchement nous autres. Au lieu de faire tout le grand détour pour monter, jusqu'à l'*Ashuapmushuan*, là. Parce qu'on *s'en venait par ici pareil*, mais c'est sûr, qui a des *portages à faire*.

K : Quand on passait là, c'était le territoire d'une autre famille qui était là ?

T : Oui, c'était une autre famille qui était là. C'est sûr qu'anciennement, *que* mon grand-père le territoire *y'en* avait grand. Tantôt, je t'ai nommé, justement à l'autre *boute*, là, où la rivière *Normandin* qui appelle, où le rapide. Mon grand-père y commençait, là, son territoire. *Ça* allait autrement dit, jusqu'au lac à *Loutre*. C'était *ça toute* le territoire qui avait eu de ces grands-parents, de son père, fait *qu'y* avait tout *ça* de territoire. *Ça*, c'était mon arrière-grand-père qui avait *ça*. Mon grand-père, le père à mon père, c'est *ça* qui avait aussi. Mais plus tard, le père de mon père... *y'avait* dit : « *R'gard monsieur Moar...* » *y* savait pas trop si *y'allait* partir, et tout *ça*, comme il travaillait à la baie d'Hudson... c'est comme si *y'avait* pas d'autres places. *Pis* vu que lui, il le connaissait bien et ses enfants *y'avaient* été élevé ensemble, *ça* fait *qu'y'a* dit au monsieur : « *Au lieu de t'en aller, j'sais pas trop où* »... peut-être *y* savait pas trop où aller non plus, il lui a dit : « *R'gard tu chasseras par icitte* ». Parce que dans ce temps-là, la fourrure surtout le vison, *ça d'l'air*, *y'était* tellement cher et c'est une place pour le vison. *Ça* fait que *là*, *y'a* dit à monsieur Moar : « *R'gard pour le moment t'élèvera ta famille icitte, dans ce boute-là. Plus loin, ben on va voir c'est quoi que mon père va décider* ». *Ça* fait que *là*, mon grand-père Napoléon, c'est lui qui avait dit *ça* à monsieur Moar.

K : Tommy Moar ?

T : Tommy Moar, oui. *Ça* que *là*, quand Napoléon a séparé le territoire avant qui part, *c'est qui a dit* : « *R'gard ce boute-là, toi tu vas protéger ce terrain-là* ». Les limites toujours par les cours d'eau. *Là, y'a* dit à mon père : « *Ça, c'est ta limite à toé. Ça, ton territoire à toé* ». Mon oncle Barthelemy, c'était pareil, mon oncle George, c'était pareil et la chose que je demande à Thaddée : « *de pas déranger monsieur Moar qui est là* ». *Y'a* pas dit qui le donnait, *y'ont* constaté qui avait emprunté le territoire-là, pour élever ses enfants. *Y'a* été jamais dérangé, nous autres, *c'est pas* sur notre territoire non plus. *Pis* mon oncle Thadée, lui *ben y'allait* pas si loin que *ça* non plus *là* pour aller chasser, *y'avait* quand même assez large de territoire. Autrement dit...

K : C'est comme si le nommait gardien de ce coin-là.

T : Oui de ce coin-là. C'est comme *ça...ben là* en montait, quand on a monté à partir de telle limite la rivière, ce côté *icitte*, c'est Robert (Moar) qui peut chasser. C'est ce côté *icitte*, jusqu'à la limite... *Tsé* quand t'es jeune *là*, on remarque beaucoup quand on vit comme *ça*. Tu le vois aussi que c'était un respect. C'est pour *ça* qui me l'avait dit, pas juste à moi, mais à mes frères aussi. *Y* nous disait mettons : « *C'te partie là finalement, que ton grand-père y'a dit à monsieur Moar de vivre là et d'élever sa famille-là* ».

K : C'était une valeur importante qui était transmise que... à force de le répéter. C'est peut-être pour *ça* qu'on dit qu'il y a une différence entre vivre dans la communauté et vivre sur le territoire, hein? En territoire, on dirait *qu'on a* pas le même comportement et la même façon de se voir entre nous.

T : Juste un petit exemple que je *vas* donner. Je ne sais pas... si on a tendu le filet, exemple. Bon quand il va le voir, je ne sais pas... il peut le voir au *bout* d'un mois, deux mois, là *ben là*, il va lui raconter, « *Oui, là-bas, j'ai passé et j'ai tendu le filet une nuit, j'ai pogné tant de poisson* ». *Tsé*, *c'est* pas plus que *ça*, dans le fond.

K : C'était pas vu comme un pillage.

T : Non. C'était pour manger. Premièrement, on tire pas... premièrement, quand tu fais un voyage comme *ça*, *c'est pas* le temps non plus pour aller tuer un orignal, exemple.

K : Pourquoi?

T : Parce que ce serait perdu. À cause de la température. Pas le temps de manger finalement, tout un orignal complet. *T'es pas sur place, tu peux pas le fumer, rester là, une semaine quasiment pour le fumer.* C'est toute des choses comme ça en étant respectueux pour le territoire, tu respectes aussi les animaux, tu respectes aussi la personne de son territoire.

K : Pis qu'est-ce qu'on mange, même si on voit l'orignal et on le tue pas, on mange quoi?

T : On va avoir le poisson, c'est plus facile avec un filet. Attendre une *uite* et avoir du poisson deux, trois jours. On peut tendre des collets de lièvre, on peut aller chercher une *coupé* de perdrix, si on veut. *Tsé*, c'est toute des petits affaires que l'on peut manger finalement en montant. *Pis c'est pas gaspillé.*

K : *C'est pas* gaspillé parce qu'on le mange tout de suite.

T : C'est ça.

K : On le mange frais et il n'y a pas nécessairement de réserve de ça.

T : Non. Dans les perdrix, le lièvre, la seule chose, c'est le poisson. Le poisson qu'on peut garder. Parce que le poisson... Ce que ma mère *a faisait*, mettons mon père y tendait le filet le soir, tout de suite le lendemain a faisait un feu dehors, *pis* a mettait deux, trois *parches*¹⁹ (perches), là, *pis y'avait* trois, quatre poissons *a les fumaient drette-là*. C'est pour ça qu'a pouvait les conserver deux, trois jours.

K : *Pis* le fumage c'était juste... la *boucane*²⁰.

T : Juste la *boucane*, juste pour le garder...

K : *C'était-tu* un type de bois en particulier?

T : C'était le bouleau qui prenait. C'était le bouleau pour le poisson, maman, *qu'a* prenait elle. Parce *qu'a* disait que c'était une fumée qui était pas toxique, c'est une fumée qui va garder le poisson plus intact, il se brisera pas. C'est pour ça *qu'a* prenait surtout le bouleau pour le poisson.

K : *Pis c'était pas* du bois pourri, mais c'était du bois *qu'a faisait* un feu avec?

T : Non, c'était du bois pourri. Un bouleau pourri, mais pas pourri pour faire de la poudre-là. Mais c'était vraiment un bois pourri pour qui fasse de la fumée. Parce *qu'y a pas* de flammes *pantoute* là-dedans, *y'a* juste la fumée.

K : Est-ce que toi t'en fais, est-ce que t'en as faite du poisson comme ça?

T : Oui, oui, *pis* c'est bon. De temps à autre, on en fait encore moi *pis* Yvonne (sœur), on en fait encore. *Pis* même des fois à l'automne, quand on tue l'orignal on va *l'fumé*.

K : Le poisson c'était de la truite ça ou le doré?

¹⁹ Perches de bois d'épinette servant à tenir la tente

²⁰ La fumée du feu

T : Non, c'était le poisson blanc, le corégone, c'était surtout le corégone.

K : Quand on dit pour le garder longtemps, c'était pour l'emmener avec vous autres, *c'était pas* pour le mettre dans un endroit spécifique, pas des caches?

T : Non.

K : Est-ce que vous en faisiez, vous autres votre famille, des caches?

T : Oui, oui. *Ben* lui mon père comme *y* disait, c'était une nécessité aussi. Parce que quand tu pars, tu laisses une certaine réserve, dans un endroit. *Pis* quand tu t'en vas, je ne sais pas *moé*, pour une semaine exemple à une place. *Ben si y te manque* des choses là-bas, *ben ça* te prend encore une semaine pour y aller là. Pour aller à cette cache-là, *ben là*, qu'est-ce que tu fais? Là, tu descends tranquillement, juste avant *qui t'en manque*. Pour arriver pour que *t'aises* une journée de marche pour te rendre... *aller chercher* finalement qu'est-ce que tu as besoin, dans ta cache que *t'as mis*.

K : C'était pas pire, *y* savait calculer le temps, là.

T : Comme nous autres là, je peux dire, *j'ai pas* manqué grand-chose dans le fond. Malgré *toute* le trajet du territoire, parcourir comme on *l'a faite*.

K : *T'as* jamais eu faim?

T : Non. Mon père *y* laissait telle chose. Quand ma mère *y* disait, on va manquer de *ça*, dans une *coupe* de jour. *Y* disait : « *Ok, là on va détenter*²¹, *y faut descendre*. » *Ça fait que là* on descendait, mettons deux jours à une place. On descendait encore deux jours. *Ça fait que là*, il restait une journée *mettons* pour se rendre, aller chercher. Lui, comme je dis, nous autres on dit une journée, c'était pour lui environ une *couple d'heures* dans le fond de marche, là. Parce que dans ce temps-là, je ne sais pas si tu le sais, mais *ça* marchait, *dans un moyen temps*.

K : Oui, *y'était* en forme, hein? Nous autres, on a trop tendance à dire, *ça* prend deux heures, *un* heure et eux autres, *y'avait* pas de temps comme *ça*.

T : Lui, *y* partait le matin, *y* disait vers une heure ou *ben*, mettons le soleil va être rendu, là. Là *j'vas* arriver. *Ça que là, on a pas* eu le temps de manquer de quoi que ce soit. *Ça*, des caches *y'en* avait un peu partout.

K : Combien tu penses qui en avait?

T : *Ben, r'gard icitte, y'en avait un icitte. Y'en* avait *un* au lac *Shamushuan*²², *y n'avait un* à l'autre *bout* du lac, *y'en* avait un autre dans l'autre *bout* territoire, du lac de l'autre côté de la rivière *La Souche*. *Pis y'en* avait un autre dans la rivière du *Grand Portage*. *Ça* c'était *toute* des endroits *pis y'en* avait au centre aussi.

K : Aussi...

²¹ Défaire la tente

²² Lac Ashuapmushuan

T : Quand *ça* nous prenait à peu près quatre jours avant de s'en venir, *ben* on le savait *qu'icitte y'en* avait. *Pis* des fois *ben* souvent, si quelqu'un était respectable, mon père y disait : « *Je sais, que je peux y dire où c'est que j'ai mis ma cache* ». Parce que je sais qui va prendre juste le nécessaire de ce qui a besoin, juste un *p'tit* peu, pour se dépanner dans le fond. C'est sûr que si quelqu'un arrive *pis y prend toute, ça* serait pas autrement dit, un respect, là. Des fois, un moment donné plus tard, *y'a* dû être *restreint* justement à cause de *ça*. *Y'a* été obligé de changer sa cache de place, comme on dit.

K : *Pis* de la façon que c'était installé les caches, c'était comment?

T : Les caches c'était quand même assez haut. C'était quasiment un bon 10 pied dans les airs. Ce qui faisait, autrement dit, *y laissait* quatre bois debout, là. Là, *y prenait* d'autres bois autrement dit, de côté, et *y mettait* des bois de travers. Par-dessus, *là*, *y mettait* du sapinage, *ça* se faisait surtout le printemps, *mettons*. *Pis* son écorce *y allait* aussi le chercher le printemps, parce qu'il mettait de l'écorce... *y mettait* comme des cônes, là, sur les poteaux, *y'est* rentrait, *y faisait* des cônes en écorce de bouleau, le printemps. *Ça que là y faisait* ses quatre cônes et ils les attachaient après ces bois-là. *Pis* l'automne de bonne heure, *y allait* préparer sa cache, là. *Fais que là, y'installait toute ça. Fais que toutes ces caches là, dans le fond, y'avaient de l'écorce, y mettait* du sapinage par-dessus, après qui avait serré ses affaires pour partir.

Normalement, deux jours avant de partir tout *est* classés. *Ça*, telle place, *ça* va aller telle place... la farine, la poudre à pâte, *toute* le nécessaire, *ça* va aller dans *ce place-là*. Dans ce temps-là, on avait des chaudières en fer, les choses de *tenderflake*²³ de graisse, là, grosse chaudière de vingt livres de graisse. C'était *toute là-dedans*. *Pis pour ça que* c'était haut de même pour pas que les bêtes y aillent briser la farine *pis* la graisse. C'était *toute* dans les chaudières *ça*. Pour les cônes, attachés serrés *de même*, les souris pouvaient pas y aller. *Ça* empêchait les souris d'aller gaspiller finalement la nourriture. C'est sûr si *y'avait de* la viande séchée *y pouvait* le mettre aussi. C'est comme *ça* finalement qui faisait ses caches.

K : Tu dis qu'on retrouvait de la farine, est-ce qu'on retrouvait de la viande un peu, aussi?

T : *Ça*, la viande, *mettons* si *y fait frette* *y commence*, à faire *frette*, rendue fin octobre début novembre, là, *y pouvait* mettre les viandes. Mais c'était les viandes fumées qui avaient fumées *quasiment* une semaine de temps. Parce que quand c'est fumé, la viande *ça* devient une croûte sur le dessus. Même si *y'a* des souris qui veulent aller manger *ça*, *ben y* sont pas capable parce que c'est trop rigides, là. Parce qui *peuvent pas* aller manger la viande qui a à l'intérieur. *Pis* à l'intérieur la viande

²³ Marque de commerce

ça reste *ben* rosé après que c'est fumé. *Ça* y pouvait les laisser, là, parce que le temps était frais aussi. Au cours de l'été, y pouvait pas faire *ça*.

K : Est-ce qu'il les enveloppait avec une écorce?

T : Oui, c'était enveloppé aussi. Mais sa protection réelle de la viande, c'était l'épaisseur de la fumée qui...

K : *Pis* quand on faisait ce *fumage-là*, c'était avec du bouleau aussi ou *ben* du tremble?

T : Assez souvent la viande d'original, c'est avec le tremble. Un *p'tit* peu de bouleau, mais surtout le tremble que j'ai vu *moé*, utilisé pour le fumage des viandes d'original, d'ours. Tandis que le poisson, c'était surtout le bouleau.

K : Pendant une semaine, ça veut dire que le feu *y l'entretenait* tout le temps?

T : Oui, oui.

K : C'est *toute une job* pareil?

T : *Ça*, on dit *ça*. Mais quand on fait la fumée *c'est sûr que là...mettons* on fait une fumée, au cours de la nuit, c'est comme chauffer le poêle, *quasiment*. C'est un peu dans le même principe. Là, nous autres, on le voit *gros*. Mais quand on vit dedans, tu fais exactement la même chose, tu vas chauffer ton poêle, tu mets ton manteau, tu vas chauffer...

K : T'as d'autres occupations aussi à côté, là.

T : Oui. Autrement dit, à toutes les quatre heures. Parce qu'aujourd'hui, on trouve *ça*, nous autres...là.

K : Aujourd'hui, notre contrainte de temps est toujours là. Par rapport à tout ce que tu sais aujourd'hui, qui t'a transmis ces choses-là? Est-ce que c'est ton père ou ta mère? Qu'est-ce *qui t'ont* transmis chacun?

T : C'est sûr du côté de ma mère, *moé* j'ai commencé *ben* jeune à faire la *popote* comme on dit. Faire la *bannique*, la faire comme il faut, comment la pétrir, comment la faire cuire. C'est sûr que c'est des choses que j'ai appris *ben*, *ben* jeune. Dès l'âge de huit ans, je commençais à faire ces routines-là. À travers *ça*, à me montrait à coudre aussi, à me montrait à broder. Comment teindre aussi...des fois on avait rien que du fil blanc. Là, *a* disait : « *Ça serait l'fun de broder...de faire ci.* » *Ben là*, quand *elle avait pas* pu de fils de *flase*²⁴ autrement dit, *a* prenait ce qu'on avait. Surtout au cours de l'été, c'était une facilité pour elle. Elle allait chercher des *cocottes*. Elle allait chercher des bleuets. Elle allait chercher même de la vase, de la terre noire. *Même là*, *ça* faisait du fil noir, des fois *ça* donnait du fil brun, dépendamment comment de temps *qu'y'é* là-dedans. C'est *toute* des affaires que ma mère, elle, elle m'a transmis. *Tout en plus*, qu'elle m'a transmis son savoir-faire du mordillage avec l'écorce de bouleau. Tout *ça* qu'elle m'a transmis plus...elle me parlait toujours en français. Parce que mon père *parlait pas* beaucoup le français. *Y comprenait* ma mère tout *ça*, parce que *ça* faisait un *boute* qui *y'était* ensemble, *y'était* marié. Sauf, souvent *y* me demandait, c'est quoi *qu'a* voulait dire. Parce *qu'y* comprenait pas *toute* non plus, là. C'est comme *ça* aussi que, des fois ma mère me disait : « *Dis- lé à ton père, dis- lé c'est quoi j'ai dit* ». *Pis là, moé j'y transmettais*. Mais sans le savoir, ma mère me transmettait son savoir de traduction. *Pis* c'est pour *ça* qu'aujourd'hui, j'ai pu

²⁴ Fil à broder

apprendre à faire de la traduction. *Fait que là, a* m'apprenait les affaires comme *ça*. *Fait que là*, mon père...*ben lui y me* disait assez souvent : « *Ah! oui c'est ben correct.* » Des fois quand *y'était* pas certain, *y* regardait ma mère *a* disait : « *C'est ça que je viens de dire* ». C'est comme *ça* que j'ai appris à faire de la traduction dans le fond, sans m'en apercevoir. Pour *ça* quand on est jeune des fois...

K : *Ouais*, là, maintenant tu peux t'en rendre compte.

T : *Ben oui. Fais que c'est toute ça* que ma mère m'a transmis. Elle m'a transmis aussi pour le respect, le respect de la femme. Parce que de ce côté-là ma mère, c'était vraiment important. Parce que mon père y disait : « *Une femme faut pas qui manque de rien au campement* ». Même si *y'était* capable de travailler...*lui y fallait* qui y voit...mais des fois ma mère a disait : « *c'est pas grave, j'vas le faire le bois* ». Mon père y disait : « *Non, j'vas aller chercher les longueurs. Oui, tu peux le scier, si tu veux le scier, j'vas avoir le temps d'aller visiter une couple d'heures, d'aller visiter des pièges.* » Bon là, ma mère a prenait le sciotte, a *sciottait* du bois.

K : De toute façon, la femme devait apprendre à être autonome, parce que, quand les hommes partaient un moment donné...

T : Mais *ça* ce côté-là, autrement dit...c'était un respect envers elle, dans le fond. Ce qu'elle était capable de donner dans le travail qu'a pouvait accomplir, autrement dit...le côté de l'homme.

K : Est-ce qu'elle t'a montré à faire la petite chasse aussi?

T : Oui, je l'accompagnais...tendait des collets, elle avait toujours sa petite .410²⁵. Des fois, on voyait des perdrix. *Pis* un peu plus tard, *a* montrait comment viser avec le fusil. Comment être prudente surtout avec le fusil. Elle me l'a appris *ben, ben* jeune aussi.

Pis du côté de mon père lui, c'était surtout la chasse aux castors, comment tendre des pièges. Aller chercher un ours au cours de l'hiver. *Y'a* toujours une tradition, *là*, aussi à apprendre. Aller chasser l'original, si on a besoin. C'est sûr comme lui y disait : « *Si on a un ours, on a pas besoin d'original dans le fond. Même si tu n'en vois un, tu le tires pas pour rien, tu gaspilles pas dans ces viandes-là* ». Tout *ça*, la façon de respecter les animaux. *Pis* aussi, comment tendre au rat musqué. J'ai voyagé beaucoup aussi avec mon père. Comment ramer en arrière d'un canot. *Tisé c'est toute* des affaires que lui y m'a appris. Comment travailler avec le couteau croche. Faire les raquettes. Ma mère c'était le laçage *qu'a me* montrait. *Moé* mon père savait lacer aussi, mais sauf que c'était ma mère *ça*, le laçage *qu'a me* montré. Mon père faire un manche de hache, autrement dit, *y m'a* montré la façon de travailler les outils utiles quand on est en forêt.

K : Mais *ça* veut pas dire de bord, quand je t'entends parler, parce que le couteau croche c'était pour les hommes, *ben* les femmes pouvaient pas y toucher. *Y'avait* pas de restriction à *ça*.

T : Non, pas du côté de mon père en tout cas, *y'avait* pas de restrictions dans notre famille, nous autres.

K : Le but c'était que tu sois débrouillarde et que tu saches...

T : Que je saches manipuler, car c'est quand même dangereux quand *tu sais pas* manipuler un couteau croche. Tu peux te briser la *bedaine* (ventre) *c'est pas* long. Parce que *ça* coupe *ça*, *là*, c'était vraiment quelque chose de coupant. *Pis* quand *tu sais pas* comment travailler avec, *ben* si tu passes *doite* (tout droit), *ça* peut être dangereux.

²⁵ Calibre d'un fusil de chasse

K : *Pis à partir de ce que ton père t'a montré, tu parles de la trappe et tout ça, toi en même temps ça faisait en sorte que tu connaissais ton territoire, pour aller chercher tes animaux que t'avais besoin.*

T : Tu viens justement... comme au cours de l'hiver. L'hiver, *ben* avec mon père, si on avait besoin d'un orignal, par exemple si on avait besoin de la peau, si on avait *pu* de viande, si on avait du castor ou *ben*, quelques lièvres... Parce *qu'y a* des années, *on peut pas* dire où *y'a pas* toujours eu d'abondance, là. *Y'a* eu des périodes où *y* avait *pu* quasiment de lièvres et quasiment *pu* de perdrix, après ça le castor y se pognait très très peu. *Ça y'a* des périodes de chasse comme *ça* que *ça* arrive que *tu pognes* pas d'autres gibiers, *tu pognes* quasiment rien. C'est quasiment comme un temps mort comme on dit. *Ben là*, quand t'as *pu* de viande, *ben t'es* obligé d'aller chercher de la viande d'orignal. *T'es* obligé d'aller chercher un orignal pour manger, *veut, veut pas*.

Fais que là, mon père y disait, *y* voyait une montagne, là *y* disait : « *C'te place là, y'a du sapinage* ». Autrement dit le sapin blanc, *pis l'hiver* c'est ce qui mange l'orignal. Là, *y* disait : « *C'te place là, on va aller*. *C'est sûr qu'y a des places on va voir des pistes d'orignal* ». C'est sûr que dans ces années-là, *y'avait* beaucoup, *beaucoup* de neiges aussi. Moé, j'ai vu jusqu'à huit pieds de neige, en pleine forêt. *Pis là* tu vas voir les *orngnals*, *ça* se tient en troupeau dans le fond, *pis ça* fait pitié de voir *ça*. *Ben* dans ce temps-là, mon père *y* disait : « *Je vais tuer le plus proche pour que les autres soient plus tranquilles* ». *Y* prenaient dans le fond, le plus proche du bord, pour pas tout effaroucher les autres. Parce *qu'y savent* où aller quasiment, *y'ont* juste un chemin, deux, trois chemins, *là*, à suivre. Quand tu en vois, quasiment une quinzaine ensemble, *là*, *ça* fait pitié. *Ben là*, dans ce temps-là, *ben y nous* montrait *ça* à quelle place l'orignal *y* pouvait se tenir au cours de l'hiver. Au cours de l'automne de bonne heure, *ben ça, ça* arrive souvent qu'on le voie dans la rivière *pis tout ça*. Encore là, si on a besoin c'est sûr qu'on va l'abattre, mais si on en a pas besoin, *ben tu passes à côté*, tu le laisses faire dans le fond.

K : *Pis l'ours, lui, tu disais tantôt, aller chercher l'ours l'hiver, on allait le chercher parce qu'on avait une nécessité ou c'était dû à un rituel?*

T : Oui, parce que comme je disais tantôt, *y'a* des fois où tu peux manquer ou presque manquer de graisse surtout. On sait que l'hiver la graisse d'ours, *c'est l'idéal dans le fond*, au cours de l'hiver. *Pis* mon père mettons ce qui faisait, *y'arrivait*... je peux dire, *mettons* fin janvier, *mettons* jusqu'à fin février. Là, dans *c'te* période pour lui, c'était propice si on avait besoin de graisse.

À ce moment-là, au cours des voyages qui faisaient sur le territoire, c'était une chose qui remarquait les tanières d'ours *où c'est qui peuvent être*. C'est vraiment important quand tu sais où il y a une tanière d'ours. C'est sûr qui a des façons de procéder. Premièrement, *c'est qui me montrait y dit* : « *R'gard cet hiver si on a besoin* », entre autres on était au lac *Shamushuan*. *Là*, on était dans le portage *pis tout ça*. *Là, y'avait* un ours qui avait cassé du sapinage. Après *ça*, *y dit* : « *R'gard, l'ours va toujours casser le sapinage à l'envers d'un être humain, pour cacher à quelle place où il a cassé son sapinage* ». Parce que ce *sapinage-là*, *y* va le prendre pour *boucher* sa tanière, quand *y* va rentrer. *Là*, à ce moment-là, ce que mon père *y* me disait : « *Regarde ben, nous autres on va casser le sapinage comme ça, tandis que l'ours va le casser par en dessous, pour pas que ça parait, où qui a cassé. Mais la seule chose qui faut que tu « saves », y va mordre l'arbre à quelque part, y va mordre un arbre avant d'entrer. Pis le côté qui va mordre l'arbre, c'est le côté où va être sa tanière* ». *Ça fait que là*, j'ai regardé *ça*. *Pis là*, on est allé, on s'est rendu à la tanière. C'est à peu près 50 pieds dans le plus, là, *y'avait* une grosse roche, *fait que là*, mon père a dit : « *R'gard là. R'gard la tanière est là. Pis le sapinage qui a pris là, ben y'a bouché sa tanière avec le sapinage. Si on a besoin, au cours de janvier, février, on va venir icitte. Y'en a un autre par là, mais...* » *Y* savait où *sontaient* les tanières.

Fais que là, lui y savait où ce que c'est. Pas besoin de faire une remarque, rien. Au cours de l'hiver, on sait que le portage est là. Le portage y passe là. On passe finalement tout le temps-là, à toutes les fois qu'on descend par là. *Fait que là*, une bonne fois, y dit : « *On va y aller parce qu'y a quasiment pu de graisse, avant d'aller chercher l'autre graisse plus bas, ben là, ça va prendre encore trois ou quatre jours. Ben, on va aller chercher l'ours* ». *Fait que là*, j'vas avec.

On va où la tanière, c'est qui a faite quand on a arrivé là, y'a parlé à l'ours, y'a dit : « *J'te remercie de m'avoir montré la place que t'étais... où est ta tanière. Je sais que t'es là, pis là ben tu vas me servir. Tu vas me rendre service* ». *Fait que là*, y'a enlevé le sapinage. *Fait que là*, y'me dit à moé : « *R'gard va cogner plus loin là-bas, plus loin où la tanière. La « wash » est là, pis va cogner plus loin. J'vas le faire sortir le trois quarts, parce que lui, yé comme engourdi. Y dort. Pis y'est pas encore changé de place, y'est pas encore viré de bord* ».

Fait que là, quand l'ours sort, lui y'est sur le dessus de la tanière *icitte* (montre en haut du trou), *fait que là*, il peut le tirer. L'ours y tombe là, dans le fond. *Fait que*, y reste juste à le sortir. L'ours, je ne sais pas si tu le sais, là... nous autres, là, on a vu c't'ours-là, y'était tellement gros, là, tellement gras, y'avait quasiment pas de viande. C'était quasiment rien que du gras. J'pense ça avait donné chaudeire de vingt livres de graisse. Mon père était tellement content que ça avait pas de bon sens. On a eu de la graisse amplement. Ma mère a toute arrangé la viande, pis a toute arrangé la peau. La peau ben souvent, c'était des mitaines, des bottes ou encore, des couvertures. Pis quand t'as une couverture avec ça, t'as jamais frette. *Le frette passe pas au travers*.

K : Ah! Oui. Il savait-tu qui était gros comme ça, l'ours, tu penses?

T : Non. Pis après, ce que j'ai trouvé ça bon. Lui, la façon qui a vu son père procéder, lui pour qui n'ait un autre chaque année, moé j'ai toujours dit... sans me le dire... parce que des fois, tu r'gard pour comprendre... Mon père sort son paquet de tabac, y roule une cigarette, moé j'étais sûre, y vas fumer. Après qui aille tuer l'ours, lui, y'était dans la *toboggan*²⁶, l'ours. Ça fait que y'a pogné une allumette et mets ça dans la tanière d'ours. Y dit : « *Je veux que tu reviennes l'année prochaine* ». On a repassé l'année d'après, encore la même chose, le *sapinage cassé*, après ça, où qui a mordu, y mord pas à la même place, soit plus bas ou ben, plus haut. Pis c'est ça, la grandeur... (rire) c'est la grandeur de l'ours. (rire)

K : Ben oui !

T : Moé, j'te dis que je savais pas, mais lui y devait le savoir la grandeur de l'ours, qui était. À y'où c'qui va mordre, là, l'arbre, pour montrer la tanière. (rire)

K : Ben oui ! *Fait que* l'affaire de la cigarette, l'affaire du tabac, ben ça c'est un rituel, ça.

T : Un rituel. Moé, c'est plus tard que j'ai demandé : « *Pourquoi pepa, t'as mis une cigarette et une allumette?* ». Ben y dit : « *Ben, c'est parce que je veux qui n'ait une autre année. Si on en a besoin, j'suis sûre qui va en avoir un* ».

K : Pis de l'ours... ben on parle de cet ours-là, est-ce que vous mangiez pas mal toute de ce que c'était de l'ours?

²⁶ Toboggan : traîneau typique aux Autochtones vivant dans la forêt boréale

T : Oui, oui.

K : Dans les organes...

T : *Ben*, nous autres dans l'ours, on va manger le cœur, on va manger les rognons, on va manger aussi un *bout de trip* (intestin) qui se mange de l'ours. *Y'a* quand même un *bout de trip, c'est pas toutes*, toutes les intestins, *là*, mais *y'a* un *bout* qui se mange de l'ours. À part *ça*, le foie, *j'ai pas vu* garder le foie, *pis* les poumons aussi. *Ça* mon père ce qui faisait, *y ramassait ça* toute dans un *bloc*, *là*, *y'attachait ça* autrement dit, *pis* *y allait* accrocher *ça*, dans un arbre. *Ça* c'est pour nourrir soit les martres ou les petites bêtes.

K : *Fais que* c'était le respect de l'animal, de pas le laisser...

T : *Ben* aujourd'hui, en faisant de l'artisanat, on ramasserait les dents. Mais dans ce temps-là, *on ramassait* pas les dents. Les os de l'ours, *ça* aussi *y ramassait toute ça, y'allait* accrocher *ça* dans un arbre.

K : Qui dépeçait l'ours?

T : C'était ma mère qui dépeçait.

K : Est-ce que t'as toujours vu les femmes faire *ça*?

T : Oui, oui.

K : Toi, t'es capable de le faire aussi?

T : Oui. J'ai appris *ben* jeune aussi à dépecer et *arranger* la peau comment l'arranger, *pis toute ça*. Pour qu'on puisse s'en servir après.

K : *Pis* l'original aussi, c'était juste les femmes, non... c'était les hommes aussi ?

T : *Ça* l'original, c'était surtout les hommes qui arrangeaient *ça*. *J'l'sais pas* parce que c'est plus robuste pour la manipulation. C'est surtout les hommes moi, que j'ai vue, surtout mon père qui arrangeait *ça*. Elle, ma mère, qu'est-ce *qu'à faisait*, c'est que quand l'original était rendu au campement, c'était de toute trancher finalement, les viandes *pour que* la façon *que* la viande soit tendre. Elle, c'était sa spécialité dans le fond. Comment la faire sécher aussi, parce *qu'y* a des viandes, que tu vas pouvoir dans les parties d'original, que tu vas pouvoir trancher très, très minces, *pis* la faire fumer et faire comme *une* genre de *bannique avec*. *Pis ça* mélange avec de la graisse d'ours. Quand c'est *ben* sec, tu peux casser *ça* comme il faut. *Pis* avec l'aide d'un bois, mon père faisait comme un genre de petit bac, *pis* ma mère a faisait *d'la* viande comme *ça*, *là*, *pis* mélangeait de la graisse d'ours *avec*. *Pis ça* vient comme un pain de viande. C'est tellement bon, *ça* pas de bon sens. La viande est sec, *sec* par la fumée. C'est pour *ça*, *qu'a la* tranchait *ben* mince. *Ça* en montagnais, *ça* s'appelle *leuehikan* *ça que* *ça* s'appelle. *A l'aimait ben ça, faire ça*. *A* disait : « *C'est un autre sorte de pain qu'on mange* ».

K : Si on continue là-dedans, est-ce que c'est elle qui s'occupait des petits gibiers?

T : Oui.

K : Des poissons, *qu'on a* dit tantôt?

T : Oui. Surtout le poisson, *autrement dit*, la perdrix, du lièvre. Après *ça*, *y'a* aussi comme le loup cervier, c'était elle, *qu'a pleumait*²⁷ *ça*. La loutre, c'était elle qui *pleumait ça*, le vison. Autrement dit tout ce qui était petit dans le fond, c'était toute *elle qu'a pleumait ça*. C'est pour *ça* que moi, je dis aussi *ben* jeune, à

²⁷ Action d'enlever la peau

pouvoir faire le manger pour que je peuve l'aider dans le fond. Raccommoder les mitaines de mes frères si elles sont brisées ou celle de mon père. Ben, moé j'avais le temps pendant que ça cuisait de coudre ça, le temps qu'elle, a pleumait le gibier.

K : Mais la loutre, elle, on mangeait pas sa viande, elle?

T : La loutre, y'a des gens... mais ça c'est une viande ça se mange, pas parce que ça se mange pas. C'est juste la peau. Mettons t'enlèves la fourrure, là, t'enlèves toute la peau de sa fourrure, mais le dedans, la viande comme telle, c'est juste le dessus que tu peux manger. À l'intérieur de la loutre, ça se mange pas. C'est juste le dessus que tu vas manger, la viande de loutre, là. Pis ça quand tu manges ça, comme mon père y disait, c'est rare, rare que quelqu'un va manger ça. Parce que si tu manges ça, tu vas tout le temps rêver une partie de la nuit. Parce que tu vas rêver à des rapides. Parce que la loutre a l'aime ça, jouer dans les rapides. C'est pour ça que c'est pas suggéré à n'en manger. C'est pas une viande qui est reposante dans le fond.

Mon père l'a goûté quand y'était plus jeune, c'est son père qui a faite goûter. Y dit : « J'sais pas si tu le sais, mais t'es dans l'eau au cou, les vagues pis toute ça et t'es dans le rapide. T'es dans le rapide, tu rêves, t'es dans le rapide. Tu rêves que t'es dans le rapide ». Un moment donné y'a dit à ma mère : « On le faire goûter aux enfants ». Ma mère a dit : « Oh! Non, j'aime autant qui se repose les enfants ». (rire) Parce qui devait trouver que c'était pas reposant.

K : Est-ce qui avait une nourriture qu'on donnait spécifiquement aux enfants? Je ne sais pas, par rapport aux animaux, y'avait-tu des parties qui étaient réservées aux enfants, des parties réservées aux adultes?

T : Pas nous autres. Non, pas nous autres. Dans famille, non, c'était toute... J'sais qui a des familles comme la moelle d'orignal. Ben, mettons quelqu'un qui voulait manger d'la moelle d'orignal exemple, là. Un enfant ben souvent, trop jeune y pouvait pas. Tandis que pour nous autres, y'a pas eu aucune restriction. Mais dans famille à ma mère, y'en avait. Y'en avait de ce côté-là, j'avais tellement hâte d'être assez vieille pour pouvoir y goûter au moins.

Parce qu'est-ce qui est arrivé, cette histoire-là, anciennement... Parce que quand tu manges de ça, faut pas que tu ailles crier dehors. Parce que la moelle d'orignal ou du gras d'orignal, la graisse d'orignal en tant que tel, ça gèle²⁸ très, très vite. Pis quand tu l'as dans bouche, t'as réchauffé avec ta salive pis avec ta bouche, pis quand tu vas crier dehors, ça va comme geler. Ça gèle tout suite. C'est pour ça qu'anciennement, y'a un enfant qui s'est étouffé. Y'a mangé ça, rendu aux frettes ou boire de l'eau frette, ça comme g'lé. Y'ont pas donné de l'eau tiède pour que ça passe. Parce que nous autres

²⁸ fige

on en mangeait, à checkait²⁹ tout le temps. Le thé... on a bu du thé très jeune, ben le thé fallait qui soit tiède. A nous disait : « Allez pas boire de l'eau frette³⁰, là ».

On a pas eu de restrictions comme telles de quoi manger. Comme les cretons d'ours par exemple, quand on fait la graisse avec le gras d'ours, on appelle ça, les cretons d'ours, là. Ben, chez eux, elle, ben a pouvait pas en manger de ça, rendu jusqu'à un certain âge. Tandis que nous autres... elle, elle a été privée. Elle a dit : « Moi, je priverai pas mes enfants de vouloir manger qu'est-ce qui veulent manger. » Fait qu'on a pas été privé nous autres, à ce niveau-là. On mangeait comme les adultes dans le fond.

K : Pis le mode de cuisson qui était plus utilisé, est-ce que c'était plus... Est-ce que c'était le feu, le bouilli? C'était-tu plus souvent du bouilli? C'était-tu plus souvent du feu, *boucané* ou...

T : Moé, j'ai vu différentes étapes, différentes façons de procéder. C'était peut-être aussi, nous le monter si jamais t'as juste un feu, la façon que tu peux procéder, soit pour faire cuire le poisson ou pour faire cuire tes viandes. C'est peut-être pour ça, qu'on a appris à la broche comme on dit ou encore, carrément sur le feu, sur la braise. *Fais que moi, j'ai eu la chance, là, que ma mère a m'a montré, là.*

Parce qu'un moment donné, par exemple, nous autres on s'en allait à l'autre bout du lac *Shamushuan*, *t'as pas ton poêle, t'as pas rien*. Mais *t'es* capable de te faire un feu. *Là, à ce moment-là, mettons y'a un poisson, comme là*, on avait *pogné* un doré, on avait *pogné* un beau doré. C'est *qu'a faite, a faite* de la braise *en masse, a pogné* le poisson, *a l'a juste vidé*. *A lui a pas enlevé les écailles rien*. Après ça, elle l'a mis sur la braise.

K : Ah! Ok, direct comme ça.

T : Direct comme ça. Après ça, *a l'a tourné de bord*, c'est pas *ben, ben long, là*. Après ça, le poisson était *cuite* et c'était *très, très* bon pareil. *Y cuit par son bouillon de lui-même, c'est pour ça qu'a pas enlevé les écailles*.

K : Fait que la peau faisait... protégeait en même temps du feu, mais il faisait cuire la chair à l'intérieur.

T : C'est ça.

K : *J'vas* changer complètement de registre. Les places lorsque vous camper ici sur le territoire, qu'est-ce que ça prend pour camper à un endroit? Est-ce que tu peux me décrire un endroit de campement, par rapport aux arbres, c'est-tu proche d'une rivière...

T : C'est toujours proche d'un cours d'eau dans le fond. *C'est comme nous autres* on va partir d'*icitte* en canot, on avait le principal campement au lac *Shamushuan* qui était à ce moment-là. Au début, mon père y disait à ma mère parce qu'on avait juste les tentes *Prospector*, là, de toile, *fait que là, y avait une grande, grande tente, là*. Si *c'était pas ça*, y prenait des anciennes toiles de tente, *fait qu'y se faisait un genre de shaputuan* (tente longue) assez grande. Eux autres, *y'appelait ça metshishan³¹*, c'est toute des bois *finalement*, qui se rejoignent. *Là, y le faisait dans un endroit où c'est que le bois sec est pas loin et que l'eau est pas loin non plus. Fait ça*, c'était la tente principale au lac

²⁹ surveillait

³⁰ froide

³¹ tente en forme de dôme et construit dans le sens de la longueur

Shamushuan À partir de là, on pouvait parcourir le territoire aussi. *Était assez grande à c't'endroit-là. Pis là, lui ce qu'il faisait où l'emplacement. Y'enlevait toute le dessus de terre, pour enterrer la tente pour pas qui rentre de bibittes, pis faut pas quand la neige arrive ça va geler, là, autrement dit, ça sera pas frette.*

K : Comme une isolation.

T : Oui. *Pis plus tard quand on a pu utiliser ça, c'était des carrés de tente. Y le faisait en bois rond, c'était pas pleumé*³² *rien c'est juste faite en bois rond.*

K : Est-ce que c'était sur une pointe d'un lac ou c'était à côté d'une rivière?

T : Non, nous autres c'était *dans* le lac. C'est au début *autrement dit*, quand on *rentre* dans le lac *Shamushuan y'a* une grande baie, *là*, c'était dans *c'te place-là*, dans la baie, *là*. Juste à côté, *y'avait* juste une *p'tite rivière pis un autre l'autre bord. Pis là*, tu peux voir jusqu'à moitié du lac dans le fond, on avait la vision.

K : *Pis* en étant dans la baie comme *ça*, *y se protégeait* du vent aussi.

T : Oui, du vent aussi. C'était *toute* des choses qui regardaient pour l'hiver, *pis* pour les gros vents. *C'était pas* directement vers le nord du lac *Shamushuan*. La tente était face de l'autre côté. Même si le vent arrivait, la porte de tente *était pas* vers au nord. C'était moins *frette*.

K : *Pis* y connaissait tellement son coin, qui savait où était le vent dominant. Je vais regarder mes notes. C'est le *fun* parce que tout en parlant, *ça* répond à mes questions. Je parlais avec Gordon l'autre jour, *pis* je lui ai demandé, quand on parle dans la communauté, quand on parle d'*ilnu aitun*, on appelle *ça*, chasse au gros gibier, chasse au petit gibier, *existes-tu* un nom en *ilnu* pour dire ce groupe d'animal, *là, qu'on dit* c'est des gros gibiers?

T : Ben, c'est *Kanutshimusheutau*³³, parce que *là*, c'est juste la chasse au gros gibier, c'est juste la chasse à l'original. Ça serait juste *Kanutshimusheutau* ce mot-là, qui pourrait être utilisé.

K : Ça, c'est pour l'original?

T : Juste pour l'original. L'autre chasse qu'on veut dire traditionnelle, la chasse de fourrure *pis toute ça, Kantuhutau*³⁴. *Kantuhutau....c'est pour ça que moé, je dis aitun qui ont pris de ce côté-là*, tout probable, c'est *Kantuhutau*, ce sont des trappeurs, ce sont des chasseurs de fourrures, ceux autrement dit réellement en forêt.

K : Quand on dit *fourrure* », c'est pour la trappe?

T : *Ilnu aitun, là*, ce qui veut dire le mot *ilnu aitun* c'est la façon qu'un amérindien va chasser, va vivre et va travailler à sa façon. Je ne sais pas si tu comprends, je ne sais pas si je m'explique... *ilnu aitun* c'est la façon qu'un amérindien va procéder, quand y va être à son territoire.

K : Ah! Ok, sa façon d'être. **T** : Sa façon d'être.

K : Sa façon d'agir.

³² sans enlevé la peau

³³ Signifie : chasseur d'original

³⁴ Signifie : trappeur

T : Sa façon d'agir, sa façon de penser...

K : Ah ! ok, c'est tout ça.

T : Oui, c'est tout ça, *ilnu aitun*, c'est le mot en tant que tel *ilnu aitun*.

K : *On peut pas* dissocier, on peut pas juste dire, *juste animal*... je chasse.

T : Non.

K : *Pis* la spiritualité par rapport à tout ça. Tout est un tout.

T : Un tout. L'*ilnu aitun*, c'est *toute* le travail qui se fait, c'est *toute* la façon de procéder, de penser, de respect, de rituel, c'est tout ensemble *ilnu aitun*.

K : Dans le fond, c'est bien, parce que moi, je me demandais, parce qu'eux autres (conseil) donnent un concept en français. Je me demandais... parce que *gros gibiers* si c'était plus relié... parce qu'il faut le dire en français. C'était pour voir si on nommait ça d'une telle manière en *ilnu*.

T : Parce que *moé*, souvent mon père avant ça, avant qui *ait autrement dit*, que tout le monde pouvait aller n'importe où... justement des zones qui ont commencé à faire *icitte*. Un moment donné les gardes-chasses de Roberval sont venus *icitte*, *pis y'ont* expliqué à mon père, *y'on* dit : « Monsieur Bégin y vas avoir des zones de chasse, ça être marquée. Y va avoir des dates, y va avoir des numéros pis toutes ça ». *Fait que là*, ma mère a expliqué ça à mon père. *Là*, mon père y dit : « Ben, c'est ben correct. On va les respecter. Pis j'vas dire à mes enfants aussi dans c'te période-là ». *Eux autres* : « R'gard de toute façon dans telle zone on va vous aviser si y'a des personnes là. Si y'en a pas, vous allez pouvoir y aller ». *Fait que là*, mon père s'était arrangé avec les gardes-chasses comme ça. Après qui *sontaients* partis, *là nous autres*, on était parti dans la rivière à pêche ou quelque part avec mes deux frères. *Fait que* quand on est arrivé, mon père y nous dit ça, y dit : « R'gard pour une période de temps, pour environ pour un mois, là, vous pourrez pas aller, mettons par le chemin par en haut un grand boutie, pis de l'autre côté *icitte* ». *Là*, y nous restaient le lac *Shamushuan* et les rivières. *Fait que là*, mon frère Raymond y dit : « À cause, c'est quoi qui se passe ». Ben c'est, *là*, qui a dit ça, *là*, les chasseurs d'original *Katshimusheutau*. *Fait que là*, j'ai dit *Katshimusheutau*, c'est les chasseurs d'original qui vont être là. *Pis* quand *y'on* introduit *justement*, *ilnu aitun* dans la chasse... *Moé*, je leur avais dit ça serait pas ça dans le fond. L'*ilnu aitun*, c'est pas juste la chasse à l'original, *là*. L'*ilnu aitun*, c'est tout ce que tu fais *finalement*, autant la trappe, autant la pêche, autant *finalement*, ce que t'as besoin de survie en forêt. La façon de travailler, la façon de penser, la façon de tes rituels, la façon de ta spiritualité, c'est tout ça.

K : C'est un tout.

T : Oui, c'est pas juste la chasse à l'original.

K : *Pis* toi quand t'es ici sur ton territoire, est-ce que tu te sens comme étant dans ton garde-manger?

T : Oui, parce que... je te dirais même encore aujourd'hui, j'suis rendue à cet âge-là, que je suis rendue, *là*. J'ai encore de la difficulté avec la nourriture. *Je le fais pas* voir tout le temps, *là*, parce qu'elles fois c'est sûr, je me force *là*. Mais moi aussi, j'aimerais aimer ça comme les autres *que je peux voir*. J'y ai goûté une fois, j'y goûterai pas deux fois. *C'est pas* dans mes habitudes.

Icitte, comme *moé* je dis, c'est comme si le gibier est malade, *j'vas* le savoir si *y'é* malade parce que c'est *moé* qui l'arrange. Je le vois automatiquement *c'est qu'on m'a* appris. Si un gibier *qui* est malade, si un poisson *qui* est malade, c'est sûr que je le mangerai pas. *J'vas* surtout le faire brûler. Parce que *moé*, j'ai déjà vu mon père brûler *un orignal complet*, avec l'écorce de bouleau et du bois sec. Parce que l'original *y'était* pas bon à manger. *Pis l'a* brûlé parce qui voulait pas que les autres animaux soient infectés.

C'est exactement la même chose, *j'mange*... je sais ce qui est bon pour moi. Je sais que *c'est pas* malade. Je sais que ça va être sain qu'est-ce que je *vas* manger. *Ça ben*, c'est la base *où c'est que j'ai* été élevée aussi. Parce que ma mère, *si a* voyait qu'un castor *y'était* pas bon, le foie *y'était* pas bon, a coupait la viande et *si a voyait* qui avait des *affaires blancs* dans la viande, a disait à mon père, non. C'était le feu tout de suite, c'était brûlé.

K : *Ben* avec les connaissances de l'animal, il le savait quand c'était en santé ou non.

T : C'est *ça*, c'est à ce niveau-là. *C'est comme quand* ils tuent à l'automne, ils vont à chasse, *quand on y va*. La première chose que je regarde, *je regarde* le foie, je regarde *où* la vésicule biliaire, je regarde tout *ça* et c'est correct ! C'est *ben* correct. Je suis chanceuse j'en ai pas vu encore. Ça ferait mal au cœur de les *voir* faire brûler l'animal qui vienne d'abattre.

K : *Y viennes-tu* te chercher des fois?

T : Oui, oui. *Y vienne* tout le temps me chercher, *mettons* que *ça* soient *même* les enfants à Yvonne. Des fois *y tuent* et des fois Yvonne est pas là, eux autres, *y viennent* me chercher. *Y disent* : « *Ah ! Ma tante faut tu viennes voir* ». On va l'arranger ensemble. Je leur dis comment faire *pour pas* gaspiller la peau, la viande et toutes ces *affaires-là*. *Moé*, je leur dis : « *Heille, j'suis pas éternelle là. Faut, vous apprenez* ». « *Non, on veut pas ça, dit pas ça, c'est pas correct!* » Mais *sauf faut que je leur dise* encore : « *Mon père me l'a ben dit moé* ».

K : *Ça* rejoint à ce que tu disais tantôt, l'*ilnu aitun* le savoir agir, *pis* la façon d'être... un moment donné faut que... c'est bien... c'est de passer le flambeau. *J'pense* qu'on va clore à *ça* aujourd'hui.

